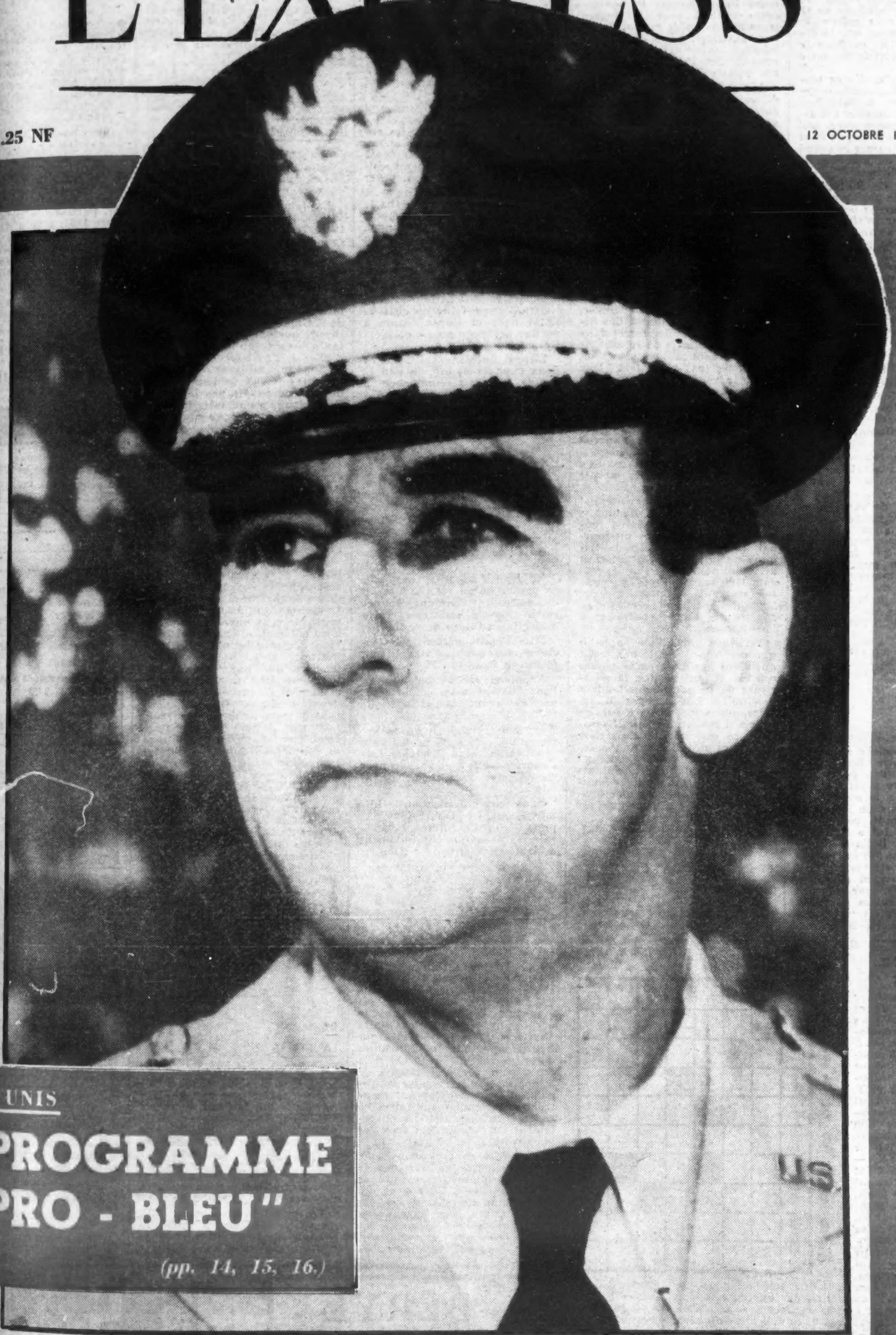
AU CHEZ MONSIEUR PINAY

(pages 6, 7, 8)

L'EXPRESS

1.25 NF

12 OCTOBRE 1961. — N° 539.



...TS - UNIS

...E PROGRAMME "PRO - BLEU"

(pp. 14, 15, 16.)

(A.P.)

LE GENERAL EDWIN A. WALKER.

« L'obéissance est un métier bien rude. »

(Corneille.)

CE GRAND FRANÇAIS

Lorsque le général de Bollardière a demandé à être relevé de son commandement « pour refus d'obéissance aux directives de Lacoste et Massu sur les méthodes d'interrogatoire », je lui avais écrit pour lui exprimer ma reconnaissance. Il m'avait fait l'honneur de me répondre quelques lignes qui m'ont permis de mesurer toute la noblesse de ce caractère. Vous avez raison de signaler actuellement que le général de Bollardière est bien le dépositaire des vertus de notre Armée.

Je me suis rendu, dès ce matin, chez un de mes amis, le général Le Dantec, à Saint-Lunaire, pour lui demander s'il acceptait de se rendre avec moi dans ce village de Bretagne dont vous parlez pour saluer ce grand Français auquel nous devons de ne pas être humiliés.

Si le général de Bollardière devait accepter de nous recevoir, je serais très heureux de lui apprendre que pour professer ses idées et pour avoir fait son éloge, je viens de perdre cette semaine, dans la société qui m'emploie, le poste qui m'avait été promis et qui constituait pour moi un avancement.

Guy Benezit,
Dinard (I.-et-V.).

UN FRANÇAIS MOYEN

Deuxième classe, j'ai l'armée en horreur et ce ne sont pas les paroles et les actes de nos chefs, officiers supérieurs principalement, qui m'inciteront à changer d'avis.

Je vous prie cependant de transmettre au général de Bollardière l'expression de mon profond respect.

Fidèle lecteur de votre journal, j'en conserve précieusement tous les exemplaires afin que plus tard mes deux garçons, qui ne sont encore que des bébés, puissent y lire que certains Français, une minorité peut-être, mais des vrais Français, ont maintenu bien haut l'honneur (quel grand mot à l'heure actuelle où tout est galvaudé !) de notre peuple.

Un Français moyen,
M. C.,
Salins (Jura).

D'AUTRES FRANÇAIS

Vous nous avez entretenus « de l'homme... qui achève de se sacrifier pour notre honneur à tous. » Cet homme, je le respecte, je l'admire aussi quelque peu pour ce que je connais de ses actes vis-à-vis de la guerre d'Algérie. Pourtant, ce qui ne lui enlève rien, lui a le choix. Je m'explique : Bollardière est soldat de carrière ; le jour où sa conscience lui dicte un ordre, il peut démissionner, il est libre.

Je me permets donc de vous rappeler que d'autres Français, qui ne sont ni Préfets, ni Inspecteurs des Finances, ni Ministres, etc., pour l'honneur de leur pays rompent avec la machine à « pacifier » et demandent à construire la paix avec les armes de la paix.

Ces jeunes hommes sont en prison alors qu'ils veulent construire l'Algérie nouvelle. Je vous signale qu'en attendant leur arrestation, tous travaillent sur des chantiers de service civil

Dans un mois et demi, quatre personnes, Marie Fougeron, Simone Pacot, Joseph Peyronnet, Jacques Tinel, vont être jugées pour incitation de renvoi de livret militaire, appel à l'insoumission, manœuvre tendant à retarder l'incorporation des jeunes soldats...

Après l'expérience de Bollardière, et puisque au moins une autre voie est ouverte, pourriez-vous répondre à cette question : un Français qui aime son pays doit-il refuser de faire la guerre d'Algérie ?

Claude P.
(21 ans)
Clichy.

DERRIERE LES MEDAILLES

Je m'étonne de voir « L'Express » accorder tant d'importance et jeter tant de fleurs au général de Bollardière, qui n'a fait, ma foi, que son devoir, comme il était du devoir des Alsaciens enrôlés de force dans l'armée allemande de refuser de brûler Oradour. Bien plus : où les Alsaciens risquaient leur peau, le général de Bollardière ne risquait que sa carrière.

Mais peut-être M. Servan-Schreiber pense-t-il que les prostituées doivent se fâcher avec leurs Jules et s'adonner à la couture quand un client particulièrement dépravé exige d'elles des actes que la morale réprouve ?

Il y a d'autres sacrifices et d'autres refus que j'aimerais voir plus souvent et plus longuement évoqués dans un journal qui se vante d'être la tribune de la gauche française, et avec moi nombre de simples soldats lâchement obligés, par une loi qui n'a jamais indigné M. de Bollardière, d'accomplir en Algérie des tâches contraires à leur honneur.

Prenez-y garde ! les appelés qui reviennent de là-bas, ceux qui n'ont pas été mangés par ce qui est, il faut le dire, la pourriture de la nation, n'attendent pas qu'on leur propose de refaire une armée propre sur les débris d'une armée sale. Ils savent ce qui se cache derrière toutes les médailles et toutes les bananes. Ce qu'ils veulent ? C'est que jamais leurs enfants ne soient obligés d'aller « bouffer du raton » ou casser de l'ouvrier, sous un uniforme qui leur fait horreur.

Guy Thomas,
Dijon.

ET LACOSTE ?

Pouvez-vous me rassurer sur le sort que le parti socialiste réserve au camarade Lacoste, accusé par vous d'avoir ordonné au général de Bollardière les premières « ratonnades », officielles celles-là, auxquelles n'ont répugné ni les officiers de tous grades ni les gars du contingent.

D. Soulas,
Tours.

L'APPEL

Pierre Mendès France a entrouvert les portes de la V[e] République et grâce à lui nous respirons une bouffée d'air pur ! Sans aucun sectarisme et avec la lucidité pénétrante qui le caractérise, il montre l'impasse où le pouvoir s'engage et il cherche à dégager une solution efficace qui sauvegarde l'avenir...

Il a admirablement tracé la ligne de séparation entre les vrais « démocrates »... et les autres : c'est-à-dire le respect des droits et libertés et la volonté de ne pas recourir à la mitraillette et au plastic pour imposer ses conceptions !

Toutefois, ce n'est pas sur le Parlement qu'on doit compter pour faire triompher son appel, mais sur les forces vives du pays, sur les classes laborieuses, sur les intellectuels, sur la jeunesse.

Le temps presse : la situation se détériore de jour en jour et l'optimisme genre Coué du chef de l'Etat ne peut faire illusion à aucune personne sensée et avertie...

L'appel de Mendès France va nous montrer si oui ou non le peuple français commence à s'éveiller de sa léthargie !

E. Conneau-Symours.
Chaville (S.-et-O.).

LES 80 %

Jean Cau attire notre attention sur le prestige et l'affection dont de Gaulle jouit toujours auprès des populations, malgré tout, malgré ses fautes, ses contradictions, ses ruses, son mépris de tous, malgré Debré, etc.

Et Jean Cau n'est pas loin de penser qu'un référendum ou de nouvelles élections donneraient encore une très forte majorité en faveur de de Gaulle.

Mais Pétain n'était-il pas acclamé peu avant d'être honni, même en zone sud ?

Napoléon III n'a-t-il pas eu l'approbation massive du pays un an avant la débâcle de 1870 ?

Et, plus près de nous, la Syrie, qui a voté à 95 % des voix son union avec l'Egypte, ne s'apprête-t-elle pas à approuver son divorce à la même majorité ?

Sans parler de de Gaulle lui-même, qui, en janvier 1946, est parti dans l'indifférence générale après avoir été follement acclamé par toute la nation ?...

Jean Mars,
Toulouse.

LES BONNES LECTURES

Lisez-vous « Le Combattant d'Indochine et d'Union Française » de M. Gignac ? Moi, oui ; c'est officiellement diffusé dans l'Armée ; c'est instructif ; c'est amusant. On apprend dans le dernier numéro que le Comité du Bal « April in Paris » soutient cette excellente publication d'une subvention de 19.200 NF ; on y peut lire une défense de la domination portugaise en Angola, et deux articles qui montrent combien les militaires se gênent peu pour bafouer ouvertement un pouvoir qui croit les apprivoiser.

Sous le titre : « Avons-nous gagné la guerre d'Algérie ? », le colonel Trinquier écrit à propos de la bataille d'Alger : «... La fermeté de la répression (!) n'avait atteint que les ennemis de la population ; la masse des braves gens, qui les connaissait puisqu'elle subissait journellement leurs exactions, ne s'y est jamais trompée.

« Voilà le secret de la réussite des inoubliables journées de mai 1958.

« Mais la bataille d'Alger fut un succès sans lendemain. Le monde entier admira le parachutiste français (*sic !*) qui venait de remporter une victoire difficile sans se servir de ses armes et pratiquement sans verser de sang (*re-sic !*). »

Quel sens ce colonel donne-t-il aux mots français ? J'espère en tout cas que l'O.A.S. ne se plaint pas que l'on entrave sa propagande.

S. L.,
militaire.

LE CAS DE LA FAMILLE SOUDAN

Françoise Giroud s'apitoie sur le sort des neuf enfants de M. et Mme Soudan, attendant en vain un logement.

La famille Soudan reçut en juillet 1956 un logement neuf (à loyer modéré) de quatre pièces, cuisine, salle d'eau — construit par la municipalité communiste de Pierrefitte (Seine). Les Soudan avaient, à cette époque, six enfants. En 1958, Mme Soudan abandonna sa famille, dont un nouveau-né âgé de six mois. Les voisins recueillirent quelque temps les enfants avant qu'ils ne soient confiés à l'Assistance publique. M. Soudan, seul dans son appartement — vieux de deux ans — dont il ne payait pas le loyer, l'abandonna à une autre famille. Mme Soudan rejoignit plus tard son mari à Saint-Denis.

Si M. Sudreau a voulu attaquer une municipalité communiste en choisissant un tel exemple, sachez que la ville de Saint-Denis a construit ces dernières années des milliers de logements, un gymnase et quelques groupes scolaires, alors que la participation financière de l'Etat fut très faible.

Je m'étonne que vous qualifiiez d' « excellente » une émission mensongère où le ministre a cherché à esquiver ses responsabilités. Je m'étonne que vous ne vous soyez pas méfiés à un moment où le journal télévisé devient de plus en plus indigeste. Est-il besoin de vous préciser que pour obtenir un logement dans une ville quelconque, il faut y être domicilié depuis cinq ans ? Or les Soudan sont à Saint-Denis depuis 1959. Comment la mairie de Saint-Denis ne se méfierait-elle pas de cette famille dont la réputation n'est pas à faire, qui doit environ 70.000 francs de loyer à la ville de Pierrefitte, alors que M. Sudreau a déclaré qu'ils pouvaient payer ? Le problème de la famille Soudan reste en dehors de la crise du logement ; c'est un problème social et psychiatrique d'une autre envergure, et qui demande d'autres solutions qu'un logement neuf.

Vous savez comme moi qu'il faudrait construire en France 500.000 logements neufs dont au moins 300.000 à loyer modéré, alors qu'aujourd'hui nous en construisons 300.000 dont environ 80.000 à loyer modéré.

Michel Rotman,
Pierrefitte (Seine).

DE LA VITESSE

Dans son article « Match 2/CV/R4 », Madame Express me semble gagnée par ce complexe de vitesse qui fait tant de morts sur les routes : non pas le désir d'aller vite, on achète une voiture pour cela, mais la « fierté » d'aller vite, et surtout d'aller plus vite, et le fait de considérer comme une humiliation d'être dépassé par d'autres voitures.

Lorsqu'on achète une 2 CV, on ne s'attend pas à faire des performances de vitesse et je doute beaucoup que les conducteurs doublés par Madame Express aient eu une « expression humiliée ».

Pour moi, au volant de ma modeste 2 CV, je m'attends à être dépassée par presque toutes les autres voitures, y compris les 2 CV moins fatiguées que la mienne et je n'en éprouve nul sentiment d'infériorité.

Mme E. Gruber,
Bletterans (Jura).

● Par suite d'une mauvaise transmission, deux erreurs matérielles sont demeurées dans l'article de notre correspondant diplomatique, Paul Johnson : Tripoli n'est pas en Syrie, mais au Liban. Et, en français, la ville de Latakia s'orthographie Lattaquié.

Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

● Sous l'égide du Comité Français d'Echanges avec l'Allemagne Nouvelle (21, rue Béranger, Paris-3[e]) le mercredi 18 octobre 1961, à 20 h. 45, à la Sorbonne (amphithéâtre Descartes), conférence de M. Alfred Grosser, professeur à l'Institut d'Etudes Politiques, sur la politique allemande et la crise de Berlin après les élections.

Bulletin d'abonnement

à

L'EXPRESS

à nous renvoyer 29, rue de Marignan - PARIS (VIII[e])

M ....

Adresse ....

....

....

désire souscrire un abonnement d'un an au prix de 60 NF (1) qu'il vous remet en un

- chèque bancaire
- chèque postal
- virement à votre C.C.P. Paris 737.819

(1) Etranger : 70 NF.

L'EXPRESS

DIRECTION
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
FRANÇOISE GIROUD

REDACTION
Rédacteur en chef :
PHILIPPE GRUMBACH
Dir. de « Madame Express » :
CHRISTIANE COLLANGE
91, Champs-Elysées, Paris-8[e].
ELY 88-61.

ADMINISTRATION
Secrétaire général :
JACQUES HUTEAU
Dir. de la Publicité :
M.-C. DE FLEURIEU
29, rue de Marignan, Paris-8[e].
ELY 23-89.

« L'EXPRESS »
S.A. Presse Union
Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
Assistant du Dir. gal :
BRUNO MONNIER

Tirage de l'Imprimerie Industrielle, 7, rue du Sergent-Blandan, Issy-les-Moulineaux.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

Problème n° 313

Horizontalement : 1. Les troupes de ce barbare n'ont pas laissé bonne réputation de conduite. — 2. Poussa sur le champignon. — 3. Facteur plus connu des généticiens que des P. et T. Travailla efficacement contre la diphtérie. — 4. Dure lorsque l'on en veut vraiment. Aboutissement de mainte cheminée. — 5. Ecouta un ondulant grimpeur. Ses yeux ont servi à faire des pieds. — 6. Avait vraiment mauvaise réputation, il y a 17 ans, avec sa lettre grecque symbolique. — 7. Diminutif pour une jeune Italienne. Suit son cours. — 8. A cheval, si l'on peut dire sur la Pologne et la Tchécoslovaquie. Répété, pour sa défense, par un innocent roublard. — 9. Son chef ne lui dit pas : « Vous sortirez avec mes bottes ». — 10. Rapporte la valeur d'un ruban, dans une pièce du répertoire.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3			■					
4					■			
5				■				
6								
7				■			■	
8						■		
9								
10								

Verticalement : I. Ne cherche pas à conserver des lépidoptères, comme le laisserait croire ce nom familier. — II. Système d'administration municipale. — III. Sigle d'une terre française, loin sous nos pieds. N'hésitait pas à porter la main sur l'empereur. — IV. N'est pas bon à jeter. Favorise de nombreux appariements. — V. Vint un peu après Salomon. Manifeste sa colère ou sa folle gaieté. — VI. Peut s'appliquer à une cruche ou une mission. Précède l'ouvrage visé. — VII. Passage qui n'est pas sans danger. Se cloue sans marteau et même sans le concours de la main. — VIII. Se trouve particulièrement à son aise au marché ou au lavoir.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	E	T	H	L	E	E	M
2	A	G	R	E	A	B	L	E
3	S	O	U	R	C	I	E	R
4	S	U	I	E	■	S	A	C
5	E	T	E	■	G	E	T	E
6	T	■	S	E	L	L	E	R
7	E	F	■	L	E	I	■	I
8	R	A	D	I	N	O	N	S
9	R	O	U	M	A	N	I	E
10	E	N	C	E	N	S	E	E

Solution du n° 312

BERYL
PRET-A-PORTER ELEGANT
s'agrandit et a le plaisir d'informer son aimable clientèle de l'ouverture, à ses côtés, d'un magasin HOMMES et JUNIOR
115 bis, av. du Gl-Leclerc (14[e])
Tél. GOB. 55-66 (magasin femmes)
Tél. GOB. 31-41 (magasin hommes)

C'EST UNE EXCLUSIVITE
SOYEZ STENO en 8 SEMAINES
100 mots-minute
Speedwriting
LEÇON D'ESSAI GRATUITE
53, RUE DE RIVOLI, PARIS - GUT. 44-88
COURS PIGIER

LA RENTRÉE AUTOMOBILE

J.-P. Richard et les Anglaises du Parc des Princes

IMAGINEZ un monsieur très riche, qui va à la chasse le dimanche et qui veut impressionner ses amis. Vous voyez ? Eh bien ! lui, il n'achètera pas une voiture anglaise. Ce n'est pas assez voyant, pas assez spectaculaire.

Tout à l'heure, dans son bureau, situé derrière le Parc des Princes, Jean-Pierre Richard (1) — importateur français de voitures anglaises — a commencé par me parler technique, chiffres, statistiques, etc. L'interview classique, froide, impersonnelle. Questions précises, réponses précises. Cela semblait l'ennuyer un peu. Moi aussi.

Alors il m'a guidé vers le garage. On le sent bien plus à son aise. Il s'est assis dans une vieille MG :

— C'est difficile à expliquer... Dans ces voitures-là, je me sens bien... Regardez, elle a plus de 80.000 kilomètres et, finalement, c'est presque plus agréable que si elle était neuve. Elle est, comment dire... patinée, culottée, un peu comme une pipe...

Un silence, puis, le regard lointain :

— C'est toute la différence entre le joli petit costume à l'italienne et la veste de tweed. Question de goût...

Avant tout : installer un service après-vente

Jean-Pierre Richard, donc, vend des voitures anglaises, de Morris à Princess en passant par Riley, Wolseley et MG. C'est son métier, sa raison sociale. Mais ici, curieusement, on a l'impression de trouver une dimension supplémentaire, cette sorte d'état d'esprit qui fait que certains commerçants, tout en restant avant tout des commerçants — en affaires, pas de sentiment, c'est la loi — sont en même temps un peu plus que des commerçants.

Il y a quelques années encore, ne possédait de voiture anglaise que le monsieur qui voulait se singulariser. La MG, on la trouvait surtout du côté des Deux-Magots, vrombissant à dix à l'heure dans le calme de la rue Saint-Benoît :

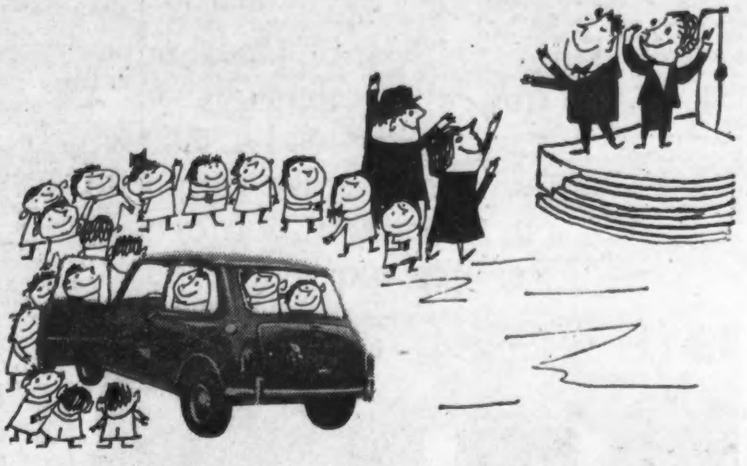
— Je suis persuadé que, d'ici deux ans, la voiture anglaise ne fera pas plus « étranger » en France que la voiture française à l'étranger. Tout cela va changer. Mais pour nous, il faut faire vite s'il y a encore une place à prendre sur le marché français, il sera bientôt trop tard.

Jean-Pierre Richard sort de la vieille MG, lui jette un coup d'œil où je ne suis pas sûr qu'il n'y ait comme une sorte d'affection, allume une cigarette — une gitane « bien française » — se met à tourner autour d'un Wolseley :

— Au départ, nous avions deux politiques de travail : ou réaliser très vite des bénéfices, s'assurer des avantages immédiats, ou alors essayer de créer un réseau durable et installer un service après-vente.

Comme la moyenne d'âge de la maison est d'une trentaine d'années — J.-P. Richard lui-même a trente-trois ans — c'est la deuxième politique qui a été retenue. Premier effort à faire : mettre en place, sur toute la France, un réseau d'agences équipées en pièces détachées :

— Le Français en général pense de la voiture anglaise qu'elle est solide, bien traitée, pratique, quelquefois bizarre, mais ne l'achète pas parce qu'il a la hantise de la panne irrémédiable, de la pièce qu'il faut faire venir d'Angleterre, etc. En ce qui concerne les dépannages éventuels, nous sommes maintenant parés. Nous pouvons réparer n'importe quoi, n'importe où et immédiatement. Quant à la forme des voitures anglaises, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise... C'est toujours la même chose, on l'aime ou on ne l'aime pas.



— Chéri, j'espère qu'ils ne vont pas décharger leurs bagages !...

Des voitures de bonne compagnie

Il ouvre la portière de la Princess :

— Tenez, asseyez-vous.

Je m'installe. Etrange impression. Ça vous vient petit à petit et, d'un seul coup, ça y est, vous vous croyez ailleurs ; n'importe où, mais en tout cas pas dans une voiture. Ni trop clair, ni trop sombre, ni trop dur, ni trop mou. Tableau de bord discret mais de bois verni : l'Anglais aime la richesse et la chaleur dans le matériau, il aime le beau cuir, le beau bois. Il a horreur de ce qui est voyant, inutile — et il ne juge pas inutile ce qui peut ajouter au « confort », ce mot et cette chose si britanniques.

Jean-Pierre Richard a manifestement peur que je ne « comprenne » pas ses voitures :

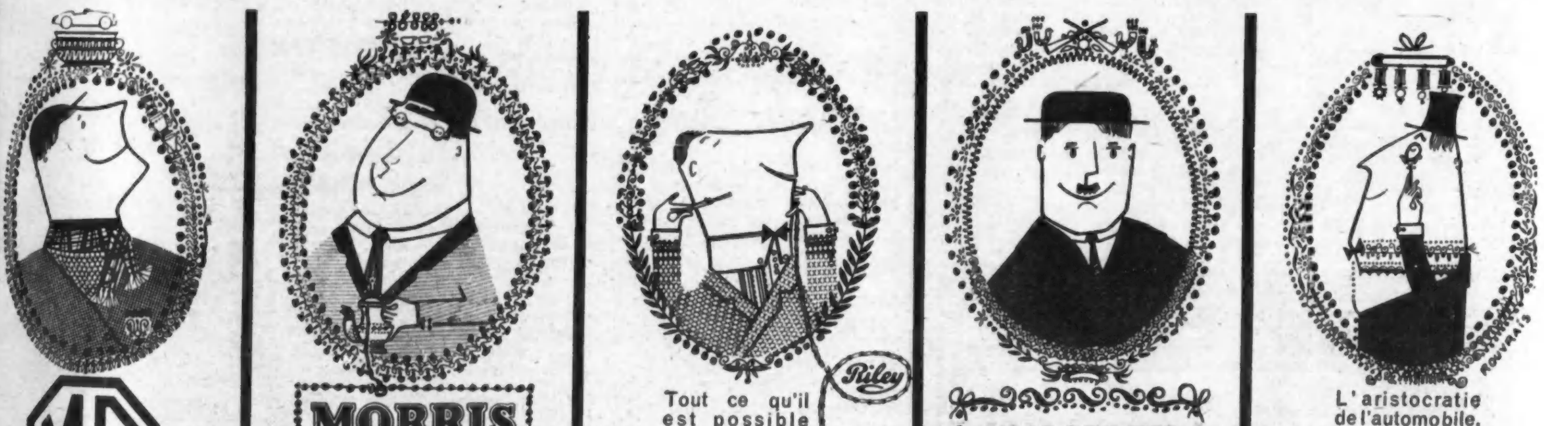
— Ce ne sont pas des voitures qui vous ont à l'épate ; leurs qualités sont en profondeur, si je puis dire. Tout y est mesuré, harmonieux. Ce sont des voitures de bonne compagnie...

On tient généralement les Anglais pour un peuple à part, digne et un peu austère, intransigeant en ce qui concerne l'aspect extérieur, mais prêt à tout pour le « home », pour l'intérieur. D'où des raisonnements et une manière d'être qui n'ont pas fini d'étonner. Je les avais toujours crus capables de certains réflexes, de certaines méthodes. Je sais aujourd'hui que le virus s'attrape : si Jean-Pierre Richard ne fait venir ses voitures que par avion, il y a une raison bien précise :

— Vous comprenez, avec le bateau, le train, toutes les manipulations, tous les transbordements, il reste forcément des traces, même si on ne s'en aperçoit pas tout de suite. Une voiture, bon sang, ça se respecte !...

Une page spéciale PUBLI-EX

(1) J.-P. Richard, 53, rue du Général-Delestrain, Paris (16e). JAS. 87-96.



MG

Nation sportive, l'Angleterre a fabriqué avec les MG, les voitures de sport les plus vendues dans le monde,

MG "Midget"
5 cv - 2/3 places - 140 km/h
11.450 NF

MG "Magnette"
9 cv - 4/5 places - 145 km/h
16.600 NF

MG "1600 mark II"
9 cv - 2 places - 180 km/h
16.150 NF

MORRIS

Les Morris : une race solide. Elles ont du muscle et de l'endurance. La malicieuse 850, la plus petite d'entre elles, est un paradoxe sur quatre roues ; grande à l'intérieur, petite à l'extérieur.

MORRIS "850"
5 cv - 4 places - 125 km/h
6.950 NF

existe en versions Cooper, Super de luxe, break, van, pick-up

MORRIS "1000"
5 cv - 4 places - 125 km/h
9.900 NF

MORRIS "Oxford"
9 cv - 4/5 places - 145 km/h
12.500 NF
version break
15.400 NF

Riley

Tout ce qu'il est possible d'en dire c'est qu'elle est la plus britannique des voitures britanniques, à tel point que les Anglais eux-mêmes la jugeaient inexportable.

RILEY "1500"
9 cv - 4/5 places - 140 km/h
13.450 NF

RILEY "4/68"
9 cv - 4/5 places - 150 km/h
16.950 NF

Riley

WOLSELEY

A 170 km/h, vous y éprouverez le sentiment étrange de vous sentir à la fois sur un circuit de vitesse et dans un bon vieux fauteuil de cuir devant un feu de bois.

WOLSELEY "1500"
9 cv - 4 places - 130 km/h
14.750 NF

WOLSELEY "16/60"
9 cv - 4 places - 145 km/h
15.100 NF

WOLSELEY "6/99"
17 cv - 6 places - 175 km/h
21.250 NF

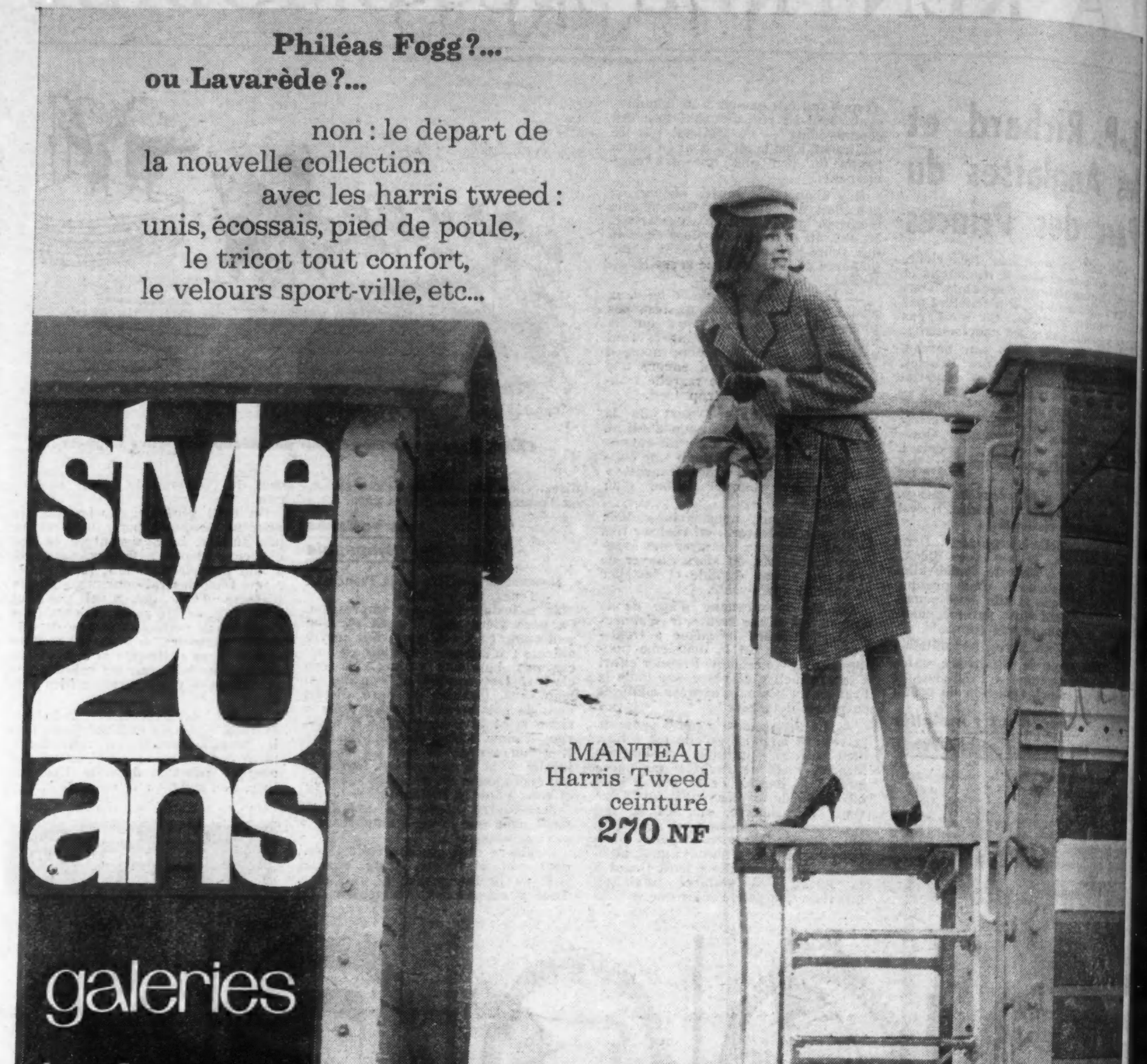
L'aristocratie de l'automobile. Plus que de la classe elle a de la majesté : plus que de l'endurance, de la perennité. L'imagination la plus exigeante n'aurait pas pu créer mieux qu'une Princess.

Princess

PRINCESS 3 l.
180 km/h
24.950 NF

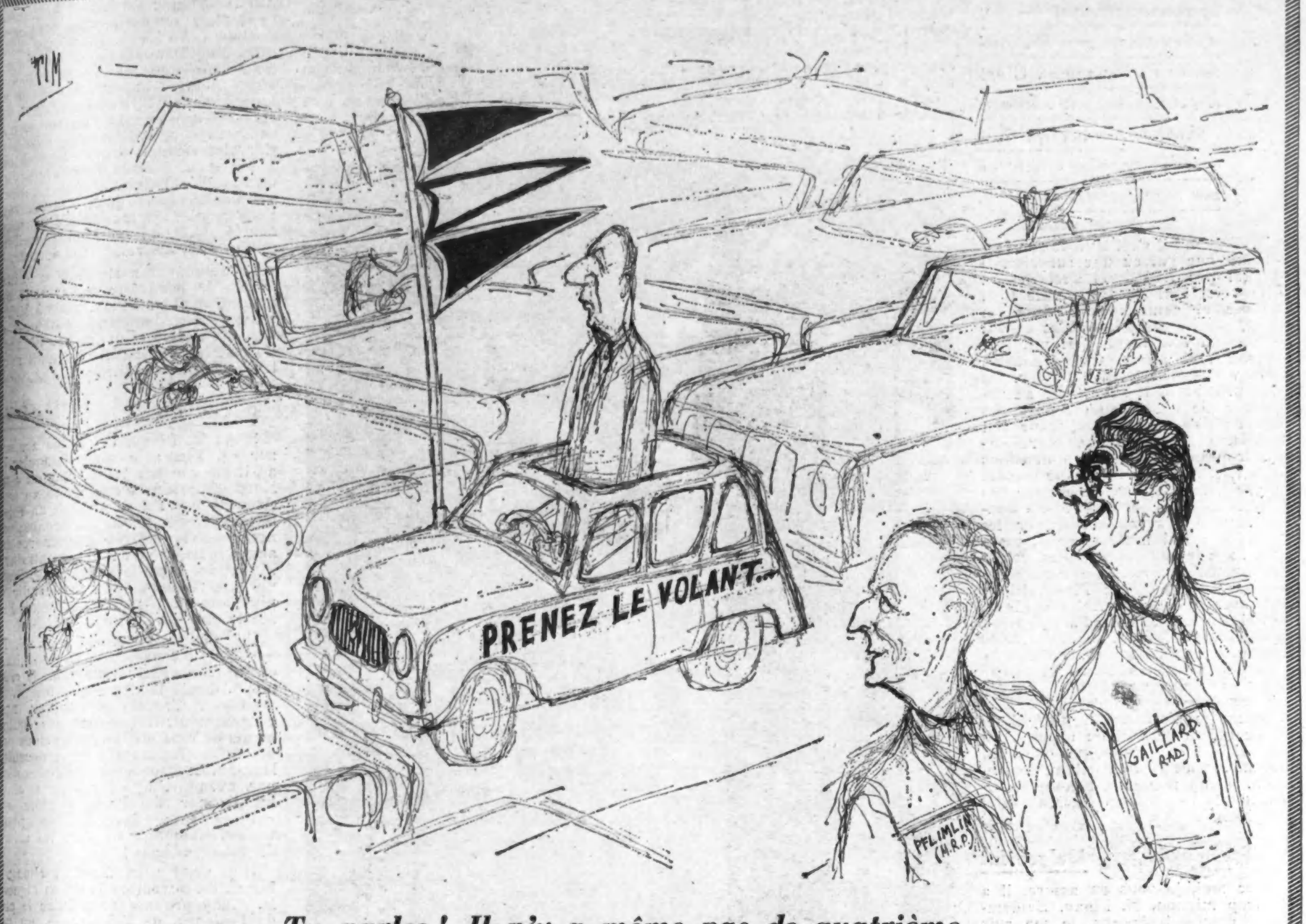
PRINCESS 4 l.
Limousine

Tous ces modèles ont été étudiés et réalisés par le premier producteur mondial d'automobiles de moyenne et petite cylindrées : la BRITISH MOTOR CORPORATION. Ils bénéficient en outre de la garantie totale BMC, valable dans le monde entier pendant un an sans limite de kilométrage, quel qu'en soit le propriétaire, et du soutien en France de 50 concessionnaires.



Philéas Fogg ?...
ou Lavarède ?...
non : le départ de
la nouvelle collection
avec les harris tweed :
unis, écossais, pied de poule,
le tricot tout confort,
le velours sport-ville, etc...
style 20 ans
galeries Lafayette
MANTEAU
Harris Tweed
ceinturé
270 NF
MAGASINS OUVERTS TOUS LES LUNDIS DE 13 H 30 A 19 H 30

L'EXPRESS



— Tu parles ! Il n'y a même pas de quatrième...

NATION

Les fantômes de la IVe

S'IL n'était pas décourageant, le spectacle offert par les derniers congrès politiques serait divertissant.

Tous les partis se comportent d'abord comme si, pressentant la fin du régime, ils considéraient déjà la Ve République comme un entracte entre deux périodes de la Quatrième. Ils semblent en tout cas satisfaits de n'avoir entre-temps rien changé, ni à leur direction, ni à leur programme, ni à leurs rapports, ni à l'absence de tout cela. Trop heureux d'avoir survécu.

Tous oublient ainsi que le 13 Mai a été non seulement une cause qui a provoqué l'avènement du système gaulliste, mais aussi l'effet des défaillances et des démissions du régime précédent. Qu'ils aient pris leurs distances à l'égard de la Ve comme les radicaux il y a trois ans, les socialistes il y a trois mois, et le M.R.P. il y a trois jours, aucun n'éprouve en conscience le besoin de s'interroger, moins encore de se réformer.

Tous parlent bien de rajeunissement et de regroupement, mais plutôt à l'intention du voisin.

A la veille du congrès radical, « Le Populaire » riait, entre les lignes, de ce pauvre parti qui, au nom de la régénération, s'apprêtait à réintégrer M. Edgar Faure et M. René Mayer. Etrange ironie de la part de la S.F.I.O. qui n'a jamais eu l'audace d'exclure M. Max Lejeune et M. Robert Lacoste.

Réunis en congrès, les radicaux ont célébré « l'œuvre lucide de décolonisation » non sans oublier qu'ils l'ont combattue sous la IVe et non sans juger que la Ve tarde vraiment à l'accomplir en Algérie. De Gaulle, sermonné par M. Gaillard : « A force de prêter aux autres des sentiments bas, on risque de se diminuer soi-même », et le M.R.P., par M. Billières : « Il doit se faire beaucoup pardonner car il a beaucoup péché. » Le parti radical, lui, est sans tache, puisqu'il se retrouve sans passé.

Mais il faut en prendre son parti et constater :

1° Malgré le 13 Mai, malgré la passivité qui a suivi, malgré les menaces qui pointent, les divers partis n'ont pas ressenti l'impératif besoin de changer leur direction et leur méthode. Leur seul geste d'autodéfense a été de resserrer leur unité en attendant de la restaurer. Les radicaux espèrent le retour de tous les dissidents; la S.F.I.O. ne désespère pas de récupérer ses militants de base passés au P.S.U.

Dans l'état de dépolitisation du pays et de déclin de toutes les formations politiques, il faut cependant prendre les partis tels qu'ils sont. Si faibles qu'ils soient, ils représentent encore ce qui reste de forces organisées.

Le regroupement

2° Malgré les risques de putsch et le vide que laissera tôt ou tard la disparition de l'actuel régime, l'idée de regroupement ne progresse pas. Elle est bien dans l'air. Elle y est tellement qu'elle y reste. Chacun conçoit l'union à sa façon. M. Guy Mollet en exclut les communistes, mais il laisse les fédérations départementales conclure des accords avec le P.C. et le P.S.U. M. Gaillard, lui, n'admet aucune exclusive, ni à gauche, ni à droite, mais seulement en cas de putsch. M. Billières réserve un temps de purgatoire au M.R.P. M. Maurice Faure l'en fait sortir sans plus attendre puisqu'il appelle « à un grand rassemblement du centre gauche et de la gauche démocratique, qu'elle soit d'inspiration libérale, socialiste ou chrétienne » ! Pour le M.R.P. enfin « le regroupement doit être aux dimensions de la cohésion nationale », ce qui est une façon d'y embarquer les voisins et rivaux indépendants ou U.N.R.

Sur deux plans

Si compromise qu'elle soit dès le départ par la diversité des interprétations qui lui sont données, l'idée de regroupement est à conserver et à préserver. Elle peut être un jour une idée force, en tout cas une formule. C'est ainsi qu'il y a vingt-cinq ans, du « Front commun » au « Rasemblement populaire », est né finalement le « Front populaire ». Mais il lui a fallu deux ans de lente et difficile gestation.

3° La vie politique va se dérouler sur deux plans. Au sommet, les états-majors qui ont repris confiance en eux vont durcir leur opposition ou relâcher leur fidélité ; le gouvernement vivra de plus en plus en état permanent d'alerte parlementaire. La faiblesse du régime s'en trouvera accrue et du même coup l'audace des activistes. A la base, les militants s'en inquiéteront de plus en plus, prendront conscience du vide politique et chercheront entre eux le moyen de le combler.

C'est donc à ce niveau que, pour commencer, les partisans du regroupement qui pensent soit à la résistance au putsch, soit à la relève du régime, pourront agir le plus efficacement. La tête suivra tôt ou tard.

Là encore le précédent des années trente prouve que l'unité se réalise d'abord et moins difficilement à la base, qui l'impose ensuite au sommet.

Mais au-delà des questions nées de la crise de l'actuel régime, les partis se soucient moins encore de l'avenir, de l'organisation même de la démocratie. Les partis français, tels qu'ils existent, le régime parlementaire tel qu'il a jusqu'ici fonctionné, les cloisons étanches entre la représentation politique et les groupements sociaux correspondent-ils encore à l'état réel des esprits et des structures en cette seconde moitié du XXe siècle. siècle ?

La jeunesse se plaint de ne point se reconnaître dans les partis actuels — dont les clivages leur paraissent artificiels — les idéaux démodés quand ils existent, l'organisation désuète et sclérosée. Rien n'est d'ordinaire plus décevant, plus ennuyeux qu'une réunion radicale, une section socialiste, une cellule communiste. Rien n'est plus contraire à la conception que les jeunes se font de la vie publique.

Encore utilisables pour sauvegarder la démocratie en péril, les partis semblent incapables de préparer son avenir. Ils viennent en tout cas de faire l'impossible pour nous en convaincre.

REGULUS.

EDDY
SHIRTMAKER TAILOR
présente
sa nouvelle collection
de
COSTUMES
et
IMPERMÉABLES
CHAMPS-ELYSEES LIDO, PARIS

ENTRETIEN

Chez M. Pinay

Pour la première fois depuis qu'il a quitté le gouvernement — il y a deux ans — M. Antoine Pinay parle. C'est à Jean Cau, en visite à Saint-Chamond, qu'il a confié son diagnostic et ses sentiments.

C'EST quand il s'est levé de son fauteuil que j'ai eu une surprise. Il ne s'est pas levé mais s'est dressé. Et le voici tout droit, la taille bien cambrée et comme prise dans un corset, perché sur d'invisibles ergots. Et le voici tout droit, tout vif, tout propret, tout alerte, tout frétillant, d'une vie précise, claire et têtue. Un geste prompt et il achève de s'autodessiner (de s'autocroquer) sous mes yeux en piquant sur son crâne son légendaire feutre aux bords retournés, trop petit pour les dimensions de sa tête, mais qui lui donne comme l'allure fringante d'un qui n'aime pas qu'on lui marche sur les pieds. « Monsieur, vous m'avez marché sur les pieds ! » « Oh ! mille excuses, monsieur ! » « Je vous excuse bien volontiers, monsieur, mais ne recommencez pas ; je m'appelle Pinay, Pinay Antoine. » « Monsieur Antoine Pinay, de Saint-Chamond ? » « Parfaitement, monsieur, de Saint-Chamond, 15.000 habitants, Loire. J'en suis le maire ! »

— Voulez-vous un cigare, monsieur Cau ?

— **Merci, monsieur Pinay.**

Tenez, ça n'est pas le général de Gaulle qui m'offrirait un cigare... En effet, si M. Pinay n'aime pas qu'on lui marche sur les pieds, il est, au demeurant... « trop mignon » comme le disent de tel ou tel les Marie-Chantal parisiennes.

Malgré lui

Avec moi, je vous en assure, il a été trop mignon, M. Pinay. Evidemment, depuis trois ans, je me suis habitué à notre général. Je me suis fait à sa manière lente de brasser l'air de ses longs bras, à sa démarche de Commandeur désabusé et à sa voix invocatrice d'histoire. Il m'a fallu temps et patience. Au début, je trouvais notre général effroyablement mauvais. Puis l'habitude, la publicité aidant... M. Pinay, au contraire, m'a paru très bon dès les premières minutes. Très bon, très solide et connaissant son texte. Outre cela, il sait entrer en scène et en sortir sans se livrer à ces effets théâtraux qui portent sur le public, mais dont on se lasse. Lorsque le temps des monstres sacrés sera passé, à la Comédie Française de notre Histoire, je prédis à M. Pinay le plus brillant des avenirs. Alors, si viennent ces temps et quels que soient mes sentiments, je ne pourrai pas oublier avec quelle grâce simple M. Pinay m'offrit un jour un cigare.

— Vous êtes arrivé ce matin à Saint-Chamond ? Oh ! et pourquoi n'êtes-vous pas venu à la maison ? J'aurais été heureux de vous avoir à déjeuner. Nous aurions parlé...

— **J'ai flâné...**

Je me suis promené. « Monsieur le maire habite là », m'a dit avec respect Mme l'Institutrice. J'ai regardé la demeure de M. le Maire. C'est une brave demeure aux volets de bois. Rue du Garat, je suis tombé pile sur une petite usine. J'ai vu des machines, des peaux entassées. On m'a dit que c'était « la Maison Pinay », cette usine flanquée d'une cheminée modeste d'une dizaine de mètres, en briquettes rouges.

— Personnellement, je ne m'en occupe plus depuis mon premier ministère, m'a dit M. Pinay. C'est une affaire familiale. Notre livre date de plus de deux cents ans. Tout en parchemin.

(Keystone.)

A L'ELYSÉE, AVEC LE GÉNÉRAL DE GAULLE.
« Lui succéder ? Ah non, jamais ! »

— **Et vous êtes maire de Saint-Chamond depuis... ?**

— Trente-trois ans. Ce fut bien malgré moi !

M. Pinay me raconte ses tribulations politiques. Maire malgré lui. Conseiller général malgré lui. Député, en 1936, malgré lui.

Les « couacs »

— Albert Sarraut, alors Président du Conseil, finit par me téléphoner. « Vous ne pouvez pas refuser de vous présenter. Vous ne pouvez pas accepter qu'un bolcheviste soit élu dans le département de Briand ! Je vous le demande : il y va de l'intérêt national ! Je vous dis que c'est votre devoir ! »

« Vous êtes juge de votre devoir, monsieur le Président, moi je suis juge du mien ! ». Et je raccroche. Il me rappelle : « Nous avons été coupés... » « Mais pas du tout, monsieur le Président : j'ai raccroché ! » Il supplie. Je ne cède pas. On m'assiège de toutes parts. Enfin, dans la nuit du jeudi au vendredi à six heures du matin, je cède.

— **Comme la chèvre de monsieur Seguin.**

— C'est ça. « Vous voulez ma signature ? Bon, la voici ! » Je ne la croyais même pas valable, mais le préfet avait pris la précaution de faire légaliser ma signature avant minuit, date limite de dépôt des candidatures. Je partais irrémédiablement battu. Le vendredi — et l'élection devait avoir lieu le dimanche — était le 1er Mai. Donc pas de journaux. Si bien que ma candidature n'a été annoncée que le samedi.

— **Et le dimanche, vous avez été élu.**

— Oui... dit M. Pinay à moitié rêveur, à moitié triste.

— **Mais vous aimez l'Administration municipale.**

— Beaucoup. Et les Chamonais sont des gens raisonnables, travailleurs...

— **Tranquilles...**

— Tranquilles, ennemis des extrêmes...

— **Très sages...**

— Très sages. D'ailleurs, moi, je ne fais aucun grand discours ronflant, je ne me remue pas de-çà et de-là, je ne vais pas serrer des mains dans les cafés. J'ai horreur de ce style, de ces méthodes. J'ai horreur des discours. Je n'aime pas parler en public.

Je suis assis en face de M. Antoine Pinay, dans un bureau de la mairie de Saint-Chamond. Il me raconte son mariage avec le général de Gaulle, en mai 1958. Il me raconte les orages qui éclatèrent dans le ménage. Et comment vint le divorce. Il porte un costume gris bien coupé, une cravate bleue. Il parle avec la sérénité tranquille de celui qui connaît la musique, *sa* musique. Il a été remercié, lui, premier violon, par un chef d'orchestre à la baguette nébuleuse mais, assis sur son strapontin de Saint-Chamond, il ne se frotte pas les mains. Il écoute simplement les « couacs » se multiplier. Un si bel orchestre ! Et qui ne demandait qu'à obéir ! Il le savait, lui, M. Pinay, que ça finirait, que ça finira dans une cacophonie. Il a des yeux noisette vifs et qui regardent franc. Il a des mains admirablement soignées. Son péché doit être de certaine coquetterie. Il parle.

Le régime — et je n'ai pas en face de moi un de ces jeunes et grands patrons qui tranchent dans la superbe, mais un provincial médecin de médecine générale qui, avec ses bésicles et son petit chapeau, ne se laisse impressionner par personne au monde — le régime, donc, selon le docteur Antoine Pinay, est bel et bien « foutu ». Mais en a-t-il pour longtemps, docteur ? Ah ! ça... Ça risque d'être assez long. Dans six mois, dans un an... Ai-je remarqué, me demande le docteur, combien un régime est parfois long à mourir ? Combien il faut parfois de temps avant qu'un noceur n'ait sa santé complètement délabrée ? Combien certains prodigues sont lents à se ruiner ? Dans le cas qui nous occupe, l'évolution du mal est imprévisible. Le malade peut être foudroyé, mais aussi bien mourir de consomption lente. Quoi qu'il en soit, il est perdu. Je vous remercie, docteur.

Le diagnostic a été émis sans hésitation. Je m'adresse maintenant non plus au docteur Pinay, mais à M. Antoine Pinay, ancien président du Conseil, ancien ministre des Finances du général de Gaulle, afin qu'il m'entretienne de « politique ».

Des folies

Selon M. Pinay, le régime a réussi sur un plan : le plan financier. Y a-t-il un « mais » ? Oui, il y en a un. Nous dépensons trop, beaucoup trop, de sorte que s'il se produit un ralentissement de l'activité économique, nous serons obligés d'avoir recours aux impôts, lequel recours entraînera l'inflation, laquelle inflation M. Pinay ne cessera jamais de la brandir au visage de ses adversaires, comme Persée le chef de Méduse.

Ces dépenses permanentes, M. Pinay les voit partout qui fourmillent et qui le navrent. Nous voulons créer une Armée moderne, atomique, et maintenir l'Armée classique ; nous créons au petit bonheur des équipements de tous ordres ; nous nous perdons dans les maquis de la décentralisation. Et d'accorder une subvention, par exemple, à « Firestone » et de lui donner de l'argent alors que « Firestone » devrait bien plutôt verser quelques sous dans les caisses du gouvernement !

Il y avait bien d'autres choses à faire... En novembre 1959, on l'ignore, M. Pinay proposa de réduire le prix de l'essence, de l'électricité, du gaz, du charbon domestique ; d'augmenter l'abattement à la base de l'impôt sur le revenu. On ne l'écouta point. Aujourd'hui encore, avec nos excédents de recettes, nous pourrions envisager de telles mesures et créer une confiance. Au lieu de cela, quoi ?

Au lieu de cela, nous engloutissons nos sous dans des folies. Dans un Commissariat à la recherche spatiale, par exemple ! M. Pinay répète, comme pour lui-même et comme pour s'étonner encore et encore de l'incongruité de la chose : « Un Commissariat à la recherche spatiale !... ».

Le problème agricole ? Qu'attend-on pour l'étudier avec les intéressés, au lieu de distribuer des subventions qui perpétuent un état de choses malsain ? Est-ce que M. Cau ne pense pas que lorsqu'un réservoir est percé, il est plus sage de le réparer que d'acheter des récipients pour recueillir l'eau ? M. Cau le pense volontiers. Eh bien ! augmenter le prix de den-

FIAT
Concessionnaire
500 - 600
Les nouvelles
1.300 .... 1.500
1.800 .... 2.300
freins à disques
sont visibles à
PERSHING MOTORS
22 Bd Pershing
ÉTOILE 11-52
essai - crédit - reprise

HÉRITAGE
- Cher ami, quel plaisir j'ai à te revoir. Depuis si longtemps... Mais quelle silhouette, quel chic, quelle allure ! Tu as fait un héritage ?
- Exactement, mon bon ami, j'ai hérité d'un conseil inestimable. Désormais, des pieds à la tête, je m'habille dans un magasin sérieux (un peu sévère mais très sérieux). A Old England, je trouve dans des matières premières de la plus haute qualité, avec un éventail de prix et de choix très étendu, et en exclusivité :
- pardessus, gabardines, costumes Ready Made, d'une classique élégance, coupés par les tailleurs anglais aux noms prestigieux : Rodex, Chester Barrie, etc...
- complets et vestons sport et ville importés d'Italie (d'Avenza), d'un style un peu plus fantaisie, des Etats-Unis pour ceux qui aiment avant tout la liberté dans la souplesse (Royal Award),
- et bien entendu un rayon de tailleurs sur mesures,
- enfin, tout ce qui complète l'élégance masculine (du chapeau à la chaussure), en passant par les plus beaux bagages. Et le tout sous le signe de Quality First (qualité d'abord) qui est la devise de
Old England
12 boulevard des Capucines
(angle de la rue Scribe)
Quality First... et pas plus cher... au contraire.
Quality First

rées que l'on n'écoule pas, c'est la même chose.

A l'extérieur, ou plutôt vis-à-vis des institutions internationales, M. Pinay déplore notre attitude absolument chagrine. Nous boudons, nous bougonnons, nous rechignons. Alors que nous devrions avoir le rôle moteur, nous avons le rôle frein. Est-ce que M. Cau se souvient de l'effarant discours du général de Gaulle, le 3 novembre 1959, prononcé à l'Ecole de Guerre ? Il y avait ces phrases où s'exprimait la pensée profonde du général : « Il faut que la défense de la France soit française. Il est indispensable qu'elle le redevienne. Un pays comme la France, s'il lui arrive de faire la guerre, il faut que ce soit sa guerre. » N'est-ce pas tout à fait mais tout à fait effarant ? Bien sûr, nous suivons... mais d'un si mauvais gré !

Un comble !

Idem en ce qui concerne le Marché Commun. Personne n'ignore que Debré est férocement contre. Là aussi, nous suivons, car le processus est irréversible, car ça marche, car même les Anglais viennent maintenant frapper à la porte ; nous suivons mais avec quelle nostalgie de l'Europe des patries et des gouvernements dont, comme de bien entendu, le général de Gaulle serait le chef ! Et notre attitude vis-à-vis de l'O.N.U., n'est-ce pas un comble ?

L'ENTREVUE DE MAI 1958

Le 22 mai 1958, après s'être longuement entretenu la veille avec le Président du Conseil, M. Pierre Pflimlin, investi huit jours plus tôt, et le Vice-Président du Conseil, M. Guy Mollet, M. Antoine Pinay décidait de se rendre à Colombey auprès du général de Gaulle qui venait de revendiquer le pouvoir. Il était ainsi le premier leader politique de la IVe République à prendre contact avec le futur chef de la Ve. A l'issue de l'entrevue qui dura 1 h. 40 et au cours de laquelle le général de Gaulle offrit le thé à son visiteur, celui-ci déclara qu'il avait trouvé le général de Gaulle « extrêmement ouvert, très aimable et très affable » **et que son impression avait été** « très bonne ». **Il se rendit aussitôt après auprès de M. Pflimlin pour l'informer de cette conversation. Six jours plus tard, le 28 mai, M. Pflimlin remettait sa démission au Président Coty qui faisait appel au général de Gaulle.**

Devenu ministre des Finances de de Gaulle le 1er juin 1958, M. Pinay se voyait éliminer des conseils du gouvernement le 13 janvier 1960 après une longue suite d'accrochages de plus en plus vifs avec le général de Gaulle et son Premier ministre.

(Reporters Associés.)

M. ANTOINE PINAY DANS SA TANNERIE.
« Vous me dites qu'on m'aime bien. Mais qui ? »

— Moi aussi, le 30 septembre 1955, j'ai quitté l'O.N.U. avec la délégation française. Résultat ? Un mois après, le président de session a traversé l'Atlantique pour venir me demander à quelles conditions nous réintégrerions l'O.N.U. Je l'ai reçu très aimablement. Je lui ai dit que nous n'avions pas de conditions à poser, mais que tant que la question algérienne ne serait pas retirée de l'ordre du jour, je ne reviendrais pas. Résultat ? M. Krishna Menon déposa une motion proposant la radiation de l'affaire algérienne de l'ordre du jour. Le vote fut obtenu à l'unanimité. Je ne reproche donc pas à notre gouvernement d'être ferme ; je lui reproche son style de fermeté. Dans les affaires internationales, nous suivons avec le désir de nous éloigner. O.T.A.N., O.N.U., Marché Commun, nous y sommes et nous n'y sommes pas. Internationalement, la France est *absente*.

Un pourboire

M. Pinay vient d'allumer un deuxième cigare. Nous sommes à Saint-Chamond. Un jour gris entre par les fenêtres. Hier, il a plu sur le Forez. Dans son cadre, le général de Gaulle, président de la République (car le portrait du président de la République orne le bureau du maire de Saint-Chamond comme celui de toutes les mairies de France) nous a à l'œil, M. Pinay et moi.

Je dis pêle-mêle : « Armée, Algérie, O.A.S., coup d'Etat, fascisme... » Que pense M. Pinay de tout cela ? Eh bien ! M. Pinay pense qu'on a « déglingué » l'Armée, qu'on a mis cette malheureuse en pièces détachées. Qu'on s'est conduit à son égard avec une telle maladresse, un tel mépris et une telle désinvolture qu'on a jeté ses chefs dans les bras de l'O.A.S. M. Pinay pense que le risque est terrible de voir un jour une Armée pénétrée par l'O.A.S. affronter les éléments politiques de la nation. M. Pinay pense que la faute a été de n'avoir point su et voulu convaincre les chefs militaires et que la question était moins de sanctionner les généraux que de savoir pourquoi ils se sont rebellés. M. Pinay pense que prévenir, c'est guérir.

— L'Armée ne s'est pas rebellée lorsque Léon Blum était président du Conseil et que la S.F.I.O. ne votait pas les crédits militaires. L'Armée ne s'est pas rebellée lorsque Guy Mollet l'a stoppée aux portes d'Alexandrie, au moment de Suez.

— Oui, mais vous ne croyez pas que le général, par elle porté au pouvoir, l'a ensuite rendue folle par ses tours et détours ?

M. Pinay pense justement qu'il fallait éviter ça et parler clair, très vite. Qu'aurait-il fait, lui, à la place du général ?

— Retour d'Algérie, en juin 1958, je me serais adressé à l'Algérie et à la Nation dans un discours télévisé. J'aurais dit : « Moi, général de Gaulle, je reviens d'Algérie. J'ai entendu vos acclamations, j'ai vu vos foules, vos musiques, vos drapeaux. J'ai été témoin de votre élan. L'intégration, vous l'avez affirmée à travers ma personne et cela est bien mais n'est pas suffisant. Maintenant, nous allons définir clairement comment l'Algérie doit être *liée* (j'aurais dit : *liée*) à la France. Et cela sera clair, rapidement défini et nous nous y tiendrons. » J'aurais opéré très vite, à chaud. J'avais des cartes. Au lieu de cela, d'occasions perdues en négociations ratées, nous en sommes arrivés à appeler négociation le fait de tout accorder à l'adversaire. Avec, en pourboire, une Armée rongée par l'O.A.S. sur le dos. En politique, il faut avoir des convictions fermes et s'y tenir. Il faut ensuite ne pas rêver de ce qui est souhaitable ou désirable, mais réaliser ce qui est possible. Mais, pour réaliser le possible, il faut être modeste. Tenez, Edgar Faure me reprochait naguère d'avoir en politique financière des vues de comptable et d'être un obsédé de l'équilibre des chiffres. Or, j'ai succédé deux fois à M. Edgar Faure : la première fois, il venait d'être renversé parce qu'il proposait d'augmenter les impôts de 15 % pour redresser le budget, ce qui n'est pas la preuve d'une imagination très fertile ; la deuxième fois, il m'avait laissé un déficit de 1.200 milliards pour équilibrer le budget et on n'avait pas trouvé d'autre solution que de freiner les importations de matières premières, de rationner celles-ci, en d'autres termes d'installer le chômage dans l'industrie. Si j'aime l'équilibre, je dirai que M. Edgar Faure, lui, adore l'équilibrisme. Quant à M. Guy Mollet...

Eh bien ! justement, à propos des anciens, M. Pinay a-t-il idées ou sentiments sur les rapprochements qui s'esquissent ? M. Pinay n'est pas con- →

MÉDITERRANÉE
ISRAËL
MARSEILLE
GÊNES
NAPLES (Pompéi)
CHYPRE
HAIFA (Jérusalem, Nazareth, Tibériade)
LE PIRÉE (Athènes, l'Acropole)
GÊNES (Portofino)
MARSEILLE
S/S PHOCÉE (10.500 T)
Cie FRANÇAISE DE NAVIGATION
4, rue des Capucines - Paris
et votre Agence de Voyages
PROCHAINS DÉPARTS :
6 et 20 novembre
4 et 19 décembre (Noël)

tre, non, non... mais « psychologiquement », il se méfie, il renifle. Si l'on veut son avis, il est sage d'éviter ce genre de choses.

Alors, que faire, M. Pinay ? Laisser courir ? Animons-nous. L'étonnante gentillesse du maire de Saint-Chamond nous y invite. Disons-lui tout net :

— On vous présente souvent comme le dauphin...

— Ah non ! jamais, jamais je n'accepterai de *lui* succéder !

Ne nous laissons pas ébranler. Continuons : « On dit : Pinay est malin, Pinay s'est retiré sous sa tente. Pinay sait qu'il est populaire et qu'il inspire confiance. Pinay rassure. On dit : c'est pour cela que Pinay n'entre pas dans la bagarre et se garde intact. On dit cela, monsieur Pinay.

— Voyons, monsieur Cau, je suis vieux. Savez-vous que j'aurai 70 ans à la fin de l'année ?...

— Vous êtes tout jeune, en pleine forme.

Un lapsus ?

— Ah ! si vous me coupez le sifflet avec des compliments... Non, je ne suis plus un perdreau de l'année. Je suis à l'âge du repos, de la retraite, de la tranquillité. Je n'aime pas le « théâtre », les cérémonies, les foules. Recevoir Fulbert Youlou ou le roi des Belges ne m'amuse pas, pas du tout. J'ai peut-être accompli ma tâche... Mes amis me supplient de reprendre une vie politique active : que n'ai-je pas entendu aux obsèques de François-Valentin ! « Revenez ! Manifestez-vous !... » Non !...

M. Pinay donne à sa voix une inflexion de lassitude et n'était l'œil vif, le cigare, je ne sais quoi... je serais convaincu des pieds à la tête par le Cincinnatus de Saint-Chamond. Un élan : « Voyons, Monsieur Pinay, et si on vous appelle, et si la France a besoin de vous ? Et si vous apparaissiez un jour comme celui... » Bien sûr, bien sûr, bien sûr, si un jour on demande des conseils à M. Pinay, il les donnera ; si un jour, pour une brève période, on fait appel à lui et s'il y va de l'intérêt et de la paix de la France, il verra...

— Mais à ma place. Je resterai à ma place. Je n'ai ni envie d'être président du Conseil, ni Président de la République. Savez-vous que je n'aime pas la politique, les grenouillages de Paris ? Et puis, vous me dites qu'on m'aime bien. Mais qui ? La gauche ? Elle me prend pour un réactionnaire. La droite ? Croyez-vous que je n'aie que des amis, à droite ? Alors... Savez-vous ce que je souhaite ? Que le général de Gaulle revigore et respecte la Constitution, repense toute sa politique et réussisse. C'est mon vœu le plus cher.

— Mais comme il ne la repensera pas et que la Constitution...

— Eh bien !... Dites en tout cas que ma retraite est éloignée de tous calculs, de toutes ambitions.

M. Pinay a piqué son petit chapeau sur sa tête. Il m'a dit de faire attention aux trois marches car on risque de s'étaler. M. Pinay ne croit pas aux regroupements, aux foules, aux plébiscites, à la « politique ». Il croit, avant tout, au bon sens et à la sagesse du peuple français. En France, l'Apocalypse, ça ne s'appelle jamais que cris et désordre. Il est vrai que M. Pinay n'aime ni le désordre, ni les cris.

— Mais si, je vous accompagne à la gare.

L'autorail de Lyon n'est pas encore arrivé. Nous arpentons le quai. Nous parlons des Chamonais, gens de sens rassis et de vertu. Autour de nous, l'air est léger ; la gare a des allures de jouet et M. le maire, qui répond gentiment aux saluts, sort tout droit d'une de ces chansons sur la vie provinciale dont Charles Trenet a le secret.

— Je crois que si un jour je suis Président de la République, je refuserai d'aller habiter l'Elysée. Je resterai chez moi.

— Ça compliquera les services...

Mais... qu'a dit M. Pinay ? Ai-je bien entendu ? « Si je suis un jour Président de la République... » Etait-ce un lapsus ? Une plaisanterie ? Une boutade comme lorsque je m'amuse à dire, moi : « Si j'étais le Pape... Si j'étais Krouchtchev... » Ou bien était-ce du sérieux ? Diable, diable ! Que vais-je, que dois-je en penser ?

JEAN CAU.

LA LISTE BLANCHE

par FRANÇOISE GIROUD

UNE ville, disons... dans l'Ouest de la France. L'inspecteur de police chargé d'enquêter sur les agissements de M. X..., chef de bande O.A.S. incarcéré, a réuni les éléments d'un dossier solide.

Dialogue avec le juge d'instruction :

Le Juge. — L'affaire X ? Oui, bien sûr... Mais il y a tellement de travail en ce moment...

L'Inspecteur. — Elle est importante !

Le Juge. — Vous croyez ?

L'Inspecteur. — J'en suis sûr. Vous avez vu le dossier, monsieur le Juge ?

Le Juge. — Le dossier, le dossier ! Vous en avez de bonnes ! Dans un mois, ce sont peut-être ces gens-là qui nous donneront des ordres !

L'Inspecteur. — Oui.

Le Juge. — Vous voyez bien !

L'Inspecteur. — Oui, s'il y a beaucoup de gens comme vous.

Le Juge. — Ah ! je vous en prie, je n'accepterai pas que...

L'Inspecteur. — Je n'accepterai pas non plus.

CHANGEMENT de décor. Dialogue entre l'inspecteur et le procureur de la République :

Le Procureur. — Le dossier ? Quel dossier ? Ah oui ! L'affaire X... Fâcheux, très fâcheux, vous y voyez clair, vous ?

L'Inspecteur. — Très clair, monsieur le Procureur.

Le Procureur. — Vous avez de la chance ! Où en serons-nous dans deux mois ?

L'Inspecteur. — Je m'en fous.

Le Procureur. — Comment ?

L'Inspecteur. — Je dis que cela ne me regarde pas, monsieur le Procureur. Le cas de X... est lumineux. J'ai fait mon métier.

Le Procureur. — Avec zèle !

L'Inspecteur. — C'est un reproche ? Un regret ? Ou un conseil ?

Le Procureur. — Il commence à faire froid dans la région, n'est-ce pas ? Hé ! c'est que nous sommes déjà fin septembre !

L'Inspecteur. — Monsieur le Procureur, il FAUT instruire l'affaire X. et la faire venir.

LA fin de l'histoire ? L'affaire est instruite. Lentement. X, chef de bande O.A.S., a été remis en circulation. Liberté provisoire.

Des conversations analogues se déroulent quotidiennement. Le loyalisme, élémentaire, l'expectative, prudente, sont tantôt là, tantôt ici. La peur n'a pas d'uniforme. Le courage non plus. Car c'est bien de courage qu'il s'agit.

Faut-il faire état de ces informations ? Nous le croyons. Pour accomplir des gestes éclatants, un serviteur de l'Etat doit jouir lui-même d'une situation ou d'un prestige personnel tels que la coïncidence éventuelle entre son comportement et ses principes ait du retentissement.

Mais que parmi des hommes obscurs, chargés de tâches obscures, il y ait encore, il y ait toujours, du dévouement, de la rigueur, une résistance individuelle mais acharnée à la gangrène, oui, il faut le dire.

Tous les fonctionnaires qui, dans l'exercice de leur mandat, sont en situation d'avoir à lutter contre l'O.A.S., mettent au moins leur avancement et souvent leur vie en cause.

Le commissaire Goldenberg est mort, assassiné. Le commissaire Gavoury est mort, assassiné. Le commissaire Salerno est mort, assassiné.

On comprendra que nous nous gardions de citer d'autres noms, de situer précisément des faits, puisque nous mettrions les intéressés en danger d'être, eux aussi, abattus.

L'O.A.S. n'est pas grand-chose ? C'est possible. Mais ce pas grand-chose est aussi largement muni d'argent et d'armes qu'il est démuni de respect pour la vie de ceux qui n'acceptent pas sa loi.

• Les Pénélopes de l'arrivisme mourront aussi.

IL existe deux sortes de révolutionnaires, disait Chateaubriand. Les uns désirent la révolution avec la liberté, c'est le très petit nombre ; les autres veulent la révolution avec le pouvoir, c'est l'immense majorité.

Pour un idéaliste, combien l'O.A.S., fille hideuse engendrée par la Ve République, compte-t-elle de tueurs à gages travaillant pour le compte de candidats au pouvoir ?

Elle a sa liste noire ? Intéressant. Ce sera donc notre liste blanche.

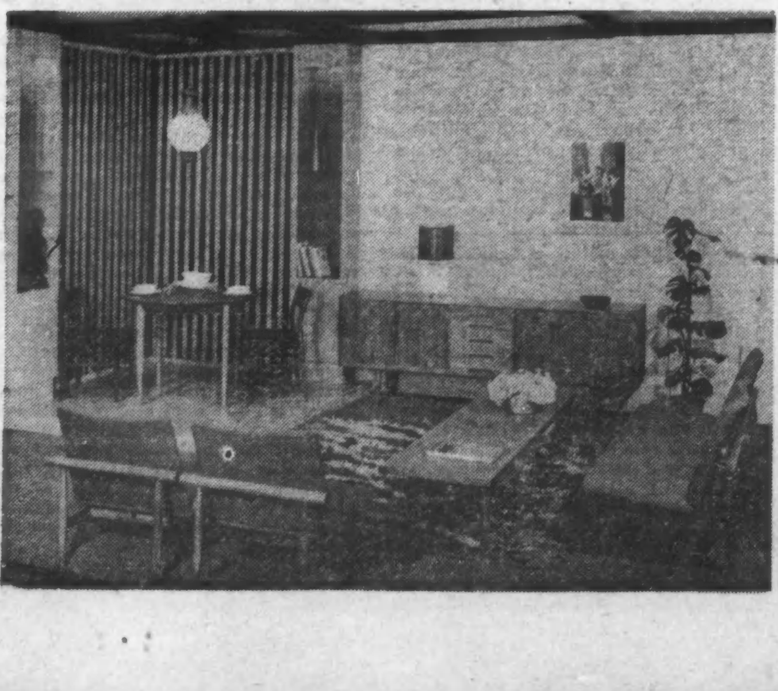
Mais quelle lugubre situation que celle des hommes soucieux de ne jamais mécontenter le prochain maître ! Ces Pénélopes de l'arrivisme mourront aussi, comme tout le monde, d'un accident d'auto ou d'un cancer, après avoir passé le meilleur de leur vie à trembler, à composer, à supputer, à manœuvrer, à se tromper, à recommencer... Quel ennui !

Tout bien pesé, c'est eux qu'il faut plaindre.

F. G.

Le Bureau d'Etudes GÉRARD & PIERRE présente la nouvelle vague de meubles scandinaves de grand standing.

S'il est un domaine où l'art moderne semblait avoir pris un départ hésitant pour ne pas dire maladroit et fâcheux, c'est bien celui de l'ameublement où l'on assiste depuis quelques années à un phénomène unique dans l'histoire du mobilier.



Une nouvelle esthétique est née.

Ce style dont on ne peut nier qu'il influence actuellement toute une génération de créateurs et figure avec éclat dans toutes les manifestations internationales, est le style scandinave dont les ensembliers GÉRARD et PIERRE peuvent revendiquer le leader-ship.

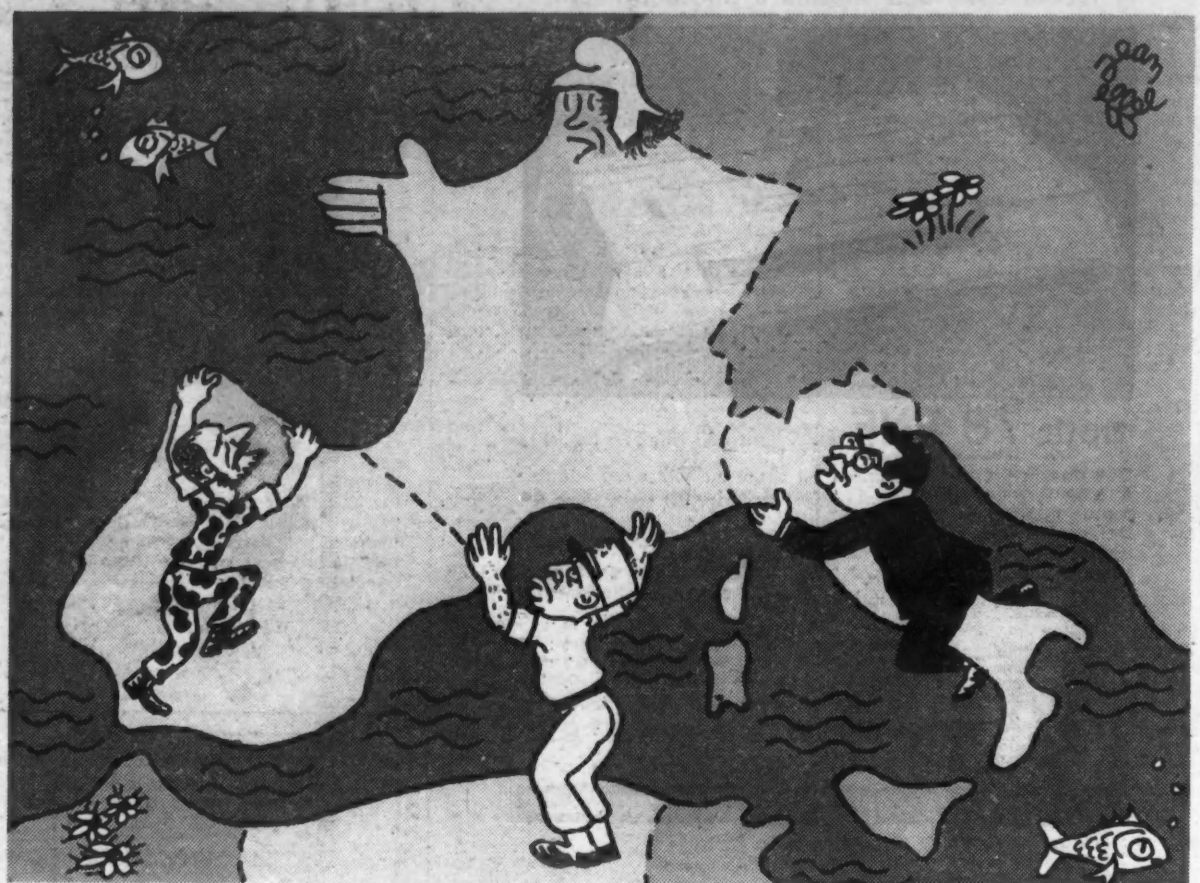
Actuellement, les ensembliers GÉRARD et PIERRE présentent, avec beaucoup de recherche, dans leur show room du 74, Boulevard Magenta spécialement consacré au style scandinave, toute une sélection de modèles s'adaptant aux appartements actuels.

Ci-contre : Salle de séjour

A remarquer : Le coin repas est nettement séparé du séjour grâce à la composition des lattes de bois pour le revêtement mural, l'originalité du luminaire et la finesse des chaises en bois massif matelassé cuir noir.

Documentation sur demande N° 32

Maquettes et projets complets envoyés sur plan sommaire de la pièce ou de l'appartement à meubler.



— J'en ai plein les pattes...

Le plan de défense de Paris a disparu

● L'O.A.S. vient de réussir à Paris une opération particulièrement audacieuse. Il s'agit d'un vol de documents ultra-secrets susceptibles de provoquer tant sur le plan politique que militaire des réactions en chaîne. Certains fonctionnaires de la Défense Nationale et de l'Intérieur qui se sont occupés de l'affaire avaient conseillé à leurs ministres respectifs de la rendre publique et de dénoncer le scandale en lui donnant toute l'importance qu'il mérite. Après de nombreuses consultations, la décision fut finalement prise de garder pour le moment l'affaire secrète.

L'affaire remonte à la fuite du colonel Vaudrey et du capitaine de Saint-Rémy impliqués dans le « complot de Paris ». Le Chef de l'Etat avait pris des sanctions contre le général Rouvillois, commandant d'armes délégué de la Place de Paris, ses services ayant donné aux gendarmes chargés de garder les officiers compromis la consigne de se tenir à une « distance respectueuse » de leurs prisonniers. Le lendemain de sa cessation de fonctions, le général Rouvillois annonçait que, profitant de son absence, « on lui avait fait ses tiroirs et que le plan de la défense de Paris venait de lui être volé par un agent civil révoqué, membre actif de l'O.A.S. ».

Ce « plan », qui n'existe qu'en un seul exemplaire, comprend l'ensemble des points stratégiques de défense de la capitale ; la liste des aérodromes militaires et le détail de leurs installations ; les noms des régiments affectés à la défense de Paris et leur lieu actuel de stationnement ; les itinéraires souterrains (métro et égouts) réservés à l'armée en cas d'urgence ; les installations de secours d'électricité, etc.

L'affaire n'est pas mince. Si l'on veut que la capitale soit en état de résister un jour à un éventuel coup de force, il faut maintenant établir, en effet, une nouvelle stratégie. Ce qui nécessitera un long travail d'état-major ; la création de points de défense nouveaux ; des mouvements de troupes importants... et de nombreux millions.

Des élections fin décembre ?

● L'administration vient d'inviter les fabricants d'enveloppes à lui présenter leurs devis pour de très importantes livraisons. Des soumissions de cet ordre ne sont sollicitées généralement qu'à l'approche d'élections générales.

Un délai de deux mois est généralement nécessaire pour exécuter les commandes de l'Etat. Les observateurs politiques au courant de cette démarche de l'administration estiment qu'il n'est pas impossible, s'il remporte d'ici à la fin de l'année une épreuve de force contre l'O.A.S., que le général de Gaulle dissolve l'Assemblée pour profiter de son succès. Il est également possible que les enveloppes commandées servent d'ici à la fin de l'année à un référendum qui, dans l'esprit du général de Gaulle, viendrait ratifier sa solution de l'affaire algérienne.

Algérie : 100.000 départs

● **100.000 Européens ont quitté l'Algérie depuis le début de cette année. Définitivement.**

Ben Bella pour la négociation

● *Un haut fonctionnaire français qui vient de se rendre au château de Turquant a entendu Ben Bella lui affirmer qu'il appuierait la reprise des négociations France-F.L.N. et qu'il fera en sorte que le F.L.N. participe à l'Exécutif provisoire.*

Des procureurs militaires à Paris

● *Le terrorisme F.L.N. contre les policiers a fait l'objet de plusieurs réunions interministérielles. Le gouvernement craint en effet la propagande de l'O.A.S. qui exploite habilement ces attentats dans des tracts adressés individuellement aux policiers, tracts qui accusent le gouvernement de trahison et énumèrent les attentats commis par l'O.A.S. contre les repères F.L.N. de Paris. Pour contrecarrer cette propagande, le régime spécial de justice appliqué en Algérie serait bientôt applicable en métropole, c'est-à-dire que les Algériens ne seraient plus justiciables des tribunaux et des juridictions civils habituels mais seulement de l'Armée. Des procureurs militaires seraient nommés comme en Algérie et comme en Algérie commettraient des avocats d'office. Le délai de garde à vue serait porté à un mois. Tous les juristes consultés sur cette réforme se sont prononcés contre en soulignant que c'est grâce à elle que les abus de la pacification et les tortures se sont trouvés institutionnalisés en Algérie.*

Les Igames consignés à leurs postes

● **Sauf avis contraire de l'autorité supérieure, les superpréfets ont reçu l'ordre du ministre de l'Intérieur de ne quitter, sous aucun prétexte, leur igamie. D'où leur absence à la réunion annuelle, à Paris, de l'Association du corps préfectoral, réunion à laquelle le général de Gaulle a tenu à assister. Jusqu'ici le Chef de l'Etat avait refusé ce contact avec l'ensemble des membres de la Préfectorale. C'est sur l'insistance du ministre de l'Intérieur, inquiet du relâchement et de l'attentisme observés actuellement parmi les préfets, que de Gaulle a accepté de prendre la parole devant cette Association.**

Le photographe de l'O. A. S.

● **Pendant les funérailles du commissaire Goldenberg, assassiné à Alger par l'O.A.S., un photographe a pris un très grand nombre de clichés : à peu près tous les policiers présents ont été photographiés par ses soins. Quelques heures plus tard, un commissaire de police révélait à ses collègues que ce photographe était un membre connu de l'O.A.S.**

Premiers contacts Suisses-F.L.N.

● *La première phase secrète des négociations France-F.L.N. a repris entre MM. Boulharouf et Long (Suisse). Bien qu'il se trouve encore en Suisse, M. Boumendjel ne joue aucun rôle. Il a été écarté de ces entretiens. Il se confirme que les futurs négociateurs seront : MM. de Leusse, Labouret et Billecart du côté français ; MM. Krim, Dahleb et Boulharouf du côté F.L.N. Le secret ne sera levé que lorsqu'un accord sera virtuellement réalisé.*

Les "primes" des assassins

● **Parmi les documents que portait un activiste, arrêté à Alger où il tentait de se réfugier après la découverte du réseau « Mitidja », se trouvait le barème des « primes » accordées** →

(Suite page 11)

costumes et imperméables de jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

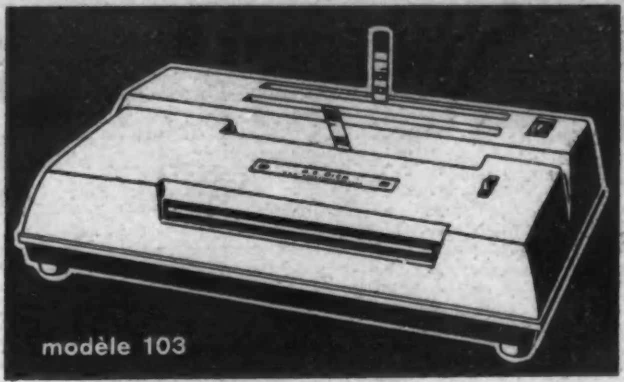
Ecole de Bridge
Apprenez à jouer rapidement avec les meilleurs professeurs de Paris
au CLUB ALBARRAN
141, avenue de Malakoff
Débutants - Perfectionnement
Renseignements de 15 h. à 23 h. sauf samedi et dimanche à : POI. 23-25

43, RUE DE RENNES
LORENZO
La mode anglaise et italienne à
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Exclusivités - Boutique
MONSIEUR et MADAME

TRENTE-SIX CHANDELLES
Tout Paris se demande ce qui a bien pu provoquer l'énorme bosse que ce célèbre auteur dramatique porte au front. Scène de ménage ? Pugilat ? Matérialisation du génie ?... Rien de tout cela ! Le maître était descendu dans sa cave et avait chu dans l'obscurité. « J'en ai vu trente-six chandelles, a-t-il confié à ses intimes. Un boîtier Wonder les aurait avantageusement remplacées. » La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

A·B·Dick 103

le moins cher des meilleurs photocopieurs !



pour **784 NF** H.T. (soit 980 NF, TVA incluse)

Des possibilités surprenantes : il copie en noir, avec fidélité, à la lumière ambiante, les documents de toutes natures et de toutes couleurs !
Des dimensions réduites : il n'est pas plus encombrant qu'une petite machine à écrire et ne pèse que 7 kg !
Un prix étonnamment léger : A.B. DICK/YAC 103 est le seul photocopieur dont le prix soit aussi modique et l'efficacité aussi grande !

YAC

Démonstration gratuite et sans engagement :
Y. A. CHAUVIN
Concessionnaire exclusif pour la France
4 bis et 6, rue aux Ours, PARIS (3e)
TURbigo 84-35 +

6.320

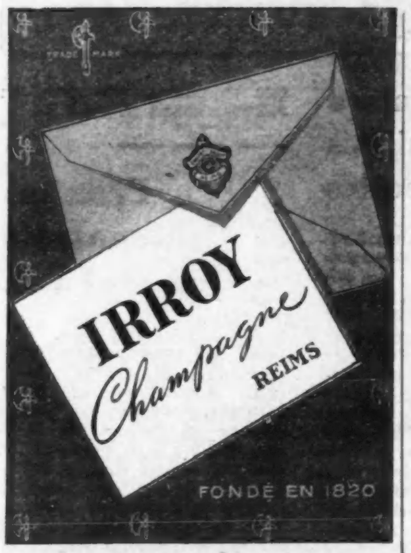
Demandez la carte-test A.B. DICK/YAC

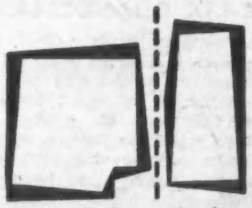
Salon International de l'Equipement de Bureau
Niveau 3 : stand n° 3-C-230
Niveau 4 : stand n° 4-D-434

sous le signe du
confort individuel ...

nous avons chacun
notre CHAUFFAGE AU GAZ

Les Vendeurs et Installateurs, les Services locaux du Gaz de France se tiennent à votre disposition pour vous renseigner.



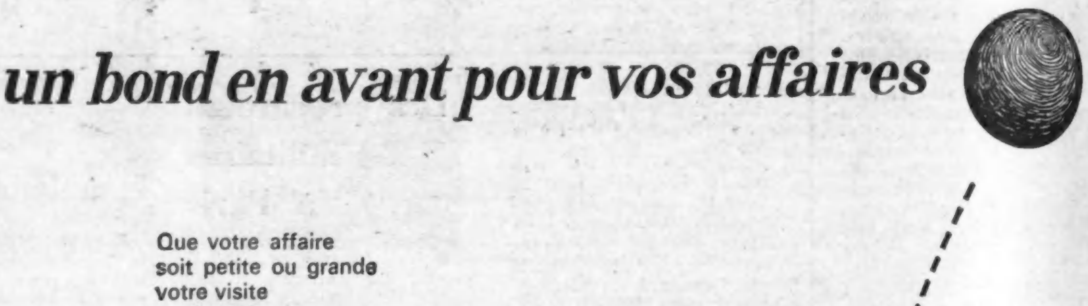


30 rue d'estienne d'orves montrouge seine ale. 03-68

art et cheminée

Profitez de votre présence à PARIS pour visiter notre Exposition permanente

un bond en avant pour vos affaires



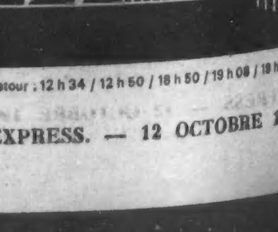
Que votre affaire
soit petite ou grande
votre visite
au SICOB s'impose.

La plus vaste
confrontation mondiale
de matériels de bureau

PARIS
13-22 OCTOBRE

Palais du CNIT
Rond-Point de la Défense
Ouvert tous les jours de 10 h à 19 h

salon international de l'équipement de bureau



HERVÉ-BARNIER
Gecep publ.

Autobus : Pont de Neuilly - CNIT • Trains : Gare St-Lazare - CNIT. Aller : 9 h 29 / 9 h 44 / 10 h 14 / 13 h 59 / 14 h 14. Retour : 12 h 34 / 12 h 50 / 18 h 50 / 19 h 08 / 19 h 22.

(Suite de la page 9)

aux « tueurs » de l'O.A.S.

Pour le meurtre du commissaire principal d'Alger, « prime » prévue... 2 millions.

Pour le colonel Debrosse (qui vient d'être muté en métropole)... 1 million.

Pour le général Ailleret... 500.000 francs.

Washington contre l'O. A. S.

● Les Américains ne seraient pas tout à fait étrangers aux mesures prises par Franco à l'encontre de Lagaillarde, Ortiz, Lacheroy, Argoud...

Les dirigeants du Département d'État jouent « à fond » contre l'O.A.S. parce qu'ils redoutent, en cas de réussite d'un nouveau putsch, et s'il y avait sécession de l'Algérie, que le G.P.R.A., cherchant les moyens de riposter, ne fasse appel aux pays de l'Est, en particulier à l'U.R.S.S. Pour aider de Gaulle à obtenir de Franco la neutralisation des activistes français de Madrid, le gouvernement américain a notamment promis de prendre en considération les demandes espagnoles d'aide financière et d'armes atomiques.

Un comité antifasciste à Saint-Brieuc

● L'ancien comité départemental de résistance au fascisme constitué à Saint-Brieuc au lendemain du 13 mai 1958, s'est à nouveau réuni cette semaine pour élargir sa représentation et prendre des « décisions d'action ». Sous sa nouvelle dénomination de « Comité de vigilance antifasciste », il groupe maintenant les représentants des fédérations des Côtes-du-Nord du P.C., du P.S.U., de la S.F.I.O., de l'Action Travailliste (chrétiens de gauche), des unions des syndicats C.G.T. et C.F.T.C., du S.N.I., de la F.E.N. et de la Ligue des Droits de l'Homme. A l'initiative du P.S.U., qu'anime l'ancien député socialiste M. Antoine Mazier, il a décidé d'étudier l'implantation de comités locaux capables de résister à toute entreprise factieuse, et de se réunir désormais régulièrement pour élaborer un programme commun, valable pour toutes les formations de gauche à l'échelle nationale. Un grand meeting est prévu pour le 24 octobre à la Maison du Peuple, à Saint-Brieuc.

C'est la première fois que la fédération socialiste s'engage à maintenir un contact permanent avec un groupement auquel participent les communistes.

D'autre part, les bases d'un comité antifasciste local ont été jetées à Rennes au cours d'une réunion tenue à la Maison du Peuple par des représentants des syndicats ouvriers, enseignants et étudiants, des Anciens Combattants de la Résistance, du P.C., du P.S.U. et de la S.F.I.O.

EXCLUSIF

La correspondance clandestine ARGOUD - GODARD - SALAN

L'INTERVENTION des autorités espagnoles est la conséquence directe de l'arrestation de Maurice Gingembre (présenté comme le trésorier de l'O.A.S.) le 8 septembre dernier. En effet, parmi les documents saisis dans la serviette de M. Gingembre se trouvaient un certain nombre de lettres écrites soit par Salan lui-même, soit par Godard, soit encore, de Madrid, par Argoud.

Cette correspondance, transmise au gouvernement, a fait l'objet de nombreux conseils interministériels. Un certain nombre de faits ont retenu l'attention du gouvernement :

La correspondance saisie établit qu'il existe entre Salan, chef de l'O.A.S., Gardy, Godard, Gardes et J.-J. Susini, d'une part, et d'autre part le groupe de Madrid (c'est-à-dire essentiellement Argoud, Lacheroy et Pierre Lagaillarde) des divergences essentielles : les premiers sont persuadés qu'un putsch en Algérie suffirait à « faire pourrir la situation en métropole » ; les seconds, au contraire, estiment que toute action qui ne serait pas menée conjointement en Algérie et en métropole serait vouée au même échec que le putsch d'avril.

C'est cette divergence que le gouvernement a voulu exploiter. En effet, la majorité des ministres et des conseillers politiques et militaires du général de Gaulle considèrent, comme Argoud, qu'un putsch limité à l'Algérie n'aurait aucune chance de succès. Il a donc été décidé de faciliter dans la mesure du possible le déclenchement de ce putsch le plus tôt possible et pour cela le gouvernement a estimé habile, par une pression diplomatique appropriée, de mettre en difficulté les ultras de Madrid partisans d'une opération étendue à la métropole. (Cette décision a d'ailleurs été activée par un passage d'une lettre d'Argoud qui annonçait la prochaine diffusion d'une brochure de propagande à 100.000 exemplaires et des émissions radio clandestines qui, diffusées du territoire espagnol, pourraient atteindre la moitié sud de la France.)

Le calcul du gouvernement est le suivant : débarrassés de leur opposition « espagnole », Salan et ses adjoints se lanceront bientôt dans une opération limitée à l'Algérie, qui ne serait qu'une réédition du coup du 22 Avril — sauf si cette fois la population européenne d'Algérie se joint aux conjurés. C'est pourquoi des ordres très stricts ont été donnés pour que toute nouvelle manifestation européenne soit immédiatement étouffée. Mais dans ce cas — si par exemple le feu est ouvert par des unités de C.R.S. ou de gendarmes contre les Européens — que fera l'Armée ? Le gouvernement semble prêt à parier sur son loyalisme.

Les extraits de la correspondance entre Argoud, Godard et Salan dont un correspondant de « L'Express » en Espagne nous a fait parvenir des copies montrent quelles étaient les controverses intérieures à l'O.A.S., à la veille du coup de filet de Madrid. Voici ces extraits :

(Reporters Associés.)
RAOUL SALAN.

(A.F.P.)
ANTOINE ARGOUD.

« Sans remonter jusqu'à Lénine... »

ARGOUD A GODARD.

Madrid, le 6 septembre.

« La création d'un organisme supérieur ayant à connaître de l'ensemble des problèmes algérien, métropolitain et internationaux et à prendre à leur sujet des décisions s'avère de plus en plus indispensable avec le temps.

« Ces problèmes sont en effet plus intimement liés que jamais. Aucune action d'envergure en Algérie n'a désormais de chances sérieuses de succès si elle n'est pas accompagnée simultanément d'une action en métropole.

« Le 22 Avril a marqué la fin de l'ère où la prise du pouvoir pouvait s'effectuer séparément à Alger et à Paris, avec un large décalage...

« La complexité des tâches, l'ampleur des travaux à effectuer, la multiplicité des liaisons à prendre ne peuvent en aucune manière s'accommoder des conditions de vie clandestine imposées par les circonstances, à Alger et même à Paris. Le siège de l'organisme supérieur ne peut donc être implanté qu'à l'extérieur.

« C'est là une loi générale. Sans remonter jusqu'à Lénine qui a préparé la révolution russe en France, en Pologne et en Suisse, l'exemple plus récent du G.P.R.A. suffit à le démontrer. Encore les chefs du F.L.N. bénéficient-ils en Algérie d'une liberté de circulation bien supérieure à la nôtre.

« Compte tenu des impératifs géographiques et du contexte international actuel, Madrid est la seule capitale possible...

« En revanche la politique que vous préconisez me semble pécher sur deux points essentiels :

1) Quelle que soit l'importance de l'Algérie, et vous voudrez bien croire que nous sommes les derniers à la sous-estimer, ce serait une erreur grave d'y enfermer la quasi-totalité des personnalités en vue. Ce serait courir pour le mouvement un risque inadmissible. Ce serait ensuite laisser le champ libre en métropole à toutes les factions et spécialement aux hommes du système.

2) Il ne nous est plus possible d'accepter de nous plonger dans des tâches exclusivement militaires — si importantes soient-elles — et de faire une aveugle confiance sur le plan de la politique générale à qui que ce soit. »

SALAN A ARGOUD.

Le 31 août.

« Je reçois votre lettre où vous me faites connaître votre décision quant à l'offre que je vous avais faite en ce qui concerne R.B. (2). Croyez bien que je déplore que vous n'ayez pas donné votre accord car nous avons grand besoin de cadres supérieurs valables pour les zones.

« L'exposé que vous me faites quant aux avantages que présente l'éloignement sur le plan de l'autorité est bien dans mes vues. Mais je pense que cela serait certainement très valable si nous étions assurés de trouver non seulement la complaisance mais surtout l'appui du gouvernement du pays où nous déciderions d'implanter l'organisation extérieure. Et tout état de cause, et je crois connaître suffisamment le problème, je serais assez étonné si les Espagnols nous laissaient toute liberté alors que Paris et les autres pays manifesteraient sinon leur opposition, du moins une désapprobation marquée. Tout cela implique à priori des contacts à un échelon élevé et des assurances fermes. Mais quelles que soient les promesses que les dirigeants pourraient faire, il faut compter sur le fait qu'un jour ou l'autre rien ne les empêchera de se dédire, nous bloquer et nous paralyser sous la pression d'événements ou d'interventions extérieurs.

« Compte tenu par ailleurs du cours actuel des événements et de l'accélération dans les décisions de Paris, la situation pourrait évoluer assez vite. C'est en Algérie ou en métropole qu'il faut être, si nous voulons guider, commander ou tout au moins imposer notre point de vue. »

(2) Il s'agit du commandement d'une zone militaire que Salan offrait à Argoud et que celui-ci a refusé.

Les aveux du colonel Argoud

● Dans une brochure clandestine intitulée : « Le Problème algérien, solution française », le colonel Argoud consacre un chapitre à l'étude des « erreurs » commises dans la conduite des opérations militaires en Algérie. On peut lire notamment dans ce chapitre :

« Dans l'Armée, les fautes les plus graves sont certainement les débordements commis dans l'application d'une justice parallèle. La naissance de celle-ci était la conséquence inévitable du refus du commandement de doter l'Armée d'un véritable outil approprié à la lutte. Mais, faute d'autorité, cette pacification a vu fleurir les pires excès. Et il n'est plus possible de plaider aujourd'hui leur caractère exceptionnel.

« Ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de cette guerre que de voir cette Armée mériter à la fois l'éloge, pour l'intelligence et le cœur avec lesquels elle se donne à ses tâches de pacification, et le blâme pour la brutalité avec laquelle elle se conduit certains jours. »

La C. F. T. C. va perdre une lettre

● **La C.F.T.C. (Confédération Française des Travailleurs Chrétiens) envisage d'abandonner prochainement la dernière initiale de son sigle afin de recruter plus facilement parmi les syndicalistes non communistes et en particulier parmi les militants laïques de Force Ouvrière.**

De Gaulle pense à Edgar Faure

● **M. Baumgartner a suggéré au général de Gaulle d'appeler M. Edgar Faure à le remplacer au ministère des Finances. Après avoir été longtemps « contre », le Chef de l'État fait, à présent, moins d'objections. Mais M. Edgar Faure affirme qu'il n'acceptera jamais d'être le ministre des Finances de M. Debré.**

Vous recevrez gratuitement et sans aucun engagement de votre part le dernier numéro de MESSIDOR bulletin du Club des amis du livre progressiste en adressant votre demande au
142 BOULEVARD DIDEROT PARIS XII

ENSEIGNEMENT

LES MANDARINS

par PAUL HEHM

La rentrée scolaire s'est effectuée normalement, a déclaré le ministre. La situation va en se dégradant, ont répondu les enseignants. On ne peut certes pas considérer comme normal que six classes du lycée de garçons d'Aurillac n'aient pas eu de cours de mathématiques depuis la rentrée, ou que les élèves d'une section technique du lycée de Montereau, sous le prétexte qu'ils ne sont que vingt, ne se voient assurer que neuf heures d'enseignement général au lieu des dix-huit prévues par le programme. Et ces cas ne sont pas isolés (1).

La crise de recrutement n'est pas particulière à l'Education nationale ; bien d'autres concours, ceux du ministère des Finances, par exemple, suscitent moins de candidatures qu'il n'y a de postes à pourvoir. La crise dans l'enseignement, cependant, est la plus visible ; elle n'a aucune raison de s'atténuer puisque la situation matérielle et morale faite aux enseignants n'évolue guère et que ceux-ci ne sont pas armés pour se défendre. L'idéologie républicaine a fait d'eux des « moines laïques » chargés de dispenser la culture, voués à l'obscurité et à l'abnégation. Face aux classes surchargées, à leur déclassement, les enseignants ont montré la résignation que l'on attendait d'eux. Les instituteurs, victimes au plus haut degré de toute la phraséologie de la IIIe République, se sont complètement laissé écraser et terminent actuellement leur carrière à 114.000 francs par mois. La crise de recrutement s'explique évidemment un peu par de tels chiffres.

Une « féodalité »

Mais il faut voir aussi que certaines structures et certaines traditions de l'Université française sont un véritable défi et un scandale face aux nouveaux besoins, à tel point qu'il n'est pas interdit d'affirmer que la profession enseignante est actuellement une profession fermée, jalousement défendue, et qu'une refonte de ses structures pourrait contribuer, à elle seule, à susciter « des vocations ».

Pour ne prendre que l'exemple de l'enseignement secondaire, le personnel s'y compose d'une variété de catégories — de l'agrégé au professeur adjoint, titulaire souvent du seul baccalauréat, en passant par les différentes sortes de professeurs certifiés — chargées indistinctement des mêmes classes, avec cette seule différence qu'en fin de carrière l'agrégé est payé 235.000 francs pour 15 heures par semaine, alors que le certifié touchera 51.000 francs de moins pour 18 heures et le maître auxiliaire encore moins que le certifié. La situation est évidemment choquante. On en est arrivé au point où la structure de l'enseignement du second degré peut être qualifiée de « féodale », une minorité de titulaires de concours tirant ses privilèges de l'existence d'une masse de non-diplômés.

L'affirmation peut p a r a î t r e grosse. Il faut alors rappeler qu'au départ, la réussite au concours d'agrégation était exigée de tout candidat enseignant. Chaque année, le ministère fixait le nombre de postes à pourvoir et confiait aux différents jurys le soin de sélectionner les candidats. Le mécanisme a pu fonctionner tant que les besoins n'ont pas crû dans des proportions importantes ; tant que les jurys, qui institutionnalisent en fait une sorte de cooptation, consentaient à renouveler les cadres professoraux au fur et à mesure des départs normaux, mise à la retraite ou décès.

La perfection

Mais, actuellement, chaque année, le nombre des candidats reçus est inférieur de 20 à 40 % au nombre des postes mis au concours par le ministère de l'Education nationale, nombre qui tient le compte le plus juste de l'expansion prévisible des besoins. Tout se passe comme si les jurys ne voulaient pas tenir compte de cette expansion.

Cette attitude est peu connue ; mais elle est parfaitement « compréhensible » si l'on remarque que c'est grâce à elle que les agrégés ont pu défendre, avec un succès relatif, leur situation personnelle au sein de l'Université. Une fois pour toutes, il a été décidé que l'agrégation récompense les plus grandes qualités pédagogiques et intellectuelles, qu'elle est le signe même de la perfection. Il est évident que plus le nombre des agrégés diminue par rapport au total des autres catégories, plus leur mérite éclate et mieux ils sont placés pour réclamer une rémunération correcte.

Au rabais

De là à organiser en quelque sorte la rareté pour revaloriser le titre, il n'y a qu'un pas qui semble avoir été franchi. On se trouve devant une attitude malthusienne typique. Le grand argument avancé, naturellement, est l'argument de la qualité, du niveau nécessaire du concours. Si cette argumentation était sincère, les candidats jugés indignes devraient être impitoyablement éloignés de l'enseignement. Mais alors le privilège lui-même serait menacé. Si le ministère n'avait pas la certitude de retrouver dans l'enseignement les candidats écartés par les jurys, il exigerait à tout le moins que ce concours de recrutement remplisse son office, qui est de pourvoir aux besoins.

Le malthusianisme de l'élite enseignante n'est pas sans rappeler la politique de certains syndicats américains, réduisant en temps de crise l'accès d'une profession donnée pour assurer à leurs adhérents le maintien de hauts salaires.

Cette politique se perfectionne de jour en jour, les non-agrégés eux-mêmes s'organisent. Un décret de novembre 1958 a décidé qu'en 1959 et 1960, seraient intégrés dans le cadre des professeurs certifiés, titulaires du C.A.P.E.S., des adjoints d'enseignement licenciés en langues ou en sciences, auxquels il ne serait demandé que de satisfaire à une épreuve pratique de pédagogie. On aurait pu penser que, s'adressant à des collègues jugés dignes d'enseigner depuis au moins cinq ans, cette épreuve serait de pure formalité. Il n'en a rien été ; et cette année encore, un mouvement d'intégration qui intéresse les licenciés de lettres classiques voit un nombre considérable de candidats impitoyablement éliminés.

Bien entendu, on retrouve les recalés assurant les mêmes classes que les heureux élus pour 10.000 francs de moins. Tout se passe donc comme si une nouvelle catégorie se reformait, avec la complicité de l'administration, fort heureuse de pouvoir compter sur ces enseignants au rabais. De proche en proche, tout le système repose sur la jeune bachelière qui enseigne le français dans une sixième et deux cinquièmes au Lycée municipal de Cosne, dans la Nièvre, pour 53.000 francs par mois.

Un cadre unique

La machine n'est pas près de s'arrêter, elle fonctionne d'ailleurs en circuit fermé. Soigneusement entretenu par les enseignants eux-mêmes, le mythe du professorat séduit ceux pour qui l'exercice de cette belle profession représente encore une promotion sociale. L'armée des non-privilégiés est donc assurée de se renouveler. Aussi, n'est-on pas pressé de concevoir un cadre unique de professeurs, dont tous les membres seraient payés à égalité de travail sur la même base : l'enseignement qu'ils assurent ; et n'est-on pas pressé non plus de généraliser le recrutement sur titres pour les quelques disciplines où l'on manque cruellement de candidats. Pourtant, le meilleur remède à la crise de recrutement serait sans doute d'assurer à tous les professeurs une situation matérielle équitable, plutôt que de réserver des privilèges à une petite élite, quitte à confier le gros de la tâche enseignante à un personnel recruté et formé au rabais.

Ces simples remarques sur un problème actuel vont vraisemblablement provoquer la colère, l'injure, le mépris. De même que la science politique peut disserter à perte de vue sur la nature du rapport politique, mais ne peut en aucun cas mettre à nu ce qui fait la trame de ce rapport (les intérêts, les liens de famille, l'indolence des masses) sous peine de mettre la politique elle-même en cause, de même on n'aime à évoquer la crise de l'enseignement qu'à condition de ne pas dire ce qu'elle recouvre.

PAUL HEHM.

• Les professeurs sont-ils victimes ou complices de la crise de l'enseignement ?

(1) L'auteur de cet article est lui-même professeur adjoint et responsable syndical.

Jacques Fauvet
Jean Planchais

La Fronde
des généraux

Arthaud

J. CHOMBART DE LAUWE
de l'Académie d'Agriculture

LES PAYSANS
SOVIÉTIQUES

Bien qu'il soit « plus facile de produire une pomme de terre que de fabriquer un spoutnik », l'agriculture reste le point sensible de l'U.R.S.S. Mais les progrès sont considérables ; et si l'industrialisation de l'agriculture soviétique a été excessive, elle n'en comporte pas moins des leçons pour les Français.

Coll. "Esprit"
18 nf

SEUIL

TUNISIE

Le grand choc

● *A la suite de l'affaire de Bizerte, le président Bourguiba a soumis l'opinion tunisienne au régime de la douche écossaise. Les conséquences peuvent être graves.*

SAMEDI dernier, à Tunis, un bref communiqué annonçait que M. Mohammed Masmoudi, ministre de l'Information, quittait le gouvernement de M. Bourguiba. Des commentaires officieux tendaient à limiter l'affaire à des considérations techniques dénuées de caractère politique. En fait, le départ de l'équipe dirigeante d'un des militants néo-destouriens les plus importants est le premier indice public d'un malaise grandissant.

Dix conversations m'en ont apporté la preuve sur place. Il ne sert à rien de le cacher : les Tunisiens les plus lucides, les partisans les plus sûrs du Président Bourguiba s'interrogent avec angoisse sur l'avenir de leur pays.

Comment concevoir une telle situation dans un Etat qui avait à juste titre la réputation d'être un « Etat pilote » sur les chemins difficiles de la décolonisation ? Dans un Etat qui a à sa tête l'artisan incontesté de sa libération, un homme politique dont la valeur et l'habileté avaient conféré à la petite Tunisie un poids sans commune mesure avec le nombre de ses habitants, sa superficie ou sa capacité économique ? Pour le comprendre, il faut revivre avec la Tunisie le déroulement du drame de Bizerte.

(Dalmas.)

M. MOHAMMED MASMOUDI.
« Une marche arrière à 130 km/h. »

La leçon de Belgrade

On ne surestimera jamais le traumatisme subi par les Tunisiens : tout ce que l'on peut dire ou écrire à ce sujet reste en dessous de la vérité. Les enquêteurs de la Croix-Rouge sont parvenus à la conclusion que le chiffre réel des victimes se situe entre 5.000 et 6.000 morts. Si bien que la nature de la riposte française a fait oublier aux Tunisiens que Bourguiba, en voulant un succès diplomatique, avait cherché l'affrontement. Jour après jour, les discours, les déclarations des leaders, les émissions de radio mobilisaient le peuple tunisien autour d'idées simples : la Tunisie retrouvait le monde arabe et afro-asiatique, la brouille avec les Algériens était oubliée. Mobilisée autour de son chef, s'apprêtant au combat et à la « révision déchirante » de toutes ses alliances, la Tunisie voyait venir des heures cruelles, mais en se sentant en accord profond avec elle-même.

Le Président Bourguiba, au niveau de l'Etat, faisait le compte de ses atouts. Les triomphes diplomatiques, aux Nations Unies, ne changeaient rien, concrètement, sur place. Il était vain d'espérer vaincre l'armée française. Devait-il faire appel à des alliés dont il se méfiait et installer leurs troupes sur son sol pour une guerre dont l'issue était aléatoire ? Devait-il en même temps bouleverser les structures culturelles, économiques, financières de son pays pour faire face aux conséquences d'une rupture totale avec la France ? A la conférence de Belgrade, où il prit la mesure sinon de son isolement du moins du peu d'appui que lui apporteraient gratuitement ses nouveaux alliés, il se rendit compte qu'il lui fallait changer son fusil d'épaule sous peine d'entraîner la Tunisie dans un tourbillon de violences aux conséquences imprévisibles...

Au niveau du peuple, immédiatement, le soulagement fut réel. Mais il s'agissait d'un tournant brutal. « *Un tournant ? Plutôt une marche arrière à cent trente à l'heure !* », devait me dire un ami tunisien. Du jour au lendemain, les radios cessèrent de diffuser des marches guerrières pour reprendre les lénifiantes complaintes égyptiennes ou les cha cha cha. La démobilisation fut brutale tandis que rien ne semblait réglé : il fallut plus de deux semaines pour parvenir avec Paris à un accord sur l'évacuation de la ville de Bizerte. Les négociations sur le plan culturel n'ont pas encore totalement abouti. Pourquoi y a-t-il eu une crise ? Où en est-on exactement avec Paris ? Telles sont les questions qui se posent plus ou moins confusément au niveau de l'opinion moyenne.

A l'échelon des responsables, c'est encore plus grave. Il y a d'abord eu le fait que Bourguiba a décidé seul de renouer avec la France : j'assistais à la fameuse conférence de presse où le Président tunisien annonça sa décision et j'ai pu lire sur le visage des ministres qui l'entouraient la stupéfaction et l'accablement. Pour la première fois, aux plus hauts échelons s'est posée la question : Bourguiba a-t-il eu raison d'agir ainsi ? Sans doute reconnaissait-on qu'il fallait de la sagesse et du courage politique mais on ajoutait : « *Est-il possible de mettre la Tunisie en position difficile sur le plan international pour un pari sur les intentions françaises ? Quel recours nous restera-t-il ?* ».

Une entreprise de titans

Ces inquiétudes se sont précisées depuis quelques jours. Une personnalité tunisienne me disait : « *Nous avons le sentiment que le général de Gaulle joue la perte de Bourguiba. Comment concevoir que la France fasse autant de difficultés pour apurer la situation présente après les gestes de bonne volonté de la Tunisie ? Je crains que Bourguiba n'ait espéré en vain éluder une reconversion totale de la Tunisie dans tous les domaines. Mais maintenant nous risquons de devoir y faire face en ayant perdu notre crédit sur le plan international et en ayant démobilisé le peuple. Ce qui était possible à chaud, dans la crise, devient une entreprise de titans...* »

Le malaise vient de ce que les Tunisiens ne savent plus exactement où ils vont, ni comment. Or, comme la Tunisie et ses choix, cela veut dire d'abord : « *Qu'a décidé Bourguiba ?* », c'est cette toute-puissance du Président tunisien qui se trouve en question. On l'a bien vu cette semaine à Tunis où l'hebdomadaire « Afrique-Action » a consacré son éditorial au « pouvoir personnel ».

Il est vain cependant de chercher en Tunisie une opposition organisée ou ce qu'on a coutume d'appeler une « équipe de rechange ». Il n'y a pour l'instant que Bourguiba et lui seul qui a su patiemment écarter de sa route et de son dialogue direct avec le peuple tunisien tout ce qui aurait pu s'y opposer depuis la révolte de Salah Ben Youssef et l'éphémère surenchère du « youssefisme ». Bourguiba donne directement ses ordres à ses ministres et rien, ni parti, ni syndicats, ni même l'Assemblée, n'est à même d'équilibrer ses pouvoirs.

La Tunisie se reconnaît toujours en Bourguiba. Mais le flottement présent est le premier indice d'une imperceptible cassure née du choc et des chaos successifs de Bizerte. Certains proches du Président Bourguiba affirment que ce dernier, en privé, en est conscient. Mais acceptera-t-il d'associer plus directement les élites politiques tunisiennes au pouvoir ? Va-t-il donner vie à une Constitution au demeurant « républicaine » ? Là encore la Tunisie peut jouer ce rôle de « banc d'essai » cher au Président Bourguiba : la décolonisation a installé à la tête d'anciens Etats sous tutelle des libérateurs que l'exercice du pouvoir tend à transformer en dictateurs pour peu qu'ils perdent le contact populaire. La Tunisie saura-t-elle montrer la voie d'une reconversion harmonieuse vers une démocratie de fait, dépassant « l'homme irremplaçable » qui fait le vide autour de lui ?

CLAUDE KRIEF.

DISCOPHILE CLUB DE FRANCE SAISON 1961-1962 (1)

DISQUES — Notre stock permanent est porté à 40.000 disques dont la totalité du catalogue classique de toutes les marques. Chaque disque vendu est accompagné d'un bon de garantie en permettant l'échange en cas d'imperfection.

DIAMANTS — Nous sommes concessionnaires de 14 marques françaises d'électrophones et de 23 marques d'importation dont Thorens, Lenco (Suisse), General Electric, Zenith, H. Kardon (U. S. A.), Garrard, Leak, Jason, Quad (G. B.), Dual, Grundig (Allem.), etc. Garantie totale, pièces et main-d'œuvre : un an.
A partir du 10 octobre tous nos appareils sans exception seront équipés gratuitement d'un DIAMANT en place du saphir habituel, sa durée d'utilisation est de 1.000 heures au lieu de 60.

GARANTIE : 5 ANS — En exclusivité de vente : la gamme complète des électrophones de très haute fidélité PERELEC-GARRARD. Le matériel anglais GARRARD étant considéré comme le meilleur du monde dans sa catégorie, nous en portons la garantie totale à cinq ans.

CHAINES — Notre département « CHAINES DE HAUTE FIDELITE » où sont présentés en éléments séparés les amplificateurs, les tables de lecture et les enceintes acoustiques des meilleures marques mondiales, s'est développé au point d'être depuis six mois le plus important de France. Nous sommes de plus les seuls à proposer une réduction de 20 % sur ce genre de matériel dont la démonstration, la vente et l'installation sont faites par deux ingénieurs-conseils hautement qualifiés *(catalogue sur demande)*.

SUPER-REMISE — Dans le cadre de notre opération annuelle « SUPER-REMISE », nous mettons en vente avec **33 %** de réduction 200 électrophones PATHE-MARCONI « Azur », changeur automatique et pointe diamant au prix de **263 NF.**

(1) Les avantages ci-dessus s'ajoutent pour cette saison à ceux obtenus régulièrement par nos adhérents depuis cinq ans. Rappelons que ceux-ci bénéficient sur place comme par correspondance, d'une réduction immédiate de 20 % sur les disques et sur les appareils de toutes les marques. Rappelons également que l'affiliation au Discophile Club est gratuite et sans engagement.

6 et 13, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe) - Tél. DAN. 90-37 - 10 h. à 20 h. sans interruption

ÉTATS-UNIS

Le programme « pro-bleu »

● ***Le président Kennedy parviendra-t-il à imposer à l'Armée américaine une politique de détente avec Moscou ? C'est l'enjeu d'une lutte dramatique dont le correspondant à Paris du « New York Post », Joseph Barry, révèle ici les secrets.***

APRES avoir attendu cinq mois dans l'oisiveté d'une semi-disgrâce à Heidelberg, quartier général des forces américaines en Europe, l'un des généraux les plus décorés d'Amérique, Edwin A. Walker, 51 ans, vient d'arriver à Washington pour y préparer sa défense contre les accusations dont il est l'objet. C'est un homme non seulement amer mais déconcerté. Sa seule faute, à ses yeux, est d'avoir appliqué avec trop de zèle une directive du président Eisenhower de 1958. Comment a-t-on pu le relever de son commandement pour si peu de chose, lui qu'un rapport militaire décrit comme « un soldat et un patriote sincère, profondément religieux, dévoué à la nation et à l'Armée » ?

C'est pourtant la décision qui a été prise et que le secrétaire à la Défense, M. McNamara, s'est efforcé de justifier, le mois dernier, pendant six heures, devant une commission du Sénat. Au cours de sa déposition, il a cité un rapport militaire confidentiel prouvant que ce n'était pas d'un excès de zèle que le général Walker s'était rendu coupable mais d'une faute grave en tentant d'inciter les soldats de son corps à voter, aux dernières élections américaines, pour les candidats d'extrême droite.

Le général Walker a demandé à être entendu à Washington au cours de la nouvelle enquête que les adversaires politiques du président Kennedy — Républicains réactionnaires et Démocrates sudistes — veulent ouvrir sur la façon dont les officiers supérieurs anticommunistes sont « bâillonnés » par le Département de la Défense.

L'affaire Walker est devenue l'affaire Dreyfus (inversée) de l'Amérique. Elle divise l'opinion sur le grand problème de la conduite de la guerre froide. Le véritable danger vient-il des « ennemis de l'intérieur » ou des « ennemis de l'extérieur » ? Des négociations avec la Russie sont-elles possibles ou même souhaitables ? Les discussions sur le désarmement ne sont-elles pas une « trahison » ? Derrière ce débat, on trouve un autre conflit, plus profond : la lutte permanente que se livrent le pouvoir civil et le pouvoir militaire pour le contrôle de la politique nationale.

Cette guerre froide au sein de la guerre froide a déjà connu des phases brûlantes dans le passé, en particulier lorsque le président Truman a relevé le général Mac Arthur de son commandement en Extrême-Orient, le 11 avril 1951. Mac Arthur, un héros national, s'était prononcé publiquement pour la poursuite de la guerre de Corée jusqu'à la victoire finale et contre la négociation d'un armistice. Il avait mené sa campagne en cherchant à influencer personnellement des membres du Congrès, malgré la directive présidentielle interdisant une telle activité politique aux militaires.

Des forces conjuguées

Il semble que chaque nouvelle Administration, héritant les succès, les échecs et — dans le cas du gouvernement Kennedy — les avertissements de l'Administration précédente, ait à rétablir la tradition de la subordination des militaires à l'autorité civile. *« L'influence économique, politique et même spirituelle de notre énorme appareil militaire et de notre puissante industrie d'armements,* a déclaré le président Eisenhower dans son remarquable discours d'adieu du 17 janvier 1961, *se fait sentir dans chaque ville, dans chaque administration locale, dans chaque service du gouvernement fédéral... Nous ne devrons jamais permettre que le poids de ces forces conjuguées mette en danger nos libertés et nos traditions démocratiques. »*

Dans l'héritage de l'Administration Eisenhower, pourtant, le président Kennedy a trouvé également — sans parler des plans de la désastreuse opération cubaine — une directive adressée en 1958 par le Conseil National de Sécurité au Département de la Défense. Elle indiquait que le gouvernement des Etats-Unis entendait utiliser le personnel militaire et les immenses moyens de l'Armée pour éveiller le public américain à la conscience du danger communiste, non seulement extérieur mais intérieur. C'était inviter les militaires — qui ne demandaient pas mieux — à participer à l'éducation politique des troupes et du peuple américains. *« On sait,* lit-on dans le « New York Times » du 18 juin dernier, *qu'une très grande liberté était laissée aux officiers généraux pour l'application de cette directive. »*

Etrangement mous

Le cas le plus spectaculaire, bien qu'il soit loin d'être le seul, est celui du général Walker. Il a combattu en Corée, ce qui signifie qu'il a éprouvé un sentiment de frustration comparable à celui des officiers français engagés en Indochine. Il a été écœuré de voir l'Armée privée de sa victoire par les « politiciens » et profondément troublé par le nombre de prisonniers américains qui ont « trahi » après avoir subi le « lavage de cerveau » chinois. La voie du salut, il a cru la trouver dans la propagande de la John Birch Society, organisation néo-maccarthyste en pleine expansion et si réactionnaire qu'elle considère que le président Eisenhower et les frères Dulles (John Foster, secrétaire d'Etat, et Allan, ancien chef de la C.I.A.) ont été « étrangement mous à l'égard du communisme ».

Non seulement le général Walker s'est inscrit à la Birch Society mais il a distribué sa littérature et inculqué ses principes aux hommes de la 24e division d'infanterie, « la meilleure d'Allemagne ». Le 24 janvier 1960, il a prononcé devant 200 hommes de sa division et leurs familles un discours aujourd'hui célèbre. Ce n'est que le 16 avril dernier, pourtant, que ce discours a été révélé et que le scandale a éclaté.

Ce jour-là, en effet, « The Overseas Weekly », hebdomadaire privé destiné aux troupes d'outre-mer, a publié un compte rendu du discours et une analyse du programme « pro-bleu » (antirouge) élaboré par le général Walker pour l'endoctrinement de ses troupes. Selon le journal, Walker avait qualifié l'ancien président Truman, l'ancien secrétaire d'Etat Dean Acheson et Mme Roosevelt d' « incontestablement roses », et Edward Murrow, directeur des services d'information américains, et Walter Lippmann de « communistes endurcis ». L'hebdomadaire citait quelques extraits des brochures « pro-bleu » de la Birch Society que le général faisait distribuer à ses hommes.

L'histoire fut aussitôt reprise par les agences et largement diffusée dans toute l'Amérique. L'Armée chargea un inspecteur général d'enquêter sur l'affaire. Après avoir lu son rapport, Washington ordonna que le général Walker fût relevé de son commandement et envoyé à Heidelberg, où il a attendu impatiemment, depuis cinq mois, d'être vengé par ses amis.

Ces amis sont nombreux et influents. Indépendamment des relations personnelles que le général Walker s'est faites dans l'Armée, il y a les hommes politiques et les hommes d'affaires de droite qui sont trop contents de pouvoir exploiter l'affaire pour renforcer leur campagne contre le président Kennedy et son « brain trust » d'universitaires, accusés de battre en retraite devant Castro, Krouchtchev et le communisme mondial. Ils sont soutenus par les chefs du Pentagone, qui s'irritent des contrôles civils que le président Kennedy a imposés aux militaires dès son entrée en fonctions, et dont le moindre n'est pas la censure des discours publics prononcés par des officiers supérieurs.

Onze cas

Dans ses efforts pour rétablir le pouvoir de la Maison Blanche sur le Pentagone, le président Kennedy a trouvé son principal allié en la personne du sénateur démocrate J.W. Fulbright, président du comité des Affaires étrangères du Sénat, et l'un des personnages les plus intéressants de la vie politique américaine. Il est sénateur de l'Etat sous-développé de l'Arkansas, où l'on trouve à la fois Little Rock et le gouverneur Faubus. S'il représentait un Etat du Nord, il serait aujourd'hui le ministre des Affaires étrangères de Kennedy, à la place de M. Dean Rusk. Mais les nécessités de la politique locale en Arkansas l'ont contraint à soutenir le point

La dernière mission de Buz Sawyer

La bande dessinée « Buz Sawyer », de Roy Crane, publiée dans 400 journaux américains et étrangers, est lue par plus de 25 millions de lecteurs. Son héros, commandant dans la marine américaine, est un spécialiste du contre-espionnage. Ses adversaires ne sont pas « imaginaires » : ce sont les Russes, les Chinois et les « bandits rouges » du monde entier. Buz Sawyer a déjà accompli plusieurs missions en U.R.S.S. et en Chine. Il a également démantelé un réseau d'espionage soviétique à Cap Canaveral. Ses aventures suivent toujours de très près l'actualité. Depuis quatre mois, il est au Sud-Vietnam pour y étudier les méthodes d'infiltration des communistes. Ce sont trois épisodes de cette dernière mission que nous publions ci-dessous pour donner une idée du contenu politique de « Buz Sawyer ».

● **A Hong-Kong**

● **Dans un village menacé du Sud-Vietnam**

● **Après une victoire des communistes**

de vue du gouverneur Faubus sur la ségrégation raciale afin d'assurer sa réélection. Cette attitude suffit à l'écarter du poste de secrétaire d'Etat à une époque où le bloc afro-asiatique prend de plus en plus d'importance.

Pourtant, sur les problèmes nationaux et internationaux, aucun Américain ne s'est montré plus libéral. Il a mis en garde le président Kennedy contre l'aventure cubaine et il a préconisé ouvertement devant le Sénat un compromis négocié sur le problème de Berlin. Tout cela lui a valu la haine tenace de la droite, républicaine et démocrate.

En juin dernier, le sénateur Fulbright a adressé un étonnant mémorandum confidentiel au secrétaire à la Défense, M. MacNamara, pour attirer son attention sur la propagande politique à laquelle se livraient certains militaires. Ce texte a été, depuis, versé aux archives du Congrès en raison de la fureur qu'il a provoquée chez les adversaires du président Kennedy et du sénateur Fulbright, auxquels certaines fuites avaient permis d'en prendre connaissance.

Le sénateur Fulbright m'en a envoyé un exemplaire, accompagné d'une lettre dans laquelle il me précisait les fondements historiques de sa position : « *Nous nous sommes révoltés contre les Anglais en* 1776 *parce que, entre autres raisons, nos pères ne voulaient plus subir le contrôle militaire de la Grande-Bretagne sur les treize colonies américaines. George Washington a très bien compris le principe de la subordination du pouvoir militaire au pouvoir civil. Pendant sa présidence, il a invité un général à « répéter inlassablement et fermement aux militaires qu'ils n'étaient que des agents du pouvoir civil »... Ce principe est au cœur même de notre héritage de liberté et de gouvernement constitutionnel.* »

Dans son mémorandum, le sénateur Fulbright mentionne en détail onze cas dans lesquels des militaires de haut grade ont participé à des réunions d'informations — séminaires ou meetings publics — au cours desquelles des orateurs d'extrême droite ont pris la parole — le résultat étant que l'Armée paraissait s'associer, dans l'esprit du public, à une condamnation de la politique du gouvernement.

Le doigt sur la détente

« *Dans toutes ces réunions, le thème central est que le principal, sinon l'unique danger, est celui de l'infiltration communiste à l'intérieur... La nature de la menace communiste est souvent définie en assimilant toute législation sociale au socialisme et celui-ci au communisme. Dans cette perspective, beaucoup des mesures préconisées par l'Administration — développement de la progressivité de l'impôt sur le revenu, de la sécurité sociale et de l'aide fédérale à l'enseignement — peuvent être considérées comme des étapes vers le communisme.*

« *Cette définition de la menace communiste fait apparaître l'aide à l'étranger, les échanges culturels, les négociations sur le désarmement ou sur tout autre problème comme totalement inutiles, sinon même subversives.* »

Si la guerre froide continue, poursuit le mémorandum, il y aura un danger croissant de voir le peuple américain s'impatienter devant la prudence de l'Administration et l'accuser de faiblesse. « *A long terme, il est très possible que le principal problème devienne — s'il ne l'est pas déjà — pour le gouvernement de réfréner le désir de la population de voir lancer une attaque massive contre les communistes.*

« *S'il devait y avoir d'autres Cuba ou d'autres Laos, on peut prévoir que l'extrémisme de droite exercerait une grande séduction sur les masses. Il offre, en effet, une solution simple et facile à comprendre : extirper les diables rouges du corps politique et foncer sur l'ennemi extérieur.*

« *Peut-être*, poursuit le sénateur Fulbright, *est-il exagéré de considérer la révolte des généraux français comme un exemple de ce qui nous menace. Tous les militaires, pourtant, qu'ils soient français ou américains, ont certains traits communs qui sont la marque de leur profession. Et il y a, dans le monde, beaucoup de militaires qui ont le doigt sur la détente.* »

En conclusion, le sénateur Fulbright demandait qu'une nouvelle directive, annulant celle de 1958, rétablisse le contrôle du pouvoir civil sur les activités politiques des militaires.

En juillet, M. MacNamara a adressé une première note à tous les services de son ministère, précisant que « *dans les débats publics, les fonctionnaires du Département devaient se limiter aux problèmes défensifs. Ils devaient éviter particulièrement toute discussion des problèmes de politique étrangère, ce domaine étant réservé au président et au Département d'Etat* ».

(Usis.)

LE SÉNATEUR J.W. FULBRIGHT.
« *Les militaires, français ou américains, ont certains traits communs...* »

Un discours-type

Il y a quelques jours, M. MacNamara a rendu public un second mémorandum interdisant à tous les membres, civils ou militaires, des services défensifs d'exprimer des opinions politiques partisanes au cours de réunions d'information non officielles. Il invitait également les autorités responsables à interdire la participation de militaires à tout programme d'information au cours duquel on pouvait prévoir que seraient présentées des vues contraires à la politique nationale.

Malgré ses bonnes intentions, cependant, M. MacNamara est comme le roi Canut ordonnant à la mer de se retirer. Le flot de la propagande militaire est presque impossible à contenir. Qui plus est, beaucoup de fonctionnaires civils du Département de la Défense craignent, en menant le combat contre la diffusion des idées d'extrême droite, de se voir accoler l'étiquette d' « anti-anti-communiste ».

« *Du 5 juillet au 2 août*, a révélé l'hebdomadaire « The Nation », *des officiels du Pentagone ont prononcé quarante-cinq discours devant des groupes divers, allant des étudiants de l'Université de Syracuse à l'Association des Juristes du Texas. Ces discours, bien que ne développant pas les thèses de la John Birch Society, insistaient souvent sur la vanité du désarmement et des négociations avec les Russes.* »

Aux échelons inférieurs, l'activité politique de l'Armée prend des aspects qui seraient comiques s'ils n'étaient pas si inquiétants. Il y a une semaine, mon confrère du « New York Post », James A. Wechsler, a rendu public un document à peine croyable, destiné à servir de discours-type aux orateurs militaires du camp Kilmer, dans le New Jersey. Ce texte avait été établi avec l'aide de l'école des services de renseignements de Fort Holabird, dans le Maryland.

Un droit naturel

Il s'agissait d'un discours sur la signification et les dangers du communisme, à prononcer devant des soldats et leurs familles. L'orateur était invité à commencer par ces phrases, « lancées d'une voix forte et en pointant le doigt vers le public » :

« *Mesdames et Messieurs, je demanderai à tous ceux d'entre vous qui possèdent un commerce privé, qui sont avocats, banquiers, ou exercent une profession de ce genre, qui possèdent des biens particuliers, comme une automobile, par exemple, de lever la main.* » Presque toutes les mains se lèvent et l'orateur explique alors à ses auditeurs que le but de Moscou est de les dépouiller de leur commerce, de leur profession, de leurs biens et de leur automobile. « *La propriété privée*, leur dit-il, *est un droit naturel* », et il les met en garde contre les « *bureaucrates de gauche, les socialistes-marxistes et les socialistes-fabiens... car tous ces gens sont opposés à la libre entreprise.* »

« Définir le conflit mondial, commente M. Wechsler, comme une lutte à mort entre le capitalisme et la propriété publique, plutôt qu'entre la liberté et la tyrannie, est peut-être une position qui plairait à M. Kroutchtchev, mais elle ne serait certainement pas du goût du commandant en chef de l'orateur militaire, le président Kennedy. »

Et badadi...
et badadoit...
la meilleure eau,
c'est la
BADOIT
EAU MINÉRALE NATURELLE
KLV 1421

L'ÉCOLE DES ATTACHÉS DE DIRECTION BILINGUES
rappelle que la rentrée de la troisième promotion aura lieu le 17 octobre 1961
SECTION PRÉPARATOIRE
Rentrée : 23 octobre
15, rue Soufflot, PARIS (5e) - ODEon 46-73

GENTLEY
TAILLEUR
COSTUMES HABILLÉS
PARDESSUS EXCLUSIFS
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
métro : St-Philippe-du-Roule

M. Wechsler est bien placé pour le savoir. Au cours d'une interview exclusive, le président lui a déclaré qu'il en avait assez de cet absurde petit jeu politique et qu'il se préparait à réagir publiquement.

Le président Kennedy, que les progrès de la réaction dans le parti républicain préoccupent beaucoup, a été très affecté de voir le président Eisenhower trahir les principes qu'il avait lui-même définis dans son discours d'adieu. Au lieu d'apporter à son successeur l'appui que celui-ci était en droit d'espérer dans ses efforts pour rétablir l'autorité du pouvoir civil sur l'Armée, le président Eisenhower lui a reproché, dans un discours partisan du 17 septembre, d'avoir ouvert une enquête sur le rôle de la C.I.A. dans la mésaventure cubaine. *« J'ai été surpris et peiné*, a-t-il dit également, *par les doutes que l'on a exprimés sur la fidélité du corps des officiers aux idéaux américains. »* Cette dernière phrase était une allusion à l'affaire Walker, bien que M. Eisenhower se soit gardé de prononcer le nom du général sanctionné, préférant laisser entendre que le corps des officiers tout entier avait été gravement insulté par l'Administration Kennedy.

Les ultra-conservateurs du Sénat ont pris moins de gants pour critiquer l'action du gouvernement. L'offensive a été menée par deux hommes appartenant à des partis en principe rivaux : le sénateur démocrate de la Caroline du Sud, Storm Thurmond, et le sénateur républicain de l'Arizona, Barry Goldwater.

Poujade et MacArthur

Le plus intéressant et le plus dangereux des deux est le « beau » Barry Goldwater. Lieutenant-général de réserve dans l'armée de l'air, il se déplace dans son propre avion à réaction. Sa popularité grandit à mesure que monte sur l'Amérique le soleil noir de la réaction — ascension marquée par le développement de la John Birch Society. Il est l'un des orateurs les plus demandés par les clubs féminins et les Chambres de commerce de tout le pays. Son but est d'accéder à la présidence des Etats-Unis après avoir battu le libéral Rockefeller et le modéré Nixon. Il a les idées économiques d'un Poujade, les conceptions militaires d'un MacArthur et les manières du Prince de Machiavel. Il n'est pas loin d'affirmer que l'Amérique devrait lancer « la bombe » sur Moscou avant qu'il soit trop tard.

Le sénateur Goldwater a pris la défense du général Walker devant le Sénat en attaquant les mesures prises par l'Administration pour contrôler les activités politiques des militaires. *« Il est de plus en plus populaire*, a-t-il dit, *au sein du gouvernement, de faire surveiller et sanctionner les militaires qui ont des avertissements à lancer sur l'influence communiste dans la vie américaine... Il est grand temps de reconnaître que nos forces armées constituent un organe vital du corps politique en même temps qu'un instrument de défense. »*

Les Américains eux-mêmes imaginent mal la puissance de l'appareil de « public relations » mis en place par l'armée américaine. L'hebdomadaire « The Nation » a été pratiquement le seul, dans son numéro du 2 septembre dernier, à publier le dossier des services militaires de propagande. Il signale qu'en 1960, le Pentagone a dépensé 1.600.000 dollars (8 millions de NF) et employé 451 personnes *à Washington seulement* pour ses « public relations ».

Des films spéciaux

Presque tous les camps de l'armée ou de l'aviation ont leurs propres services de propagande. L'affaire du « discours-type » découverte par M. Wechsler et que nous avons mentionnée plus haut ne concernait qu'un petit camp du New Jersey. Il y a plusieurs centaines de cas de ce genre. Les propagandistes militaires ont l'avantage de pouvoir disposer d'un « public captif » de deux millions et demi d'hommes et de femmes appartenant au personnel de l'Armée et d'un million de civils travaillant pour elle. Ils peuvent toucher également quatre millions de réservistes par l'intermédiaire des nombreuses publications qui leur sont destinées : « The Airman », « All Hands », « Army Aviation Digest », « Army Information Digest », « Naval Operations News », etc.

(Camera Press.)
LE SÉNATEUR BARRY GOLDWATER.
Un bon service de relations publiques.

(Usis.)
M. MACNAMARA, MINISTRE DE LA DÉFENSE.
Six heures devant le Sénat.

Des films spéciaux sur la menace communiste, à l'intérieur et à l'extérieur, ont été produits par des organisations réactionnaires, dont certaines sont des filiales de la John Birch Society. La « menace communiste » y est décrite comme provenant de l'activité de tous les groupes libéraux, des mouvements contre la guerre, ou de partis politiques comme le Labour Party anglais. L'Armée a acheté beaucoup de ces films pour les projeter aux conscrits. Les récentes « notes » de M. MacNamara ont ralenti mais non complètement interrompu ces projections.

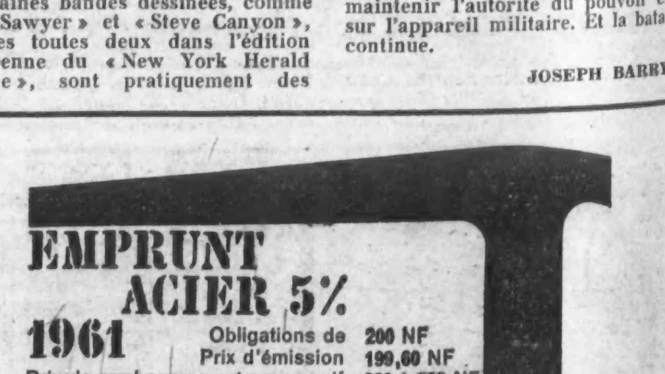
Dans son mémorandum à M. MacNamara, le sénateur Fulbright cite le cas d'officiers supérieurs « naturellement conservateurs » qui mènent pratiquement une vie de conférencier itinérant, se tenant — gratuitement — à la disposition de tous les groupes « partisans » qui les invitent à prendre la parole. Il cite le cas d'un « séminaire sur la subversion communiste » qui s'est tenu le 14 avril dernier à Pittsburgh et auquel assistaient 300 hommes d'affaires, réservistes, fonctionnaires municipaux et élèves des écoles confessionnelles. Au cours des débats, un certain amiral Chester Ward a déclaré que M. Adlai Stevenson, ambassadeur américain aux Nations Unies, et M. George Kennan, ambassadeur des Etats-Unis à Belgrade, tous deux proches conseillers du président, « avaient, en matière de politique étrangère, une philosophie propre à faire frémir tout bon Américain ».

« La loquacité des militaires américains, a écrit Walter Lippmann, *dont la plupart ne font que lire des discours rédigés par des écrivains professionnels payés par le gouvernement, est un scandale international. »*

Certaines bandes dessinées, comme « Buz Sawyer » et « Steve Canyon », publiées toutes deux dans l'édition européenne du « New York Herald Tribune », sont pratiquement des œuvres de propagande militaire (la première pour la Marine, la seconde pour l'Armée de l'Air). Leurs auteurs ne sont pas payés par le Pentagone ; ce n'est pas nécessaire puisqu'ils sont en parfait accord avec lui et que la publication de leurs dessins dans des centaines de journaux leur rapporte des sommes fabuleuses. Mais on leur fournit des « matériaux » pour leurs bandes dessinées et on les informe régulièrement de tous les développements qui pourraient intéresser leurs « héros ». Buz Sawyer, par exemple, commandant de marine spécialisé dans le contre-espionnage, est actuellement au Sud-Vietnam pour aider les indigènes à combattre les guerilleros communistes — bataille qu'il va peut-être même gagner...

Le tableau n'est pas rassurant et nous en avons ici souligné les points sombres. L'Amérique, cependant, n'est pas à la veille d'un putsch militaire et le président Kennedy ne risque pas d'être renversé par une junte de généraux. Mais ce n'est pas, à mon avis, parce que « de telles choses sont impossibles en Amérique » (j'ai analysé, dans « L'Express » du 22 juin dernier, une étude financée par la Fondation Ford et montrant comment une telle éventualité pourrait se produire si les militaires avaient le sentiment que les hommes politiques conduisent le pays de défaite en défaite). Si la menace n'est pas encore grave dans l'immédiat, c'est parce que le président Kennedy et son équipe, en particulier M. MacNamara, n'ont cessé de lutter, jusqu'ici avec succès, pour maintenir l'autorité du pouvoir civil sur l'appareil militaire. Et la bataille continue.

JOSEPH BARRY.



CHAMPIONNATS DU MONDE DE SKI NORDIQUE

ZAKOPANE - POLOGNE

18 - 25 février 1962

Le Bureau Polonais de Voyages ORBIS
Varsovie - Bracka - Téléphone 602 71
Télég. TOURORBIS - télex 10 308 WA

A déjà tout prévu pour vous :

- Places réservées dans les hôtels et pensions
- Cartes d'entrée pour toutes les manifestations parallèles qui se dérouleront à ZAKOPANE
- Change de la monnaie
- Location de voitures avec ou sans chauffeur
- Circuits touristiques dans les plus belles contrées de Pologne

Tous renseignements à :

ORBIS - 18, RUE LOUIS-LE-GRAND - PARIS 2e - TÉL. OPE. 62-26 - RIC. 05-60
4, RUE DU PROGRÈS - BRUXELLES - TÉL. 18-76-96
ainsi qu'à votre Agence habituelle.

MISE EN VENTE

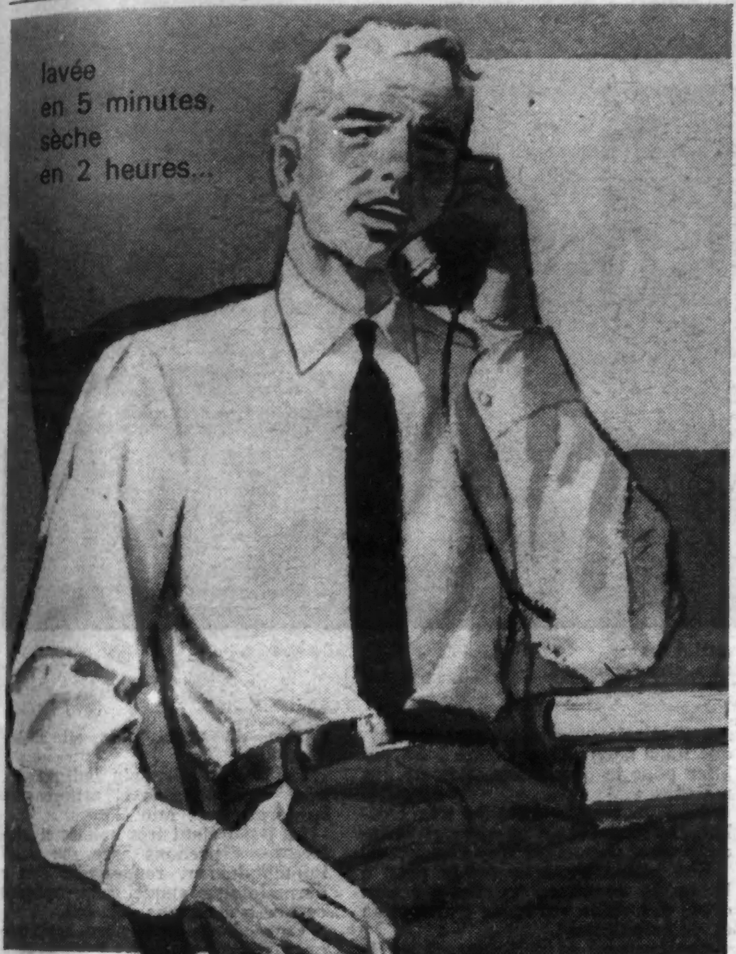
de TAPIS CHINOIS provenant des DOUANES CENTRALES

GRAND CHOIX de TAPIS PERSANS et CARPETTES

de provenances diverses

ainsi qu'une Collection d'ivoires de Chine et Pierres dures ayant été saisies par la douane **TAPIS** de 4 à 5 m2 à partir de 80 NF. **TAPIS** de 10 à 12 m2 : 225 NF. **DRAPS DE LIT**, jours de Venise à 20 NF pièce. **SERVICE DE TABLE** en toile d'Italie à 40 NF. Cette vente est organisée sous la surveillance des agents de la S. M. T. et aura lieu sans interruption tous les jours, même le dimanche.
du jeudi 12 octobre au jeudi 19 octobre et les jours suivants

SALLE DE VENTE, 11, rue de Mézières, PARIS (6e)



et... PAS de REPASSAGE !
c'est une chemise en coton MINIFER
GARANTI BOUSSAC

A LA TOILE D'AVION

13, PL. DE LA RÉPUBLIQUE — 66, CHAMPS-ÉLYSÉES
20, AV. DU GÉNÉRAL-LECLERC — 2, RUE DU MAIL — 1, AV. NIEL

automarché Occasion SIMCA

HAVAS

LOYAUTE
COMPETENCE
GARANTIE

Une voiture d'occasion s'achète en toute sécurité dans un Automarché agréé SIMCA.
Avant d'entrer, vérifiez la présence du panonceau ci-dessus ; il vous garantit les sept points de la **Charte de Loyauté SIMCA :**

- Exposition de voitures toutes marques (y compris celles du Marché Commun).
- Voitures classées par zone de prix.
- Voitures entièrement révisées.
- Ouverture permanente toute l'année.
- Entrée libre, libre service.
- Carte grise, crédit, assurance sur place.
- Garantie assurance (pièces et main-d'œuvre assurées sur les voitures de moins de 5 ans).

VOUS PERDEZ VOS CHEVEUX ?

NE PERDEZ PLUS CONFIANCE, GRACE AUX DECOUVERTES DE KARL EDAM
DOCTEUR EN MEDECINE ET EN PHARMACIE, PRIX CIDESCO 1959 AU CONGRES INTERNATIONAL DE LUCERNE

« Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal, pas plus les démangeaisons ou l'irritation du cuir chevelu.

1° Honorant la confiance que vous lui accordez, un « trichologue » spécialiste capillaire consacrera le temps nécessaire pour vous expliquer les mystérieux phénomènes de vos désordres capillaires et les moyens d'y remédier.

Les cheveux gras ou tellement secs qu'ils se cassent et même l'apparition de pellicules sont des menaces de calvitie ». Ces déclarations du Dr Edam ne sont pas vaines. Après les récents progrès de la science en matière capillaire, le traitement LABO-CAPIL constitue donc votre meilleure chance de retrou-

2° A gauche, agrandissement d'une papille dégénérée ; à droite, papille régénérée.

ver une chevelure saine. Notre expérience porte sur des milliers de cas et nous sommes en droit d'affirmer que les espoirs que nous avons mis sur le traitement Labo-Capil sont largement dépassés, dans son action bénéfique sur l'arrêt de la chute et le développement de la chevelure.
La minutieuse précision du traitement multiplie ses chances de succès. Mis au point avec une rigueur toute scientifique, le traitement LABO-CAPIL doit être suivi rationnellement. Après préparation du cuir chevelu, des massages d'une technique propre, permettent de restaurer une irrigation sanguine abondante. Conjugués avec des formules biostimulantes puissantes, les tissus se revitalisent, de nouvellees substances protectrices se forment, la peau respire.

3° Les traitements sont appliqués par des esthéticiennes diplômées compétentes dans le cadre agréable d'une installation moderne.

On assiste alors à une véritable renaissance de la chevelure.
Les techniciens de LABO-CAPIL prouvent qu'une calvitie, si on la traite à temps voulu, peut être enrayée, qu'une nouvelle vigueur peut être donnée au système capillaire transformant un duvet fragile en cheveux robustes.
Ecrivez, téléphonez, venez sans perdre de temps. Pour les clients hors la ville, des traitements à domicile peuvent être préparés. Ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 h., le samedi de 10 h. 30 à 16 h.

LABO - CAPIL

INSTITUT DU CHEVEU ET DU CUIR CHEVELU

PARIS, 25, pl. Vendôme - Tél. 85-87
NICE, Résid. Negresco - Tél. 88.39.51
BORDEAUX, 47, c. G.-Clemenceau Tél. 44.36.44
STRASBOURG, 24, r. 22-Novembre Tél. 32.32.01
ALGER, 40, r. d'Isly - Tél. 63.90.17

Communiqué.

DE VOUS A MOI

MADELEINE ROLAND :
Des relations plus amicales, plus humaines.

LA fenêtre grande ouverte laisse deviner les colonnes de la Madeleine toute proche (vous êtes à l'angle de la rue Royale et du faubourg Saint-Honoré).

Derrière un bureau classique sur lequel sont posés un classeur et un fichier, une femme sourit. Elle a cet air heureux des personnes qui ont réussi dans leur métier parce qu'elles y croient. Elle vous invite à vous asseoir et à l'écouter :

« Je me suis souvent dit que, dans une ville comme Paris, l'idéal pour les femmes qui travaillent (et pour les hommes aussi, bien sûr) serait de trouver en un seul lieu, la solution de tous les problèmes physiques qui les préoccupent (médecins, infirmières, masseurs, esthéticiennes, pédicures médicaux). C'est la formule de mon institut. Je suis également persuadée qu'un traitement esthétique n'est valable que s'il est appliqué à un organisme sain. Aussi ai-je décidé de travailler en étroite collaboration avec plusieurs spécialistes renommés, et aidée par un personnel qualifié.

Nos traitements sont donc exécutés par des spécialistes, très souvent même d'après ordonnances médicales. En effet, nos clients, s'ils le désirent, peuvent voir le médecin en cours de traitement. Cette consultation s'appuie sur la fiche du client où est indiquée la courbe de perte de poids et ses mensurations à différents moments du traitement.

Connaissance psychologique

La deuxième idée, qui m'est chère, c'est la connaissance psychologique de mes clientes ; il est tout aussi important de connaître leurs problèmes intimes que les défauts de leur organisme. Tout joue sur cet organisme. Il faut arriver à les détendre intérieurement, à libérer leur esprit de tous soucis et surtout des complexes.

Beaucoup d'hommes viennent justement pour se faire soigner, mais aussi pour se reposer, se relaxer dans le calme. Nous obtenons d'ailleurs chez eux de très bons résultats quant à leur volume. Ils sont même, je dois bien leur rendre cette justice, beaucoup plus réguliers, plus assidus et plus sérieux que les femmes.

J'essaie au maximum, tout comme mes collaborateurs, d'avoir avec mes visiteurs et visiteuses des relations plus amicales, plus humaines que celles qui lient d'habitude patients et soigneurs. »

Ici le médecin parle :

« L'obésité et la cellulite sont étroitement liées. De quoi s'agit-il exactement ? Il s'agit tout simplement d'un malade, le plus souvent une femme ayant dépassé trente à trente-cinq ans, mettant en réserve sous la peau soit de la graisse, soit de l'eau, soit souvent de la graisse et de l'eau au fil des années et voyant son poids augmenter sans cesse sur la bascule, avec une désespérante régularité.

Les causes sont évidemment multiples : nutritionnelles, endocriniennes, troubles du métabolisme de l'eau. Le problème reste entier.

Diagnostic causal

Qu'a-t-on proposé ?

Tellement de traitements, de régimes, de médicaments, que bien perdu est le malade atteint de ces troubles.

Que faut-il proposer à ces malades ? Tout d'abord, il faut faire un diagnostic causal. Hormis tous les régimes nutritionnels, et après équilibration des calories apportées dans la nutrition de ces malades, certains traitements s'imposent à la quasi-totalité des obèses et des cellulitiques : les bains de paraffine de vingt-cinq minutes à une demi-heure après libération des placards cellulitiques par des massages médicaux appropriés et bien pratiqués.

Un diurétique non mercuriel pourra améliorer la déperdition de la masse d'eau pathologique retenue dans les tissus.

Enfin, une douche filiforme méthodiquement exécutée raffermira le tissu élastique de l'épiderme, évitant les vergetures et la flaccidité de la peau, entraînera une vaso-dilatation périphérique artériolaire et veineuse permettant des échanges intra-tissulaires normaux.

Cette thérapeutique associée que nous appliquons dans notre centre de soins nous a donné d'ores et déjà des résultats tellement encourageants que nous n'avons pas hésité à les publier pour le plus grand bien de nos malades. »

Dans le cas de cellulite très localisée, le Traxator est un appareil beaucoup plus important que l'on pense.

Son action s'exerce sur la peau à l'aide de ventouses variées où sont créés des vides variables d'attraction et de refoulement.

Soulèvement et relâchement de la peau réalisent une sorte de massage de tissu cellulaire sous-cutané, massage sans déchirure ni douleur, un dispositif permet de le rendre progressif.

La succion des ventouses dilate la circulation intime des tissus, d'où accroissement des échanges et élévation de température locale pendant plusieurs heures.

Mais l'effet thérapeutique le plus précieux du Traxator repose dans son action réflexe sur les organes profonds.

Il est intéressant de constater que les troubles fonctionnels s'amendent dans la mesure où disparaissent les troubles tissulaires cutanés et sous-cutanés en des secteurs précis et constants pour chaque organe.

L'appareil « Multiplaques », destiné à la rééducation des muscles est aussi très efficace pour la libération des placards cellulitiques localisés.

En collaboration

L'obésité est due parfois à un dérèglement intestinal et c'est très fréquent. Ici l'« Aspiroclyse » s'impose :

Basée sur le principe de l'aspiration dans l'intestin des déchets alimentaires agglomérés après ramollissement par injections répétées et lentes de 20 à 30 centimètres cubes de sérum physiologique isotonique, elle représente actuellement le mode de rééducation intestinale le plus logique. Il est très regrettable qu'il soit si peu connu, car nous avons des résultats extraordinaires.

Pour les soins du visage, l'esthéticienne est en étroite collaboration avec le dermatologiste. Nous pouvons ainsi soigner les cas délicats de couperose et acné.

Récemment, une jeune femme de 22 ans vient se faire faire un nettoyage de peau. Elle est atteinte d'acné.

Comme premier soin, indispensable, nous assouplissons et nettoyons son épiderme avec minutie.

La peau étant très abîmée et infectée, nous prenons avec son accord immédiatement rendez-vous chez le dermatologue auquel nous expliquons ce que nous avons déjà fait.

Ce médecin de la peau, après quelques questions et un examen minutieux, lui conseille des soins à faire chez elle et des traitements à suivre à l'institut. Quelques jours de traitement suffisent : les boutons sèchent et disparaissent définitivement.

Faire peau neuve

Tous nos soins tendent maintenant à redonner une peau neuve, fine, fraîche. Nous y sommes parvenus, et je vous laisse deviner la reconnaissance de cette jeune femme qui était obsédée par l'aspect de son visage. Elle nous rend visite maintenant régulièrement tous les mois, à chaque fois plus épanouie, pour un nettoyage d'entretien. Nous avons comme cela, dans nos fichiers, de nombreux cas.

Parfois, le dermatologue dirige la cliente vers le gynécologue ; celui-ci, après analyse en laboratoire, décèle une infection génitale minime mais cependant cause de beaucoup de troubles épidermiques. J'ai choisi ce cas typique pour simplifier mon exposé, mais il est évident que rien n'est établi et que chaque client est soigné « sur mesure ».

Vous n'avez là qu'un aperçu de nos activités et je voudrais simplement éveiller chez ceux d'entre vous qui ont besoin de soins, une curiosité à l'égard de ces méthodes nouvelles.

(Tous les traitements médicaux sont en principe remboursés par la Sécurité Sociale).

MADELEINE ROLAND,
1, rue du Fbg-St-Honoré.

Une page spéciale PUBLI-EX

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***succombé*** à la tentation de l'irrésistible barrette. Depuis la collection Chanel, elle savait que ce serait le détail nouveau et raffiné de la saison. Elle vient de constater que la demoiselle de la rue Cambon, non contente d'inspirer la confection, fait aussi travailler la bimbeloterie : après les 2 km de chaines dorées vendues aux Galeries Lafayette depuis la rentrée, la barrette va faire fureur. Celle de la grande photo ci-contre vient du Printemps et coûte 10 NF. Celle de la petite photo est d'origine : en vente à la boutique Chanel, elle vaut 190 NF. Madame Express en a trouvé la réplique exacte chez « Tentation », 80, rue de Sèvres, au prix de 32 NF. A vous de choisir.

● ***remis*** à jour sa liste des organisations de « loisirs efficaces » pour le jeudi des écoliers. Madame Express peut communiquer à ses lecteurs les adresses qui les intéressent. Il suffit de lui en faire la demande, 91, Champs-Elysées, en précisant bien l'âge de l'enfant et le genre d'activités désiré : danse, musique, peinture, sculpture, céramique, anglais, sport.

● ***savouré*** chez des amis une grillade cuite de façon originale. La recette est à la fois simple et économique puisqu'elle n'emploie pas de matière grasse. Il suffit de mettre dans la poêle une poignée de gros sel, de laisser chauffer quelques minutes en couvrant la poêle pour éviter que les grains ne sautent, et de déposer la pièce de viande à cuire : côtelette ou steak, sur le sel brûlant. Temps de cuisson : habituel. Résultat : excellent. La viande est saisie et a un « goût de cuit sur la braise » généralement apprécié des convives.

● ***profité*** de la « semaine anglaise » organisée par Prisunic, du 12 au 21 octobre, pour acheter du whisky. On y trouve de nombreuses marques (dont quelques grandes) et les prix ne dépassent pas 28 NF la bouteille. A noter aussi des prix intéressants pour les célèbres sauces anglaises (Tomato Ketchup, Heinz, 3 NF ou Escoffier Sauce du Diable, 3 NF), les voitures anciennes miniatures (2 NF) et les chandails d'hommes en vrai shetland ou en lambswool (50 NF).

● ***bu*** un jus d'orange, confortablement installée dans un fauteuil, en attendant que ses talons soient réparés. La formule des « Quick-Talons-Services » vient en effet d'être améliorée. On peut choisir entre la bière, l'eau de Vichy ou le jus de fruit, tout en feuilletant des revues. Le verre est gratuit, les talons ne le sont pas (4 NF pour des talons-ville de femme et 6,50 NF les talons hommes. Quick-Talons, 34, Champs-Elysées.)

(Dambier)

Deux barrettes Chanel, la vraie et la fausse.

● ***découvert*** pour les femmes d'affaires très occupées, la séance de coiffure avec déjeuner et secrétaire. Un grand coiffeur vient en effet de lancer une formule d'abonnement qui donnera droit, pour 120 NF par mois, à quatre shampooings-mise-en-pli-traitement du cheveu (si nécessaire), une coupe et plusieurs retouches, quatre déjeuners rapides (éventuellement à basses calories), et aux services d'une secrétaire bilingue, qui pourra prendre du courrier, donner des coups de téléphone ou faire quelques courses. Ces rendez-vous devront être pris entre 12 h. et 14 h. 30. Les horaires seront, paraît-il, scrupuleusement respectés. (Roger Pasquier, 40, avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie, ELY. 38-11.)

● ÉTUDE
Comment lire les visages
(pages II, III)

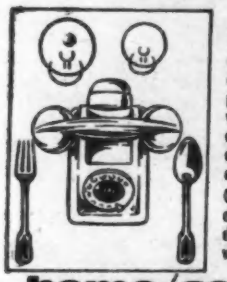
● HOMMES
Vive l'Angleterre
(pages VI, VII)

● REPORTAGE
L'Allemande cette inconnue
(pages IV, V)

UNE SOLUTION AUER
résoudra
votre problème chauffage
Appelez DID. 21-43
14, rue de Lyon - PARIS (12e)
Renseignements précis, devis établis sans engagement, livraison immédiate, rendez-vous pris et tenus, installation complète par spécialistes, service après-vente assurant totalement les garanties
C'est la formule Express-Chauffage...
RADIATEURS AUER

UTILISEZ DONC
KLEENEX
Si doux pour
vous moucher.
Plus de nez irrité.

pour le week-end...
modèle Homme
ATHOS
demi-botte en chriscalf marron
ou Bourgogne, semelle gomme.
89,50 NF
MANFIELD


Une maîtresse de maison à votre service pour tous vos problèmes de réceptions de menus et de recettes.
Conseils gratuits de 10 h. à midi du lundi au vendredi inclus.
home/service
BAL 64-94

PULL-OVER 1961
ERAM
EN LAINE
IMPERMÉABLE
fmf

Fourrures : RÊVEZ EN COULEURS

COMMENT reconnaître à coup sûr une fourrure de très belle qualité ?

La question est fort délicate : l'aspect des peaux ne prouve pas grand-chose aux non-initiés. Pourtant il existe un critère : la couleur ou plus exactement *les* couleurs.

En effet, seules les peaux de tout premier choix peuvent être traitées de manière à prendre les tons les plus doux, les plus riches et les plus savamment composés.

Un fourreur parisien bien connu (1) présente cette année une collection placée sous le signe des « nuances ».

BLONDS OU BLEUS...
...les phoques descendent dans la rue.

● TROIS EXEMPLES SÉDUISANTS :

● En loutre Lakoda chaudement mordorée : le manteau de cocktail qui a l'air d'être... en satin !

● En ragondin « sable chaud », le manteau souple, souple... à ne pas quitter.

● En phoque beige tendre ou bleu argenté : le pardessus à col de vison.

Mais la collection Bradley's Furs a bien d'autres ressources :

— *Si vous êtes Parisienne :* vous pourrez admirer chaque jour les 150 modèles qui la composent (18, avenue de l'Opéra).

— *Si vous n'habitez pas Paris :* Bradley's Furs est actuellement la seule maison qui ait vraiment pensé à vous :

1° Elle a réalisé un cahier-collection où ses meilleurs numéros sont photographiés. (Vous pouvez le recevoir sur simple demande.)

2° Elle prend les commandes par correspondance et envoie à ses clientes éloignées une toile sur mesure pour essayage.

Cette année, dans la France entière, les femmes pourront, grâce à Bradley's Furs rêver fourrure... en couleurs.

(1) Bradley's Furs, 18, avenue de l'Opéra, Paris. OPE. 65-21.

(COMMUNIQUE.)

Madame Express

ÉTUDE

Lire à visage ouvert

● ***Le front, la mâchoire, le nez, défient le temps et trahissent votre caractère.***

NOTRE visage, « *la chose la plus difficile à regarder dans un livre* » disait Valéry, peut-il révéler notre caractère ? Existe-t-il même pour chacun de nous un caractère donné, sorte de cadre fixe, auquel nous nous efforçons, sans y parvenir, d'échapper ?

Pour répondre à cette question, un grand couturier s'est fait psychologue.

Dessinateur dès l'enfance, Jacques Heim a toujours aimé caricaturer ceux qui l'entouraient. Il était très entouré. La robe était son métier ; les visages son violon d'Ingres. Peu à peu, il remarqua chez ceux qu'il dessinait que certains traits physiques correspondaient à des traits psychologiques. Ainsi deux hommes dotés d'un même menton en galoche ou d'un même nez effilé présentaient des éléments de cacaractère comparables. Dans son « Traité des visages » (1), il vient de mettre sa découverte en équation.

LE JEU DE MARIENBAD
(suite)

L'EPIDEMIE du jeu de Marienbad a fait beaucoup de victimes parmi nos lecteurs. Plus de deux cents correspondants nous ont écrit pour nous envoyer la solution exacte. Bravo !

Mais nous nous sommes aperçus que le jeu perdait tout son charme une fois connu le truc, infaillible. Et pour ne pas gâcher quelques bonnes soirées d'automne à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore épuisé toutes les ressources des 16 allumettes, nous avons décidé de ne pas donner ici la réponse.

Cependant, il vous suffira, pour recevoir la solution à titre individuel, d'écrire à « Madame Express », Service Jeu, 91, Champs-Elysées, en en faisant la demande.

Un mot seulement pour vous aider dans vos recherches, ou vous éviter de lutter contre un joueur qui connaît le truc : celui qui commence a forcément perdu... Curieux ? Vous jouiez... eh ! bien cherchez maintenant.

Energie, matière, champ

Nous disons équation car il s'agit bien pour lui d'une science. Une science qui n'est pas nouvelle d'ailleurs. Aristoste lui a consacré un traité. Elle a un nom barbare : physiognomonie, dont le Littré donne cette définition : « *Art de juger les caractères, les inclinations, par l'inspection du visage* ».

Aucun de nous n'ignore qu'il existe des complexions physiques, sanguines, nerveuses... qui prédisposent par exemple à la colère ou à l'émotivité... Mais pour Jacques Heim, il ne s'agit absolument pas de cela. C'est sur les trois aspects fondamentaux du monde physique, Energie, Matière et Champ, qu'il s'appuie pour définir les constituants essentiels de la psychologie humaine. « *Tel homme,* dit-il, *est dévoré par le feu d'une insatiable énergie qui ne lui laisse aucun répit et le consumme littéralement. Tel autre est freiné par sa propension vers une lente et massive matérialité. Que le premier soit décharné et le second corpulent, la médecine nous parlera d'hérédité et de différences dans le fonctionnement organique, glandutaire, etc. Puis-je suggérer, sans choquer les médecins, de rechercher plus haut la cause de ces différences ?* »

Pour lui, ces constituants, comme dans le monde physique sont au nombre de trois :

L'INTENSIF, par lequel l'organisme procède du courant énergie, et est doué d'intensité : c'est le moteur.

L'EXTENSIF, par lequel l'organisme procède du courant matière. Il joue le rôle de ce qu'on appelle une résistance en électricité.

LE SÉLECTIF qui se rattache à la notion de choix et conditionne les échanges.

(1) Ed. Julliard, 295 pages, 18 NF.

Un éclateur d'ondes

Or, où peut-on déceler ces courants qui agissent en nous ? Sur notre visage qui est le carrefour nerveux de notre corps et fonctionne peut-être à la manière d'une antenne d'émission ou d'un éclateur d'ondes. Mais en évitant de s'attarder à la nuance des yeux, au grain ou aux rides de la peau, à rien de ce qui est fragile ou changeant selon le reflet des heures ou l'usure des ans. En prenant seulement en considération des formes solides, permanentes, mesurables, celles du squelette, qui défient le temps : le front, la mâchoire, le nez.

L'intensif, c'est la force qui communique à l'individu son intensité de vie, son rythme. Ainsi la pensée est purement intensive. Le signe qui lui correspond, c'est le front et en général le crâne. Un front très développé sera le signe d'un intensif fort.

C'est grâce à l'extensif que le flux intensif est mis en ordre. Il est la fonction qui édifie l'individu dans la réalité matérielle du monde, le rend conscient de son importance, fier, ambitieux et, selon le langage courant, « matérialiste ». Il se mesure au développement de la mâchoire et du menton.

Le sélectif conditionne l'action et la dirige, lui imposant un régime d'économie et d'efficacité. Il s'exprime par une forme plus ou moins fine ou élargie du nez.

Balzac, que Jacques Heim définit comme un « intensif au sélectif sans finesse », sentait peut-être confusément le gaspillage d'énergie qui en résultait pour lui lorsqu'il disait ironiquement à David d'Angers qui le faisait poser pour son buste : « *Observez bien mon nez ! surtout ne le ratez pas. C'est là qu'est mon génie* ».

Ces trois tendances, intensif, extensif, sélectif, c'est de leur combinaison, de leur équilibre ou de leur déséquilibre que va résulter chaque type d'individu.

En fait, l'auteur définit quatre types essentiels. Les voici :

Berlioz et Louis XI

● DÉSÉQUILIBRÉ INTENSIF : front saillant ou vertical, menton en retrait.

Sa pensée est rapide mais s'exprime souvent en langage confus. Il a de la volonté, de l'intuition. Parfois humble, enveloppant, il peut devenir arrogant et aime la contradiction. Indiscipliné, il supporte mal les hiérarchies, cherche à brûler les étapes, ne ménage pas les autres et crie à l'ingratitude lorsque ceux-ci se rebellent. Il donne peu d'importance aux joies matérielles, et, préoccupé par ailleurs, se confine facilement dans une sorte de frugalité désordonnée. D'ailleurs, il assimile mal et a souvent des troubles digestifs. Il a enfin souvent une démarche particulière : la tête rentrée dans le menton, le front en avant, comme pour bien afficher son vrai type.

Déséquilibré intensif.

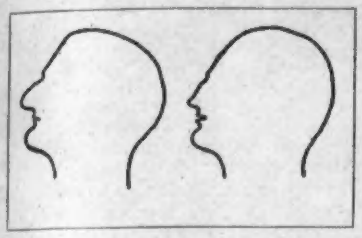
Les grands intensifs sont souvent de grands musiciens : Beethoven, Schumann, Berlioz, Chopin. Egalement un grand roi dynamique et sans scrupule, Louis XI, et, parmi les écrivains, Molière, Mme de Staël, George Sand.

Racine et Hitler

● DÉSÉQUILIBRÉ EXTENSIF : front fuyant, menton en saillie.

L'ordre, la méthode et l'organisation sont ses traits marquants. Hautain, suffisant, il aime donner de la majesté à ses attitudes, se pose en chef, se paie volontiers de mots et de gestes à grands effets. Il ne peut supporter la moindre humiliation. Mais quand il est lancé dans la vie pratique, la lutte pour la réussite matérielle l'aiguille souvent dans des directions où il ne peut atteindre que l'immédiat. Il arrive néanmoins à de hautes situations, mais l'intensif ne suivant pas, l'édifice risque un jour de s'effondrer.

Ayant beaucoup d'ascendant sur lui-même, il en a aussi sur les autres. Soldat discipliné, il est capable de courage et même d'héroïsme. Au physique, il est généralement bien constitué, sportif, se nourrit bien, se préoccupe de son corps. Il a l'allure martiale, marche les épaules en arrière et le menton levé haut comme pour montrer la proéminence de sa mâchoire.

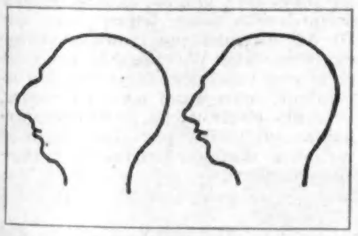


Déséquilibré extensif.

Ce type a donné de grands chefs militaires : Joffre, Foch, Montgomery. C'est au don extensif de ces grands écrivains, Montaigne, La Fontaine, Mme de Sévigné, Racine, Montesquieu, Rousseau, Claudel, Colette, Gide, Valéry, que la France doit la précision et la forme de son langage. César et Louis XIV étaient des extensifs ainsi que Hitler et Mussolini.

● EQUILIBRÉ FAIBLE : front et menton fuyant faisant paraître le nez plus saillant qu'il ne l'est en réalité.

C'est un rêveur et par excellence un inquiet. Ayant conscience de sa faiblesse, il en est constamment tourmenté. Sans l'aide de l'intelligence ou d'une intuition affinée (souvent très aiguë l'une et l'autre, chez lui), il ne peut aspirer qu'à une existence médiocre et désordonnée, où s'enchevêtrent toutes les complications que l'absence d'une volonté claire et agissante ne lui a pas permis de trancher. Les autres le dominent sans difficulté. Mais s'il est en confiance, il sera capable de grands élans d'affection et d'un dévouement total.



Equilibré faible.

GEORGE SAND.

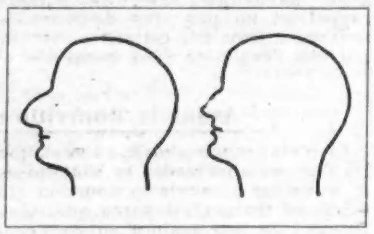
FRÉDÉRIC CHOPIN.

(Viollet.)

Ils se ressemblaient trop pour être heureux.

Napoléon et Jésus

● EQUILIBRÉ FORT : front et menton convexes, s'alignant sur une même verticale. Nez droit et mince. Il semble que les lignes et les volumes atteignent dans ce type leur plénitude de forme et d'expression.



Equilibré fort.

C'est le plus évolué, le plus près de la toute relative perfection humaine. Force et équilibre sont ses deux caractéristiques. Il agit d'une manière synthétique, préfère l'empirisme au système, explique peu, agit, impose, et « prend ». C'est le chef aussi conscient de ses responsabilités que de sa grandeur. Ajoutons à ces données une intelligence supérieure, ce sera : Napoléon, Goethe, Victor Hugo, Jean-Sébastien Bach. A défaut d'image représentative, il est permis de penser, tel que ses actes et ses paroles nous le révèlent, que c'était aussi Jésus de Nazareth.

Il est bien évident que cette liste n'est pas limitative et n'indique que des tendances. D'une part, en effet, il existe une infinité de types selon la force ou la faiblesse de ces tendances; d'autre part, celles-ci peuvent être plus ou moins compensées par autre chose, ainsi par l'intelligence qui semble être un élément qualitatif et non quantitatif et que les formes solides du visage n'arrivent pas à révéler.

Les haines féroces

Appliquons maintenant ces données aux relations entre les hommes.

S'appuyant toujours sur les principes du monde physique, Jacques Heim énonce ces deux lois :

1) Deux hommes étant en présence, chaque tendance de l'un exerce une action sur la tendance correspondante de l'autre, et inversement.

2) Deux tendances correspondantes s'attirent dans la mesure où leur degré de puissance est à l'opposé (fort chez l'un, faible chez l'autre) ; elle se repousse au contraire dans la mesure où leur degré de puissance est équivalent (fort ou faible dans les deux cas).

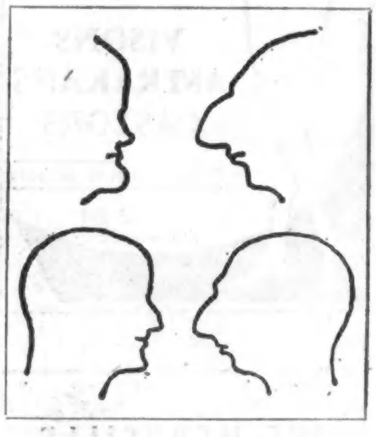
Si les tendances qui s'affrontent sont également faibles, il y aura retrait de part et d'autre, les deux êtres n'éprouvant que le vide qui les sépare.

S'il s'agit des tendances fortes, il y aura inévitablement choc. Et cela même si, par l'action de mécanismes compensateurs, tout a semblé se passer d'abord de la meilleure façon du monde.

C'est ainsi, selon l'auteur, qu'on peut expliquer la haine soudaine de Robespierre pour son ami Danton, qu'il envoie à la guillotine : ce sont deux extensifs. C'est pour les mêmes raisons que Moreau, Bernadotte, Marmont s'élevèrent contre Napoléon. C'est la raison pour laquelle, enfin, on voit des couples, en apparence unis, se désagréger peu à peu, l'amour faisant place à la plus féroce aversion.

Ainsi, pour rester dans le cadre du couple, on peut déduire que les unions seront d'autant plus solides et durables entre les types psychiques que ceux-ci seront plus différents et plus opposés l'un à l'autre.

L'équilibré fort s'accordera au mieux avec l'équilibré faible, le déséquilibré intensif avec le déséquilibré extensif. Et l'auteur nous donne ce « tableau de complémentarité », qui a l'air d'un dessin humoristique, mais représente pour lui deux exemples du couple idéal.



Deux types de « couple idéal ».

Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon

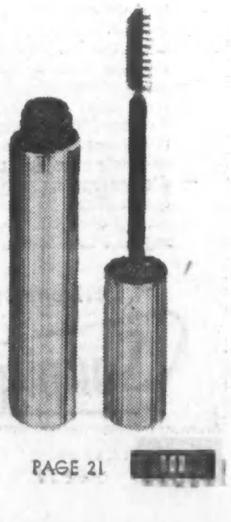
'BRUSH-ON MASCARA' de Revlon

le 1er Mascara avec brosse automatique.

Pour la première fois, tous les avantages de la brosse associés à un procédé automatique.

- un étui élégant, pratique et rechargeable,
- un mascara doux, agréable, "longue-durée".

Essayez vite l'une des 12 fascinantes nuances de BRUSH-ON MASCARA... et croyez-en vos yeux ! Voyez vos cils bien séparés, bien recourbés, longs, soyeux et chatoyants.



Jamais votre regard n'a pu s'enorgueillir d'un si bel écrin, se parer d'un tel éclat.

FLORENCE
ENSEMBLES 3 PIÈCES
LAINE - CASHMOUR
LAMBSWOOL - CASHMERE
14, AV. VICTOR-HUGO

ENQUÊTE

Portrait d'une inconnue

● *Retour d'Allemagne, Martine Fell constate : « Ce pays vit sous le règne des grand-mères et des machines à laver. »*

C'EST fait, je suis débarrassée d'un préjugé qui ne me coûtait rien. Un bref séjour outre-Rhin m'a convaincue : l'Allemande 1961 ne ressemble pas à ce que, assez complaisamment je l'avoue, j'imaginais.

Dans les rues de Nuremberg, dans les usines de Kaiserslautern, aux terrasses à l'italienne de Manheim, j'ai cherché en vain des blondeurs bien en chair. Ce prototype célèbre semble avoir disparu. Ce que j'ai partout rencontré, en revanche, c'est une inconnue : pas forcément grande, très rarement blonde, de plus en plus mince (si elle n'a pas 50 ans), coiffée à frange ou à ailettes, montée sur talons aiguille et vêtue de jupes et de chandails.

K. K. K.

Je sais, le Palatinat n'est pas la Prusse, et les Bavarois n'ont jamais ressemblé à Siegfried, mais on se fait parfois des idées. En tout cas, la première impression d'une Française arrivant en Allemagne, c'est la surprise. Ce ne sont pas simplement deux générations qui séparent aujourd'hui une grand-mère allemande de sa petite-fille, c'est tout un style de vie.

« Kirche, Kinder, Küche » (église, enfants, cuisine), tel était le sobriquet par lequel les esprits forts allemands désignaient jadis leurs compatriotes du sexe faible. L'Allemande d'hier, paraît-il, venait au monde avec, dans la tête, un principe (le mari est un maître absolu), et dans la main, un chiffon à poussière ! Pas d'aspirations extérieures au foyer et pratiquement pas de préoccupations politiques. J'ai entendu des Allemands de 25 ans reprocher à leurs mères leur passivité devant le nazisme :

— *Maintenant*, disent-ils, *elles comprennent ce que l'on faisait de leurs maris, et qu'elles auraient dû être des freins.*

Profiter de la vie

Les Allemandes seraient-elles devenues suffragettes ? Certes, leurs votes sont importants, l'Allemagne fédérale compte aujourd'hui un excédent de 2.500.000 femmes en âge de voter par rapport aux hommes. Mais c'est surtout aux problèmes de la cité qu'elles s'intéressent.

L'affaire de Berlin ? Sentimentalement, elles se sentent concernées, presque tout le monde a un parent, des amis, de l'autre côté. Mais les lettres passent (censurées) et les petits paquets arrivent (ouverts).

Le passé ? Personne n'aime en parler. Une jeune journaliste, Margritt L..., m'a cependant crié son amertume :

— *Les femmes allemandes ? Elles ont encore honte. Dites-leur « Vous êtes très jolie, vous avez vraiment le type allemand », et elles se fâchent. Ce qui compte, pour elles, c'est de profiter de la vie, du temps qui passe. Toujours plus de confort (33 % des foyers ont la télévision), plus de vacances, et l'égalité avec les hommes, c'est stupide. Moi, je suis fière d'être Allemande, je veux épouser un Allemand grand et blond, et fort, et voir en lui mon seigneur et maître.*

Margritt a 20 ans, elle est intelligente, passionnée, ses théories nous rappellent un peu trop de mauvais souvenirs, mais elle est consciente du fait que l'évolution était inévitable.

Avant la nourriture

Ce n'est pas par plaisir, en effet, que les femmes allemandes se sont mises à travailler dans la proportion de deux sur trois. C'est parce que, sans l'apport de leur main-d'œuvre, l'économie de leur pays ne serait pas viable. Il a fallu faire appel aux femmes pour boucher les trous faits par la guerre dans les rangs des travailleurs, et elles ont fini par comprendre que travailler, c'était aussi pouvoir élever son niveau de vie. Mais, pour l'Allemande, la maison est encore le véritable royaume.

D'abord parce que cette maison, ce logement est à peu près aussi difficile à trouver qu'en France, l'afflux des réfugiés d'Allemagne de l'Est n'ayant fait qu'aggraver une situation déjà précaire.

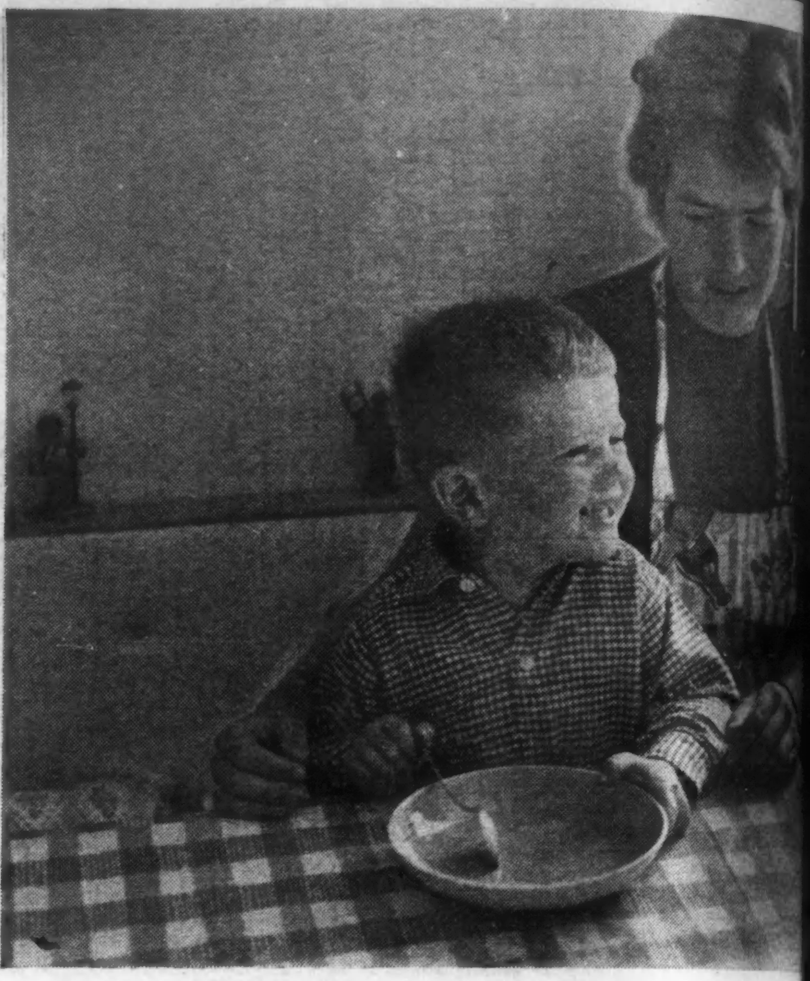
Pas de lessive

Ensuite, la natalité ayant sérieusement baissé depuis la guerre, la moyenne des enfants par foyer est passée de trois à deux. En revanche, le goût du confort ménager a atteint des proportions assez extraordinaires. Dans un budget familial allemand, le poste nourriture a diminué de 7 % ces dix dernières années, le loyer, lui, a augmenté de 3 %, et surtout, l'équipement ménager, qui ne représentait que 1,4 % en 1950, est passé à 2,3 % en 1960. On comptait, dès 1958, 700.000 machines à laver en service dans les foyers. Le rêve de la maîtresse de maison allemande, en 1961 : la machine entièrement automatique, qui représente déjà 37 % des ventes actuelles.

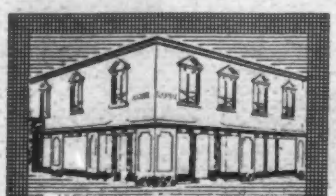
Chez A.E.G., à Nuremberg, l'une des plus grandes usines d'outillage électrique allemandes, j'ai interrogé Mlle W..., 30 ans, célibataire, ouvrière depuis quatorze ans dans la même usine où elle « monte » des grille-pain. Mlle W... partage avec sa mère un deux-pièces-cuisine-salle d'eau dans un immeuble ancien, bombardé puis reconstruit, pour lequel elle paie 70 NF environ par mois, chauffage compris. Mlle W... possède naturellement une cuisinière électrique, un aspirateur, mais aussi un réfrigérateur, un sèche-cheveux, un grille-pain (probablement monté par elle-même), un radiateur d'appoint et même un coussin chauffant.

Les enfants à la clef

Mlle W... travaille comme toutes ses compatriotes actives cinq jours sur sept. Personnellement, son horaire quotidien est 6 h. 1/2-15 h. et son salaire 470 NF par mois environ (65 % de ce que gagnerait un homme faisant le même travail). Elle déjeune à la cantine de l'usine (très convenablement, dit-elle) pour 70 pfenning (80 anciens francs environ). Elle n'a droit qu'à douze jours de vacances officiels, mais l'ancienneté ou la libéralité de son employeur lui en octroient une quinzaine. Elle se déclare satisfaite de son sort.



UNE MÈRE DE FAMILLE DE MANNHEIM.
Respecter le seigneur et maître.


MANTEAUX
ENSEMBLES
SWEATERS DE LUXE
EN CACHEMIRE
LAINE, SOIE
de
Bettina
RAMUZ
261, RUE SAINT-HONORÉ
(ANGLE RUE CAMBON)

VODÈS
le fourreur
de la
Parisienne
24, RUE JEAN MERMOZ
PARIS
•
VISONS
ASTRAKANS
CASTORS
Renseignements sur demande
ESSAYAGE EN
PROVINCE
CONDITIONS DE
PAIEMENT

UNE MERVEILLE
GASTRONOMIQUE :
le " thon à la Catalane "

LA boîte à peine ouverte, une délicieuse odeur vous met déjà l'eau à la bouche et vous n'avez plus qu'une hâte : vous mettre à table.
C'est que le *thon à la Catalane* est une véritable gourmandise gastronomique. Son secret, c'est celui du Chef cuisinier SAUPIQUET qui l'a préparé amoureusement selon une recette originale avec tout un bouquet d'aromates. Et n'oubliez pas que le *thon à la Catalane* vous permet d'enrichir vos menus en régalant tout le monde.

C'est une spécialité
Saupiquet

Ph. Rapho Delcourt

ENTRE LES REPAS, EN FIN DE REPAS, VOTRE ENFANT AIMERA...
SKOFIR
nature, sucré ou aromatisé
Ajouté à l'alimentation normale, il en améliore puissamment la valeur énergétique et fortifie le squelette de l'enfant par son apport massif de calcium.
VENTE EXCLUSIVE EN CREMERIE
UNI. 942

(Rapho.)

(A.F.P.)

UNE OUVRIÈRE DE NUREMBERG (1).
Augmenter son confort.

[M]ANNHEIM.
[...]aitre.

Mme ... oisine d'atelier de
Mlle W... somme de la même
façon, ... étail » près cepen-
dant : ... enfants, 9 et 7 ans,
et c'est ... problème.

Si le... arten » (nos mater-
nelles) ... ulièrement bien or-
ganisés ... gne, les écoles pri-
maires ... es ont des horaires
très m... au nouveau style de
vie. O... heures, fermant à
13 heu... s et les autres n'ont
ni cant... les surveillées. L'en-
fant do... travaille doit rentrer
seul à ... déjeuner comme il
peut et ... sa manière le reste
de la j...

— C... s mères acceptent-
elles ce... hoses ?

— E... brouillent avec des
moyen... e. Les plus favori-
sées, ce... qui disposent d'une
grand-... maison. En Allema-
gne, o... on dit que nous vi-
vons ... de la grand-mère ».
Ce son... ment les grands-pa-
rents ... les enfants.

— M... a pas toujours une
grand-...

— N... est pourquoi nous
avons ... toute une généra-
tion à ... donnée à elle-même.
Des en... dès 6 ans, on atta-
che un ... our du cou, avec la
clef de ... ment enfilée dedans.
On les ... illeurs les « enfants
à la cl...

...ins d'allocations

— N... rien pour aider les
mères ...?

— S... es allocations fami-
liales, ... sont bien moins im-
portant... France (970 DM par
an, par ... pour quatre enfants,
soit un... de milliers d'anciens
francs ...). C'est insuffisant
pour ... aide-ménagère, de
toute f... près introuvable. Il
n'y a p... pas de clubs d'en-
fants, l... ents de jeunesse ont
un rôl... ité, mais on assiste
depuis ... mps à des initiati-
ves ... intéressantes. A
Francf... mple, on a construit
des pa... et 25 maisons « à
porte o... les gosses peuvent
aller e... de l'école. Ils y dé-
jeunent ... ent, le tout gratuite-
ment. ... est qu'un début.

Toute... mandes qui travail-
lent ont ... endu, conscience du
problème ... pour nombreuses
qu'elles ... s se heurtent encore
au basti... radition. Solidement
tenu p... s âgées et par cer-
taines « ... au foyer », il repose
sur deux piliers : le ménage et la crème fouettée.

Alors que la Française passe en général quotidiennement une heure à nettoyer et trois heures à cuisiner, l'Allemande fait exactement l'inverse. Elle astique tout de fond en comble chaque jour et sert à peu près rituellement à déjeuner un plat unique bœuf bouilli-légumes-pommes de terre.

« Il tire les rideaux »

La conscience en repos, la ménagère allemande peut alors s'adonner à son sport favori : la pâtisserie. Mais au fond, pour les femmes allemandes, ce n'est peut-être qu'une détente. J'ai demandé à quelques dizaines d'Allemandes si leurs maris les aidaient à la maison. Leurs réponses sont identiques :

— *Non, il rentre, il met ses pantoufles et demande si le dîner est prêt.*

— *Non, ce n'est pas son rôle ; même pour les enfants, je décide seule presque tout.*

La réponse la plus révélatrice, la voici :

— *Cela lui arrive, mais il tire les rideaux pour que personne ne le voie.*

Ce profond respect de l'homme, on le retrouve chez presque toutes les Allemandes, modernes ou traditionalistes. Même celles qui, étudiantes, croient discuter d'égale à égal avec leurs condisciples masculins, une fois mariées admettront d'être traitées en « moitié » au sens propre du mot. Apparemment, elles n'ont emprunté aux Américaines que leur goût des appareils ménagers et des conserves, et aux Françaises que leur silhouette. C'est bien leur droit.

MARTINE FELL.

(1) Mlle W... que Martine Fell a interviewée.

— JUSTICE —

DEUX VIES DE CHIEN

QUAND les humains trichent au jeu de la société, les tribunaux se chargent de leur en rappeler les règles. Mais souvent il y a maldonne, et les juges eux-mêmes hésitent à jeter la première pierre.

Nora Coste, assise, cette semaine, sur les bancs (ceux du public) de la 24e Chambre Correctionnelle, en a rapporté deux histoires de vies grises...

● Travaillez, quand vous sortirez...

L'homme a le col de chemise ouvert, mais l'ensemble du costume est propre, net. Les mains tremblent, la voix tremble.

— Vous avez déjà été condamné pour vagabondage ?

— Oui.

— Combien de fois ?

— J'ai pas compté.

— Deux ou trois fois ? ou trois ou quatre fois ?

— Je ne sais pas.

— Ça n'atteint pas la demi-douzaine ?

— Oh ! non !

Le président lit : « Quinze jours de prison en 1958... Un mois en 1959... Un mois, février 1960, à Meaux... Six mois à... Six mois pour vagabondage ?

— Ah ! mais là, monsieur le Président, il y avait vol !

(La main se dresse, tremblante, pour dire : « Attention ! monsieur le Président, la justice est bien faite, en France ! »)

— Ah ! bon, il y avait vol... ça m'étonnait aussi que... pour vagabondage... (Le président et le vagabond sont presque complices.) Enfin, vous n'avez pas de domicile, vous couchez à l'asile et vous n'avez pas d'argent... Vagabondage encore. Il faudrait vous décider à travailler quand vous sortirez... Deux mois. »

● Ne pleurez pas comme ça...

Sur le banc d'attente, à côté de moi, une petite femme en ciré luisant noir, respire à grand bruit. Elle est très blanche et les affaires qui se succèdent l'oppressent. Visiblement, elle voudrait que son attente s'achève le plus rapidement possible.

« Madame, vous êtes opposante à un jugement où vous avez été condamnée à quatre mois de prison pour vol. Pourquoi n'êtes-vous pas venue, la première fois ? Vous n'étiez pas là ? On ne vous a pas jointe ? C'est vrai que vous changez tellement souvent de place... »

Les faits... « Vous allez voir une voisine qui est dans une clinique rue de Liège. Elle a besoin d'un châle et d'argent. Elle vous a donné les clefs de sa maison, de son armoire... Vous allez lui rendre ce service, mais vous trouvez 73.000 francs anciens et vous les gardez. C'est bien ça ? (Signe de tête affirmatif.) Il paraît que vous avez remboursé ?

— Oui.

— Combien ?

— Tout.

— Ah ! tout est remboursé. Ah ! c'est pour ça que la plaignante n'est pas là... Elle s'en est désintéressée... Pourquoi avez-vous volé l'argent de cette voisine ?

— Je n'avais pas d'argent... mon mari me battait... mon enfant était en nourrice...

— Allons, pleurez pas comme ça... (et, d'une voix colorée par l'accent de Gascogne) on ne va pas vous couper la tête... Alors, vous avez remboursé ? Votre mari ne vous bat plus ?

— Monsieur le Président, interrompt l'avocat, ma cliente est divorcée... Elle est même remariée...

— Remariée, déjà ? Ça ne vous a pas suffi une fois ? Ah ! ne pleurez pas... il faut oublier tout ça... »

Naturellement, l'avocat astucieux saisit au vol cette phrase bonhomme du président :

« Monsieur le Président, vous venez très justement de dire : « Il faut oublier tout ça... » Alors, oubliez, aidez-la à oublier. Elle avait volé pour payer 36.000 francs de nourrice ; elle était serveuse, elle a remboursé avec ses gains de serveuse... Maintenant, elle est remariée avec un ouvrier en Savoie, elle a un autre enfant... »

Devant tant de sanglots, le président tonitrue : « Ne pleurez pas ! Ne recommencez pas ! »

Quatre mois avec sursis et amnistie...

NORA COSTE.

(Magnum)

UNE ÉTUDIANTE DE HEIDELBERG.
Ne plus avoir honte.

Se parfumer

UN ART QUI S'APPREND

(suite)

Troisième leçon. - Vous voilà donc décidée : vous allez entrer dans la ronde des parfums en vous offrant (ou en vous faisant offrir) une eau de toilette WORTH.

Avant de jeter votre dévolu sur l'une d'elles, faites le petit test suivant :

1° Aimez-vous le confort raffiné, les étoffes soyeuses, les beaux cuirs, les pierres précieuses ? C'est ***JE REVIENS*** qui vous plaira.

2° Préférez-vous la vie libre, l'éclat du ciel et du soleil ? Votez sans hésiter pour ***VERS TOI***.

3° Avez-vous une légère tendance au romantisme ? Aimez-vous construire des châteaux en Espagne ? Alors vous pouvez choisir ***DANS LA NUIT***.

4° Recherchez-vous l'originalité ? Détestez-vous porter « la robe de tout le monde » ? ***REQUETE*** sera pour vous le parfum idéal.

5° Vous aimez la compétition ? le risque ne vous déplaît pas ? Alors, essayez ***IMPRUDENCE***.

Quel que soit votre choix, WORTH soulignera votre personnalité dans ce qu'elle a de plus féminin.

(A suivre.)

SCULPTEZ VOTRE SILHOUETTE A L'UNISSON DE LA COUTURE

Quelle que soit la mode, vous voulez avoir la ligne "couture". Mais un début d'embonpoint peut être tenace et il peut même résister au massage manuel, mais il ne résistera certainement pas au remodelage du corps par "Infrason" que vous offre l'Institut du Dr N. G. Payot, avec son appareil à circuits d'air compression-décompression. Les petites cloches de projection qui produisent les vibrations en effaçant rapidement les plaques douloureuses, raffermissent les muscles en profondeur et stimulent la circulation en surface.

Par ce traitement local, qui s'adapte à n'importe quelle région du corps, vous verrez vraiment votre ligne s'affiner et redevenir elle-même.

"L'Infrason" est le sculpteur idéal de votre silhouette !

INSTITUT DE BEAUTÉ

Dr N. G. Payot

DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE

10, rue de Castiglione - PARIS 1er

OPE. 72-85

PUBLICIS 2

Votre patrimoine est menacé

Et pourtant vous prenez mille précautions pour sa sauvegarde. Mais avez-vous pensé à vous assurer... contre la poussière ? Chargée d'acides, elle ronge sournoisement, malgré balais et aspirateurs impuissants à la déloger entièrement — vos moquettes et vos tapis. Les mites font le reste, car un tapis sale ou taché devient leur proie. Seul un dépoussiérage-nettoyage intégral effectué par un spécialiste qualifié peut sauvegarder votre capital-tapis.

Consultez votre tapissier, votre maison de tapis, votre décorateur ou tout magasin porteur du label :

SYNDICAT DES BATTEURS DE TAPIS

Enlèvement et livraison à domicile

Cahors 11-13, Bd Saint-Michel, PARIS

Avec son baleinage incorporé la chemise "CAHORS" symbolise par la tenue de son col l'innovation 1962

Pub. BLEY

créée par AMBASSADEUR

GARNITURE TOILETTE OPALINE
DÉCOR MAIN "ÉGLANTINES"
CRÉATION "CLARY"
4 PIÈCES 97 NF

JACQUES FRANCK

372, RUE ST-HONORÉ - PARIS - TÉL. : OPÉ. 34-58
PRÈS PLACE VENDOME

Pour vous Monsieur des Chaussures

Ni conventionnelles ni excentriques
Jeunes mais classiques

- des mocassins confortables, qu'on peut porter à la ville.
- des « vernis » qui donnent envie de s'habiller

chez

CARVIL

A deux pas des Champs-Elysées

67, rue Pierre-Charron

et toujours... 22, RUE ROYALE

ARNYS

NOUVELLE COLLECTION

POUR

MONSIEUR

14, RUE DE SEVRES
1, RUE RECAMIER
Parking, 30, bd Raspail

Si vous désirez à titre absolument
GRATUIT
un Réfrigérateur « BENDIX »
CONSULTEZ POUR VOTRE LISTE DE CADEAUX DE MARIAGE
MARIN
29, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS-8e
Toutes marques de Porcelaine Cristal - Orfèvrerie

HOMMES

Tel fils, tel père

Les moins de 20 ans lancent une mode plus vieille qu'eux.

LES Français ne veulent plus ressembler à Marcello Mastroianni, ils prennent cette année pour modèle Philip d'Edimbourg.

Un ouragan venu d'outre-Manche a soudain balayé la brise transalpine qui soufflait depuis quatre ans sur la mode masculine. Et l'Angleterre, ses vertus de confort, de discrétion, de sérieux, prend le pas sur l'Italie, sa fantaisie, sa « furia », son luxe un peu tapageur.

Un tour d'horizon dans les boutiques spécialisées nous a permis de constater que :

Echec du marron

1. Les jeunes imposent cette nouvelle mode qui, à première vue, siérait mieux à leurs pères.
2. Jeunes ou moins jeunes, les hommes sont beaucoup moins influençables que les femmes.

En effet, lassés des sempiternels complets gris ou bleus, les fabricants tentent d'imposer depuis deux ans une autre couleur : le marron.

L'échec est éclatant.

Les costumes de nos gentlemen seront donc, une fois de plus, bleus ou gris cet hiver, et même plutôt gris que bleus, et — bien sûr — taillés plus souvent dans une flanelle (anglaise) que dans une autre matière.

Révolution des accessoires

Mais en dehors de ce fond de garde-robe qui évolue peu (bas de pantalon un peu moins étroits et sans revers, veston droit — 3 boutons — petites fentes), *tous* les accessoires changent.

- LES CHEMISES : Elles étaient obligatoirement blanches, inéluctablement à col italien, forcément standardisées. Elles s'émancipent. Les rayures réapparaissent plus ou moins larges et plus ou moins bicolores, les carreaux genre « cahier d'écolier » rivalisent avec les pékinés, les pattes de boutonnage reviennent.

Côté uni : si le blanc se maintient, le rose saumon plait, les bleus — ciel ou durs — séduisent.

Quant aux cols... Ah ! les cols ! Américains ou anglais, ils sont longs, longs et pointus, ou ronds, ronds et à barrette.

Le plus surprenant est sans doute le succès que remportent ces chemises « new look » : le chef de rayon de chez Jones nous a confié avec mélancolie qu'il avait bradé, il y a dix mois, à 15 NF pièce, un stock de chemises à col américain. Il vient d'en faire rentrer de toute urgence ; elles coûtent plus de 35 NF !

- LES CRAVATES : Elles sont sages, sages, sages. Noires. Ou à pois... sur fond noir. Ou alors, à petits motifs de couleur... sur fond noir. En shantung, en soie sauvage...

Gilet contre pull-over

- LES CHANDAILS : Le (déjà) classique pull-over décolleté en V est détrôné par le (de nouveau) classique gilet boutonné.

Seyant pour les sveltes, commode pour tous (il est plus facile de retirer un cardigan « par les bras » qu'un pull-over « par la tête »), le gilet n'a qu'un défaut : il est à déconseiller aux hommes forts.

En effet, la patte de boutonnage affiche une tendance maligne à se tendre sur la « brioche » et à bâiller. C'est laid.

A noter : le gilet est concurrencé (ou complété) par le pull-over ras du cou pour les tenues de campagne.

- LES CHAUSSURES : Dans ce domaine, ne parlons pas d'évolution, mais de révolution. Les omniprésents, les omnipotents mocassins italiens ne tiennent plus le haut du pavé. Les bons vieux « richelieu » anglais prennent le relais.

Comme autrefois, ils sont lacés, mais à œillets, à bout golf perforé, à semelles débordantes. Mais ils sont nettement moins lourds, moins massifs, moins rigides que jadis. A cela, une raison majeure : ils ne sont plus fabriqués en Angleterre... mais en Italie !

Presque tous « finis à l'antique », c'est-à-dire patinés, à bout carré, ils se font plus en bordeaux ou en mordoré qu'en noir.

- LES IMPERMÉABLES : Là aussi, comme pour les chaussettes, les cravates, les chandails et même les pyjamas, le noir triomphe.

Les lodens (noirs), chauds, assez habillés se partagent le marché avec les trench-coats (noirs) en matière synthétique, plus sports.

- LES VESTONS : Pour dandys exclusivement, une fantaisie abordable : le veston de velours côtelé (noir) sans col, lancé par Pierre Cardin. Pour les autres, la mode est aux raisonnables blazers (noirs) ou aux confortables vestons de tweed chinés marron (et noir), vert (et noir), etc., etc.

Nous avons sélectionné une vingtaine de modèles à la pointe de la mode, forcément plus chers que les

Il ne suffit pas de lire Mme Express pour être une bonne cuisinière...

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom ....

Adresse ....

désire souscrire un abonnement d'un an au prix de 60 NF donnant droit à recevoir le livre : « Les Recettes de Mme Express ».

Règlement ci-joint par chèque bancaire ou par chèque postal à notre C.C.P. Paris 737.819.

Pendant un mois, « L'Express » *offre gratuitement* à tous ses nouveaux abonnés, qui en feront la demande, un très beau livre de cuisine en couleur : « Les recettes de Madame Express » (1), par Suzanne et Henriette. Ses plats faciles à réaliser, pleins de subtilité gastronomique, simplifient la vie des cuisinières néophytes et augmentent le répertoire des cordons bleus. Pour profiter de cette offre spéciale, il vous suffit d'adresser le bulletin ci-contre à « L'Express », Service Abonnements, 29, rue de Marignan.

(1) Ed. Pierre Horay, en vente dans toutes les librairies : 11 NF.

...mais il suffit de vous abonner à « L'Express » pour le devenir

classiques. Ils sont tous de parfaite qualité.

Or une garde-robe masculine s'amortit vite puisqu'elle s'use lentement.

Et comme seule, à la longue, la qualité paye, il n'est pas si fou de la payer cher !

Vu à Paris

LES CHEMISES :

● Col anglais rond, à barrette : popeline blanche, poignets mousquetaire. Avec la barrette dorée à vis : 39,50 NF (la barrette seule : 4,50 NF). (*Jones, 39, avenue Victor-Hugo.*)

● Col italien : popeline quadrillée, poignets mousquetaire (gris et bleu marine, rouge et noir) : 49 NF (avec un col de rechange). (*Elysées-Soieries, 55, Champs-Elysées.*) (Photo n° 1.)

● Col anglais carré amovible, fil à fil bleu dur, patte de boutonnage, poignets mousquetaire : 55 NF (*Arnys, 14, rue de Sèvres.*)

● Col américain à pointes longues, popeline blanche, rose ou bleue, poignets simples : 55 NF. (*Eddy, Arcades du Lido.*)

LES CHANDAILS :

Gilets boutonnés à manches longues :

● En shetland : 2 poches, 5 coloris (vert anglais, gris flanelle, beige, etc.) : 109 NF. (*Elysées-Soieries, 55, Champs-Elysées.*)

L'année dernière...

(Roustan.)

1) BLANCHE, DÉCOLLETÉ, AVEC REVERS, MOCASSINS.
De Marcello Mastroianni...

...cette année

2) QUADRILLÉE, BOUTONNÉ, SANS REVERS, BOUTS CARRÉS.
... à Philip d'Edimbourg.

● En lambswool : importé d'Angleterre, 2 poches (beige, marine, marron) : 116 NF. (*Bérel, 12, rue de Sèvres.*) (Photo n° 2.)

● En laine fine : importé d'Italie, 2 poches (noir, marine, rouge, gris anthracite) : 119 NF. (*Roiena, 46, avenue Victor-Hugo.*)

Sans manches :

● En lambswool : 2 poches (3 gris, bleu Royal Air Force, beige, vert) : 65 NF. (*Old England, 12, boulevard des Capucines.*)

Ras du cou :

● En laine fine, manches diminuées (beige, bronze, gris clair, bordeaux, noir, etc.) : 55 NF. (*Arnys, 14, rue de Sèvres.*)

● En shetland : manches diminuées (vert anglais, gris flanelle, beige, etc.) : 89 NF. (*Elysées-Soieries, 55, Champs-Elysées.*)

LES « RICHELIEU » :

● Box grainé bordeaux, bout golf carré, empeigne perforée : 99 NF. (*Flash, 115, boulevard Saint-Germain.*)

● Box bordeaux patiné « à l'ancienne », bout golf carré, laçage à œillets, semelles débordantes : 129 NF. (*Roeina, 46, avenue Victor-Hugo.*) (Photo n° 2.)

● Chevreau bordeaux (pour le soir), empeigne haute, lacée, semelle très fine : 129 NF. (*Roiena, 46, avenue Victor-Hugo.*)

LES IMPERMÉABLES :

● Loden autrichien, bleu-marine et gris anthracite, forme droite, manches raglan, doublure lainage rayé bleu et vert : 320 NF. (*Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo.*)

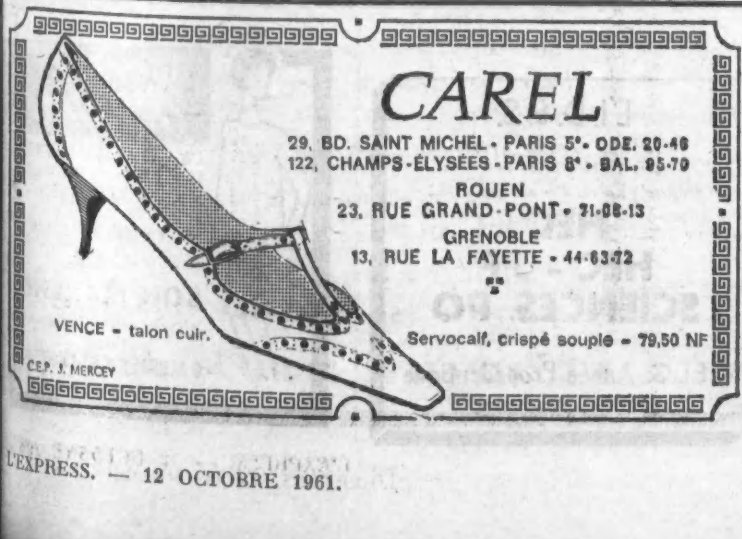
● Tweed noir et blanc, réversible popeline noire ; manches montées devant, raglan derrière, poches fendues, petits revers : 369 NF. (*Holmès, 22, avenue Victor-Hugo.*)

LE VESTON « FANTAISIE » :

● Velours côtelé noir, sans col, poches passepoilées de cuir : 189 NF. (*Holmès, 22, avenue Victor-Hugo.*)

LE BLAZER CLASSIQUE :

● Flanelle noire, poches sans rabat, 3 boutons vieil argent, 2 fentes, doublure vert bronze : 250 NF. (*Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo.*)



RECETTES

Le potiron : ce méconnu

● EN SOUPE :

— *500 gr de potiron pelé ; 2 oignons ; 1 cuillerée à dessert de Maïzena ; 1 verre de lait ; sel, poivre ; 20 gr de beurre. Préparation : 5 minutes. Cuisson : 20 minutes.*

Vous coupez en morceaux le potiron pelé et épépiné et vous le faites cuire avec un verre d'eau. En cours de cuisson, vous l'écrasez à la fourchette. Au bout de 15 minutes, vous le passez afin d'obtenir une purée. Salez, poivrez, D'autre part, vous avez fait blondir à la poêle les oignons finement émincés. Vous les ajoutez au potiron, vous éclaircissez la purée avec le lait coupé d'eau. Puis vous remettez sur le feu et vous versez la Maïzena délayée dans un peu d'eau froide. Tournez pendant 5 minutes sur le feu. Avant de servir, ajoutez quelques croûtons grillés.

● EN LÉGUME :

— *750 gr de potiron pelé ; 75 gr de gruyère râpé ; 2 œufs ; 4 cuillerées à bouche de crème (ou de lait condensé) ; 30 gr de farine ; 25 gr de beurre ; sel, poivre, noix muscade. Préparation : 10 minutes. Cuisson : 35 minutes.*

Vous faites cuire avec un verre d'eau et à découvert le potiron coupé en morceaux. Ecrasez, remuez en cours de cuisson. Passez en purée. D'autre part, vous délayez la farine dans la crème, puis vous ajoutez les œufs, sel, poivre, noix muscade. Battez bien le tout et mélangez avec le potiron tiède. Incorporez enfin le fromage râpé. Faites gratiner 20 minutes.

● EN DESSERT :

— *750 gr de potiron ; 150 gr de sucre en poudre ; 50 gr d'amandes ; 1 cuillerée à café de cannelle ; 2 œufs ; 1 cuillerée de Maïzena ; 3 cuillerées de lait condensé. Préparation : 10 minutes. Cuisson : 45 minutes.*

Vous faites cuire le potiron comme précédemment et vous le passez en purée. Vous y ajoutez le sucre, la Maïzena délayée dans le lait froid, et vous remettez sur le feu en tournant toujours. Laissez refroidir un peu. Puis ajoutez les jaunes d'œufs, la cannelle, les amandes, pilées, enfin les blancs d'œufs battus en neige très ferme, en tournant toujours à la cuiller de bois. Vous versez dans un moule caramélisé et vous faites cuire à four modéré pendant environ 30 minutes.

SANTÉ

Trois mesures

● *Les femmes, plus dodues.*

GRACE à l'ingéniosité de chercheurs américains attachés à l'Université de Rochester, un fait d'observation courante vient de recevoir sa démonstration scientifique : les femmes sont plus dodues que les hommes. En dosant le potassium 40 radio-actif qui se trouve exclusivement dans les tissus non graisseux du corps humain, les biologistes U.S. ont établi que les graisses représentent chez les hommes de 16 % à 48 % du poids total, tandis que chez les femmes, ce pourcentage oscille entre 24 % et 67 %. Elles sont donc de 30 % en moyenne plus rondelettes que les représentants du sexe opposé.

Ce pourcentage, peu réconfortant, recoupe exactement les résultats obtenus par une autre méthode d'évaluation du « taux d'adiposité » : la mesure de l'épaisseur du pli cutané, avec « pinçomètre ».

● *A 50 ans, plus de cholestérol.*

Des cardiologues français ont évalué le taux de cholestérol sanguin chez 400 sujets apparemment normaux et 127 coronariens. Voici les résultats de leur étude biologique :

● au-dessous de 2 grammes, zone de sécurité ;

● entre 2 et 3 grammes, zone d'incertitude ;

● au-dessus de 3 grammes, zone dangereuse.

Un autre spécialiste a cherché à déterminer la cholestérolomie moyenne de « l'homme de la rue ». Il a été étonné de constater qu'un tiers des femmes et un tiers des hommes entre 50 et 65 ans ont plus de 2,80 grammes de cholestérol dans le sang. Comme ces hommes et ces femmes au hasard sont apparemment en bonne santé, il semble qu'il n'y ait pas lieu de s'affoler exagérément quand le taux de cholestérol entre dans la zone « d'incertitude ».

● *Les employés, plus intoxiqués.*

Deux biologistes parisiens ont cherché à calculer le taux d'oxyde de carbone présent dans le sang des individus selon les professions. Un taux de 0,40 ml % est considéré comme normal dans l'atmosphère polluée de Paris. Ce n'est qu'au-dessus de 0,60 et 0,80 ml % que l'intoxication semble devenir nocive, entraînant fatigue, vertiges et parfois maux de tête. L'enquête effectuée dans une grande entreprise, où se trouve très concentrée une gamme d'emplois très étendue, a amené des résultats surprenants. On pouvait s'attendre par exemple à ce que les hommes travaillant dans un tunnel peu aéré aient un taux plus élevé d'oxyde de carbone dans le sang que les employés de bureau. On constata l'inverse.

On divisa alors les employés en groupe de fumeurs et de non-fumeurs. Le taux moyen d'oxyde de carbone fut de 0,60 ml % chez les fumeurs moyens qui avaient fumé une ou deux cigarettes avant le dosage et de 1,03 ml % chez les grands fumeurs dans les mêmes conditions. D'où les résultats apparemment paradoxaux obtenus au début : les ouvriers travaillant dans les tunnels ont moins de facilité de fumer que les employés de bureau.

D'autre part, les non-fumeurs travaillant dans un bureau enfumé par les cigarettes de collègues fumeurs ont un taux d'oxyde de carbone dans le sang plus élevé que les non-fumeurs travaillant en atmosphère non enfumée.

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, Paule Giron, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Arlette Royer, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

UNE NOUVELLE SIMCA A L'ESSAI.
Un témoin des progrès accomplis.

ESSAIS

La Simca 1000

● *Une voiture sans défauts et sans révolution.*

PRESENTEE à la presse spécialisée (Madame Express s'étant muée provisoirement en expert), la veille du Salon, la Simca 1000 n'est plus tout à fait une inconnue pour les Parisiens. Ils en ont vu circuler quelques dizaines cette semaine et savent donc déjà qu'elle est plutôt jolie, qu'elle ressemble à une Fiat 1500 miniaturisée et qu'elle ne sera pas très encombrante dans les rues embouteillées.

Mais, l'ayant conduite trois quarts d'heure sur la route et dans les rues les plus étroites de Poissy, Madame Express a pu apprécier :

● SA SOUPLESSE : la voiture grimpe très vite les échelons des vitesses (4 paliers avant parfaitement synchronisés) et peut rouler à 80 en seconde ou redescendre à 25 en quatrième sans le moindre dommage pour le moteur.

● SA STABILITÉ : centrée, la Simca 1000 a une direction qui revient toute seule en ligne droite (et y reste), même après un déboîtement brusque, pour éviter un obstacle par exemple.

● SA TENUE DE ROUTE : soumise à l'épreuve des zigzags sur une route mouillée, et involontairement à l'épreuve du frein devant un camion qui tournait brusquement à gauche, elle a très bien résisté.

● SON EXCELLENT RAYON DE BRAQUAGE : nous nous sommes placés, sans aucune difficulté dès le premier essai dans le minimum d'espace; l'avant, très court, permet de quitter une place en manœuvrant au minimum.

Pour être intègre, Madame Express doit aussi noter :

● qu'elle n'a rien trouvé de révolutionnaire dans la conception de la Simca 1000. C'est plutôt une conjugaison des qualités de ses devancières et un témoin des progrès accomplis en mécanique ces dernières années.

● que le coffre à bagages n'est pas follement vaste, les sièges pas étonnamment confortables et les amortisseurs seulement convenables.

● que son prix (6.450 NF) n'en fait une concurrente réelle que pour la Dauphine et que c'est sans doute auprès des femmes qui conduisent (le plus souvent en ville) qu'elle aura le plus de succès. A ce titre, la dernière-née des petites voitures françaises n'est pas la moins intéressante.

La nouvelle I.B.M.

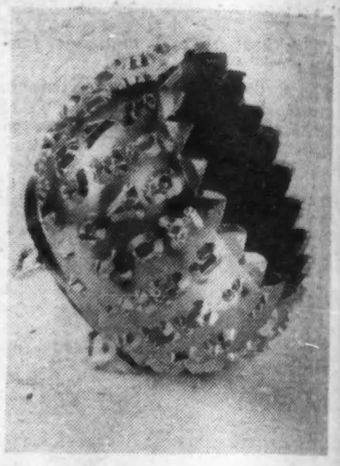
● *Une machine sans chariot et sans bras.*

UNE des collaboratrices de Madame Express ne possède pas le permis de conduire. En revanche, elle tape très bien à la machine. I.B.M. sortant, cette semaine, une machine à écrire révolutionnaire, elle a décidé de se transformer, elle aussi, en « pilote d'essai ». Voici son rapport.

PREMIER CONTACT AVEC LA MACHINE : Décevant. La ligne profilée est assez harmonieuse, mais la taille, la couleur, l'aspect général de cet objet qu'on m'a dit révolutionnaire sont ceux de la plus banale des machines de bureau. Un examen plus approfondi me permet cependant de constater que le clavier occupe un espace très réduit, toutes les touches étant collées les unes aux autres.

PREMIER ESSAI : Le démonstrateur met le contact (1). Je glisse une feuille sur le rouleau. A droite du clavier, une commande la descend immédiatement à la hauteur souhaitée. Ce n'est tout de même pas ça la révolution ? Je marge, un bon point : les margeurs sont sur le devant.

« Tapez », dit le démonstrateur. Je tape. A peine, d'ailleurs, il suffit d'effleurer les touches. Et je constate que MON PAPIER RESTE IMMOBILE. Les lettres s'impriment régulièrement, les unes après les autres, mais aucun chariot ne se déplace vers la gauche. Je soulève le tablier et je vois, enfin, ce pour quoi je suis venue. Il n'y a pas de chariot. Pas de « bras frappeurs » pour chaque lettre. Pas de ruban à deux bobines. Ils sont remplacés par un bloc qui se déplace le long du rouleau sur un rail métallique, et comporte une « tête d'impression » et un ruban dont les deux bobines sont contenues dans une petite cartouche. La « tête d'impression » est une sphère métallique, grosse comme une noix. 88 signes y sont encastrés. Dès qu'une touche lui transmet un ordre, elle pivote, s'incline et imprime le signe. En fin de ligne, une commande de retour à la marge la ramène à l'alinéa suivant. Les avantages de cette innovation sont multiples :



UNE TÊTE D'IMPRESSION.
Le papier reste immobile.

● Les bras n'existant plus ne peuvent plus se mélanger si on tape trop vite (ou mal).

● Pour changer de caractères, il suffit de changer de sphère (7 modèles, 15 NF la sphère environ).

● Quand le ruban est usé, on jette la cartouche et on en met une neuve. Il suffit de la poser sur son socle. On ne se salit pas les doigts.

● Enfin, le chariot, n'existant plus, ne pousse plus sournoisement au bout de la table tous les objets qui pouvaient se trouver à la gauche de la dactylo. La machine reste parfaitement stable.

Pour le reste, la « Spherdine » (puisque tel est son nom) possède tous les avantages d'une machine de bureau perfectionnée. (Tabulateur automatique, passe-marge, etc.).

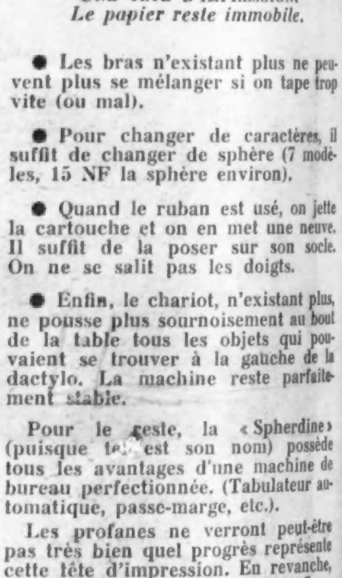
Les profanes ne verront peut-être pas très bien quel progrès représente cette tête d'impression. En revanche, toutes les femmes qui passent 7 ou 8 heures par jour derrière une machine à écrire apprécieront sûrement l'économie de temps et de fatigue qu'elle doit permettre... quand son prix de vente en fera un matériel de bureau courant (2).

(1) Il s'agit, bien entendu, d'une machine électrique.

(2) Elle sera vendue un peu plus de 2.300 NF, pendant le S.I.C.O.B., Salon de l'Équipement de bureau, qui aura lieu au C.N.I.T. du 13 au 22 octobre.

LORÈNE
COLLECTION D'AUTOMNE
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

L'I.D.E.S.
76, rue d'Assas (VIe)
LIT. 20-18 - BAB. 49-01
prépare pendant l'année scolaire à
HEC
HEC - J/F
SCIENCES PO
et apporte des compléments pratiques au
C.E.L.G. Année Propédeutique
en re-préparant aux Baccalauréats
1re et 2e partie (Cours d'Assas)



La plus sage...

(Roustan.)
LE BEBE PELISSE
De l'automne au printemps.

UNE jeune Américaine qui visitait Paris, l'hiver dernier, s'étonna de constater combien peu de Françaises portent des manteaux de fourrure. « Evidemment, disait-elle, les Parisiennes sont élégantes. Mais elles le seraient bien plus encore avec une fourrure ; comment ne le comprennent-elles pas ? »

La fourrure embellit

Il fallut expliquer à cette jeune femme que les crédits dont disposent les Américaines et les Françaises en matière d'investissements vestimentaires sont très différents : de 2 à 4 fois supérieurs pour l'Américaine.

Celle-ci, d'autre part, ne considère pas, comme la Française, que la fourrure est un luxe réservé aux circonstances exceptionnelles. Bien au contraire, l'Américaine, aussitôt qu'elle a acquis un beau manteau de fourrure... ou une étole de vison, symbole pour elle d'ascension sociale, les porte de l'automne au printemps, du matin au soir et se permet, grâce à eux, toutes les fantaisies.

La Française, quant à elle, aime les jupes, les pulls, les tailleurs ; elle achète un manteau bien chaud pour l'hiver, un autre habillé pour le soir. Pas toujours une fourrure.

En fait, un peu de réflexion suffirait à lui faire admettre qu'un tel achat est cependant parfaitement justifié. Sans doute exige-t-il au départ un investissement assez important. Mais, en revanche, il dure plusieurs années, remplace le manteau de ville et le manteau du soir, et la fourrure embellit infiniment celle qui la porte. Encore faut-il évidemment bien choisir, c'est-à-dire choisir des pelleteries qui gardent leur souplesse et leur éclat et des modèles qui, bien conçus et bien coupés, n'engoncent ni n'alourdissent la silhouette.

Une valeur sûre

Pour être certaine d'acquérir une valeur sûre, il est sage de faire confiance à la griffe d'un grand fourreur. C'est ainsi qu'à Paris, Revillon vous donnera le maximum de garanties.

Depuis 1723, ce nom, pour les femmes élégantes, est synonyme de perfection. Son organisation internationale permet sur tous les marchés mondiaux, de se réserver les plus belles peaux aux meilleurs prix.

Son équipe de modélistes connaît les impératifs de la fourrure, et sait dessiner des modèles qui « glissent » souplement le long du corps féminin, le mettant en valeur au lieu de le noyer.

Des trouvailles

Enfin, son service après-vente suivra votre veste ou votre manteau tout au long de son existence. Vous pourrez le rapporter chaque été pour le faire garder en chambre froide, réparer, transformer, régénérer, etc.

La collection Revillon Hiver 61 va des modèles « 20 ans » : ponchos, anoraks, pelisses frois quarts, pleins d'esprit et de trouvailles amusantes (photo de gauche), aux plus somptueux des visons, en passant par tous les astrakans, les phoques, les panthères, les pelisses chaudes et sages. Il faut aller la voir (1). Sans doute remarquerez-vous, comme nous :

- les manteaux fendus derrière et sur les côtés, qui permettent de s'asseoir confortablement ;
- la ligne, fine devant et ample dans le dos, de la plupart des modèles ;
- les martingales basses ; les redingotes d'astrakan, très 1961 (photo de droite).

(1) Collection chaque jour à 15 h. 30, 40, rue La Boétie. Parking 3, avenue Percier.

...est la plus belle

(Roustan.)
LA REDINGOTE D'ASTRAKAN.
Un achat parfaitement justifié.

COMMUNIQUE

BON SHOPPING Numéro 1

Valable jusqu'au 7 novembre 1961

...Importé !
ce MANTEAU en loden autrichien, doublé de lainage écossais.
Dernière nouveauté U. S. A., le col de tricot « foam » aéré, avec patte de cuir.
Ce manteau est chaud, léger, confortable, imperméable. Il est idéal pour les matins frais, les week-ends, le sport, la voiture.
Existe en blanc, beige, havane et bronze.

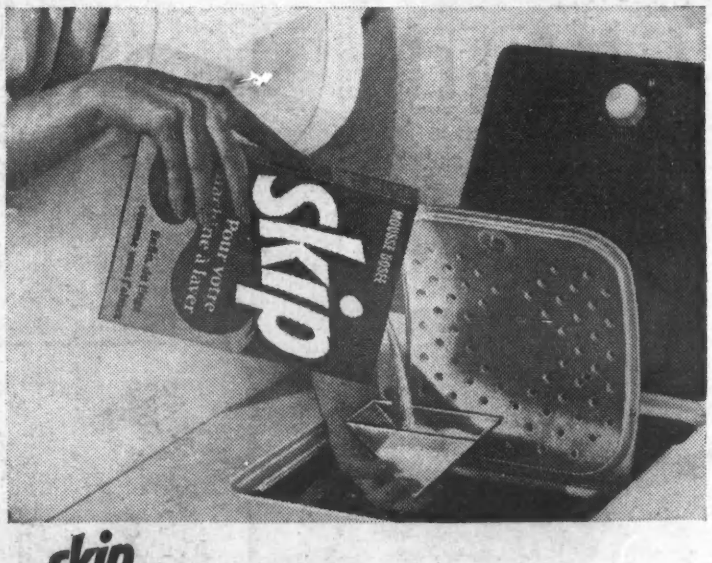
QUANTITÉ LIMITÉE
Prix : 178,80 NF
Algérie et exportation :
Prix : 143 NF

PARIS :
« SHOPPING », 41, rue Godot-de-Mauroy de 10 h. 30 à 19 h. - Tél. OPE. 82-04
PROVINCE :
Envoi contre remboursement + 5 NF de frais de port
ALGERIE et EXPORTATION :
Paiement par mandat à la commande et contre remboursement des frais de port

Communiqué.

MOQUETTES - VOILAGES TISSUS et
TOUT CE QUI CONCERNE L'AMEUBLEMENT
* Installation d'appartements
* Confection et pose de rideaux, voilages
* Pose de tringles
* Devis et conseils gratuits

Un spécialiste vous attend à TEXTILAM Magasins ouverts du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures sans interruption
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
NOUVELLE DIRECTION
3, rue Richelieu (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45



skip
FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.
En vente partout.
KP - 167 - 226/2

ACTUELLEMENT

à l'OLYMPIA

JACQUES BREL

chante

Le moribond, Marieke, L'ivrogne, Ne me quitte pas... etc...

...et ses nouvelles chansons

EXCLUSIVITÉ

disques PHILIPS

51, RUE VIVIENNE

SICOB Stand 3 A 115

GUT. 44-26 +

AIGLE

L'ESTHÉTIQUE FONCTIONNELLE DES BUREAUX

Au centre des affaires, le centre du bureau moderne : 2 200 m2 d'exposition, 1 000 modèles MÉTAL - BOIS - TUBE

Métro : Bourse, Richelieu-Drouot

Magasins ouverts sans interruption 8 h. 30 - 18 h. 30. Parking dans l'immeuble

G 3

GLOBE-PUBLICITÉ

GROVE

Presentations

Gitane, mon nouveau filtre

pardon .... flirt

machines à dicter

de l'enregistreur de poche

à l'équipement d'un central

dactylographique.

ASSMANN | FICORD | GRUNDIG | MINIFON | OLYMPIA

PHILIPS | POLYDICT | TÉLÉFUNKEN | UHER etc...

Toutes les grandes marques, service entretien.

LA MAISON DU MAGNÉTOPHONE

La plus importante maison spécialisée d'Europe.

9, rue de la Paix, PARIS 2e, RIC. 73-29, au 1er étage.

Parking Place Vendôme.

R. L. Dupuy

NIEMEYER

EDIP - 669

UN ARÔME UNIQUE !

HERMES

3 facteurs de productivité

machines à écrire portatives

machines à écrire de bureau

machines à calculer

PAILLARD S.A. est connue de chacun par son HERMÈS BABY et sa caméra PAILLARD-BOLEX. Mais savez-vous qu'elle fabrique aussi, sous la marque HERMÈS, une gamme complète de machines à écrire de bureau, machines à calculer, des plus simples aux modèles électriques les plus perfectionnés ?

Toutes bénéficient de 150 ans d'expérience dans la mécanique de précision qui a fait le renom des fabrications suisses.

HERMES

Demandez notre documentation, au Salon du SICOB, stand 4 B 415 ou en écrivant à HERMÈS-PAILLARD S.A. É 3

12, rue Caumartin, PARIS (9e) Tél. : OPÉ. 30-47

(Roustan.)

JEAN CAU.
En crevant le décor.

Vu par Ylipe : « La Pitié de Dieu ».

POUR LES PRIX

« La Pitié de Dieu »
par Jean Cau

● ***Un brillant journaliste peut-il être un bon romancier ? Maurice Nadeau s'est posé la question en lisant le roman de Jean Cau.***

QUATRE hommes dans une cellule. Quatre assassins. Le Docteur ; un boxeur : Alex ; un grutier (1) : Eugène ; un individu sans profession définie : Match. Ils purgent leur peine, qui semble être la prison à vie. La forteresse ou la citadelle dans laquelle ils se trouvent est en plein désert ou au bord de la mer, ils n'en savent rien, ils n'en ont pas la moindre idée (2).

« *Je suis un assassin : je tue le temps* », dit l'un d'eux. Ils tuent tous le temps, ce temps privé d'avenir, ce présent indéfini, en parlant. Ils se parlent à eux-mêmes ou ils parlent entre eux, « surtout pour faire du bruit » et parce que, dans leur situation, la parole n'engage vraiment à rien. Elle ne peut pas être suivie d'actes, ou les actes qui la suivent sont dérisoires et sans conséquences. Elle pourrait modifier les rapports qu'ils ont entre eux, peut-être, mais ils savent qu'ils doivent s'arranger les uns des autres puisqu'ils sont condamnés à vivre ensemble. En revanche, la parole peut être un jeu, une cérémonie, parmi beaucoup d'autres jeux et cérémonies cellulaires. Cela ne mène pas loin, mais dans cet univers clos et ce temps statique, qu'est-ce qui peut bien avoir de l'importance ?

Ils se racontent donc des « histoires » : « *Elles nous montent aux lèvres,* dit l'un d'eux, *et sont nos mauvaises haleines* ». Mais ce ne sont pas n'importe quelles histoires. On s'aperçoit bien vite qu'elles ont quelque rapport avec celui qui les dit, avec l'acte délictueux qu'il est censé avoir commis ou encore que, fausses ou vraies, elles sont destinées soit à rendre compte de cet acte, soit à le supprimer ou le modifier. Si vain que chacun d'eux veuille rendre l'usage de la parole, si vain qu'il soit, en effet, dans la situation où ils se trouvent, il engage celui qui s'y livre dans son fonds essentiel et dans son passé, ce passé qu'on dit irréversible et qui n'est qu'un brouillard d'événements mal enchaînés les uns aux autres, de bonnes ou de mauvaises raisons, de circonstances toujours trompeuses. Notre passé nous appartiendrait-il moins encore que l'avenir ?

Prenez le Docteur, par exemple. Il est accusé d'avoir tué sa femme. Or, de la mort d'Hélène il peut donner dix, vingt versions différentes qui toutes l'innocentent. Eugène, le grutier, aurait laissé tomber sur le contremaître qui courtisait sa femme un chargement mortel de poutrelles d'acier ? Il aurait frappé le ventre de l'infidèle à coups de pied jusqu'à ce que mort s'ensuive ? Billevesées. Il était jaloux, sans doute, mais sa femme il aurait pu la tuer tout autrement, et c'est peut-être le contremaître qui l'a tuée. Quant à la chute des poutrelles, voyons, raisonnons un peu, elle ne pouvait être qu'un accident. Il en est de même de Match : est-ce son frère aîné qu'il a tué ? Ou sa mère ? Ou son père ? Ou les trois ensemble ? C'est beaucoup pour un seul homme. Et Alex ? On la lui baille belle en l'accusant du meurtre de sa petite amie et protégée, ou de celui de son grand copain Guitare. « *Tous innocents* », se disent-ils les uns aux autres avec un bon rire, tous victimes. Et ils brouillent si bien les cartes (ou l'auteur les brouille si bien pour eux) qu'on ne voudrait pas se trouver à la place des juges qui les ont définitivement privés de liberté.

Crient-ils au déni de justice, à l'erreur judiciaire ? Non. Comme c'est curieux ! Ils ont peut-être passé les limites de la résignation et du désespoir ? Pas davantage. On irait même jusqu'à dire qu'ils sont satisfaits de leur situation, heureux d'un étrange bonheur. C'est que, coupables ou non des crimes qu'on leur reproche, ils en ont commis d'autres, inconnus ou qui ne tombent pas sous le coup de la loi. Ce sont ceux-là qu'ils expient. Qu'Hélène, par exemple, ait mis fin à ses jours ou que le Docteur l'ait tuée ne change rien à la culpabilité de celui-ci, et il est même innocent dans la mesure où il est coupable si l'on mesure à sa juste portée ce cri du cœur : « *Pourquoi l'aurais-je tuée puisque je la tuais ?* », c'est-à-dire puisque, jour après jour, je lui enlevais toutes les raisons qu'elle avait de m'aimer, toutes celles qu'elle avait de vivre et qu'en somme, en me débarrassant brutalement d'elle, je me serais privé de mon jouet.

Si Match n'a pas poussé son frère aîné dans un précipice, il a voulu le supprimer dans l'amour de leur mère et afin de garder tout cet amour pour

→

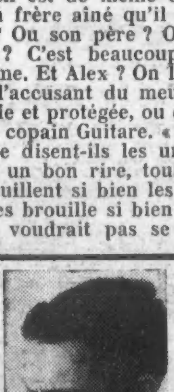
(1) Homme perché dans une cabine et qui manœuvre les grues métalliques.

(2) « La Pitié de Dieu », Gallimard, 280 pages, 10,50 NF.

EMMANUEL D'ASTIER

Sept fois
sept jours

nrf Les Grands



vient de paraitre
PIERRE DELASTRE
LE PIÈGE
roman
L'aventure d'un homme aux prises avec les choses dans un univers étrange et qui le menace
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

MORAVIA
L'ENNUI
et sa diversion
L'ÉROTISME
roman
flammarion

vient de paraître

HENRI ROUSSEAU

PAR JEAN BOURET

Ce catalogue des œuvres authentiques du Douanier est à la fois un ouvrage méthodique et un des grands livres d'art de notre temps.

230 reproductions dont 50 hors-texte en couleurs, le texte et les commentaires d'un vrai critique nous proposent en définitive une « somme » de l'œuvre de ce peintre solitaire, merveilleux aventurier du monde quotidien et chimérique.

Un volume format 25 × 28 cm., impression sur vélin, reliure plein toile, jaquette laminée en couleurs.

Prix de vente : 96 NF

Ides et Calendes, Neuchâtel

les lecteurs vont juger !

le P.I.P.R.

Invite tous les lecteurs de l'Express à faire partie du Jury qui décernera en décembre le

PRIX INTERNATIONAL DU PREMIER ROMAN

et informe toutes les personnes intéressées que la souscription pour 1961 sera close très prochainement

Pour tous renseignements
M. J. L. BORY
Secrétaire général
P.I.P.R.
34, r. de l'Université
Paris 7

CE JOUR-LA ...
12 Septembre 1959

Albert Ducrocq
LE FABULEUX PARI SUR LA LUNE
Ce Jour-là : LUNIK II échappe à l'attraction terrestre pour atteindre un autre monde
dans la collection du
LE JOUR LE PLUS LONG
de Cornelius Ryan
ROBERT LAFFONT

Vient de paraître

GEORGES LONDEIX
LA CAMARADE MADAKA
roman
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
Amour de Hanoï

lui seul. C'est donc tout comme. Et ainsi des autres jusqu'au fruste Alex, le boxeur, qui sait pertinemment, lui, qu'il a tué un adversaire de ses poings et qui savait qu'il le tuait. Dans ces psychanalyses publiques auxquelles ils se livrent, au cours de ces psychodrames qu'ils montent avec rigueur et minutie, nos quatre prisonniers révèlent le fond bourbeux de leurs actes passés, de leurs pensées, de leurs envies, de leurs secrètes délectations, et c'est un spectacle assez affreux à voir. On imagine que plus d'un lecteur risque de s'en détourner.

Constamment bouleversant

Car c'est un livre sans concessions, cruel, parfois halluciné et constamment bouleversant que vient d'écrire Jean Cau. Avec une minutie de chirurgien, et cette minutie n'est pas loin du sadisme, il débride les plaies cachées, en fait gicler le pus, les sonde jusqu'à l'os. Les individus qu'il nous montre sont des assassins pour la simple raison qu'ils sont des hommes et qu'ils ont vécu. Qu'ils soient fous ou sains d'esprit, qu'ils se laissent prendre à leurs jeux et cérémonies ou qu'ils les dominent dans le dessein de les faire servir à on ne sait quelle meilleure connaissance d'eux-mêmes ou des autres, tout cela importe peu. Nous avons tous l'esprit plus ou moins dérangé et, pour ne pas se dérouler entre les murs d'une cellule, nos jeux et cérémonies n'en possèdent pas moins les mêmes caractères de sérieux et de ridicule. En bon moraliste, Jean Cau nous tend un miroir grossissant afin de nous en persuader.

Il laisse voir des ambitions plus grandes que celle de brouiller subtilement les frontières du crime et de la folie. Coupable ? Non coupable ? Fou ? Pas fou ? La question a d'autant moins d'importance que nos quatre meurtriers supposés (quatre pauvres humains qui semblent pris au hasard dans une foule) pérégrinent dans des domaines où le rêve et l'imaginaire, le désir concrétisé, l'envie réalisée — et qui prennent tous consistance par la parole — font brèche dans une réalité cellulaire réduite à sa plus simple expression et prennent le pas sur elle.

Une seule vie confondue

Dans cet univers dépourvu de sanctions parce qu'il est retranché du monde, de la vie et du temps, le faux peut être vrai, le vrai peut être faux sans engager rien d'autre qu'une parole que la parole suivante défait. C'est l'univers de tous les possibles, un univers de féerie et reconstruit par la poésie. Au lieu du présent et de l'avenir, c'est le passé qui en fait les frais. Un passé ainsi retaillé à la mesure de l'homme qui le fabrique se change de poids écrasant en montgolfière. Tous quatre en sont, au sens propre, « délivrés ».

Ils s'en délivrent chacun pour soi et les uns par les autres. A la fin, vient un moment où rêves, velléités, impulsions et événements s'échangent et se confondent, où le passé du Docteur pourrait être celui d'Eugène et réciproquement, où Alex, s'il sait qu'il est Alex parce qu'il est intellectuellement borné et qu'il est chargé de l'appel journalier, n'ose cependant affirmer que Match ne lui a pas dérobé sa personnalité. Les quatre prisonniers ne font plus qu'un seul homme pourvu d'un passé unique. Ils forment une seule vie confondue et cette confusion remplit l'un des moments les plus extraordinaires de l'ouvrage. C'est comme si, après avoir effectué de nombreux bonds qui l'ont fait sans cesse s'élever au-dessus du sol et d'une réalité sordide qui ne vaut même pas d'être décrite, l'auteur crevait soudain le décor. Il s'élève alors à la hauteur d'un Genet ou d'un Beckett.

Un hanneton mort

Il s'y élève par la poésie, non par la philosophie ou la métaphysique qu'on reconnait toujours à leurs gros sabots. Les méditations sur un hanneton mort et qui par sa mort condamne la Création ne valent pas plus (mais elles ne valent pas moins) que celles de Camus sur certaine petite fille prise à Dostoïevski. Et on reste sceptique non sur la capacité du Docteur à se prendre lui-même pour un dieu, mais sur celle de ses commensaux à l'adorer ou à le tuer en tant que tel, comme ils s'y préparent quand l'ouvrage s'achève. Tout cela n'appartient pas au fonds Cau. Il n'en est que le gérant.

Car, désormais, après cinq romans qui n'étaient pas plus mauvais que d'autres, et sans doute même plus intéressants que d'autres, on peut parler, avec « La Pitié de Dieu », d'un fonds Jean Cau. On y trouve encore la « blague » germanopratine ou excessivement faubourienne, mais souvent transmuée en humour féroce, en calembours qui font balle (« *On prouve n'importe quoi ! C'est ce qu'on éprouve qui compte* », déclare une mère éplorée au juge devant qui comparaît son fils). On y trouve surtout l'avers et le revers de cette « pitié de Dieu » qu'un auteur montre à l'égard de ses créatures : impitoyable dans le coup d'œil et compréhensif dans l'appréciation : au-delà du jugement. On y trouve enfin, derrière les influences subies et les ambitions trop manifestes (c'est-à-dire pas toujours menées à bien) une confession souvent poignante, parfois presque insupportable par sa cruauté, dont la volonté d'art a pu opérer l'auteur à son insu. C'est là le vrai support d'une richesse profuse, étonnante dans sa variété, surprenante par son renouvellement. L'assertion selon laquelle les brillants journalistes feraient de mauvais romanciers est ici sans fondement.

MAURICE NADEAU.

« La Prison maritime » par Michel Mohrt

● *Une histoire « fertile en événements » du temps de la marine à voile et des winches à manivelle.*

AI-JE été sensibilisé par mon long commerce avec les romans du XIXe siècle ? Des chapitres intitulés « Où l'on retrouve lady Cecilia » ou « Les Mystères de Londres » trouvent en moi un immédiat complice.

Comme je me sens complice de cette politesse désuète à l'égard du cher lecteur que l'on prévient, que l'on avertit par anticipation, que l'on éclaire par des explications rétrospectives, aux objections de qui le narrateur répond courtoisement ! Complice, en somme, de tout un attirail technique traditionnel, de tout un magasin d'accessoires de la rhétorique romanesque datant des lampes à huile et — ce qui convient parfaitement à « La Prison maritime » (1), dernier roman de Michel Mohrt — datant de la marine à voile. Bref, je me suis embarqué sur le « Roi-Arthur » avec plaisir.

J'ai le mal de mer, les nœuds marins me sont inaccessibles, le vocabulaire spécialisé, hermétique. Et je suis bien résolu à ne jamais savoir ce que peuvent être des glènes de filin ou des winches à manivelle. Cet hermétisme participe de l'aventure dépaysante. Mais ouvrir le roman de Michel Mohrt c'est aspirer une bouffée de grand air. On sort du laboratoire, de l'intéressante mais souvent fatigante cuisine des romans-cornues. La tête vous tourne un peu. Tout cet horizon, ce vent, ces vagues. Délicieuse griserie. On part en vacances. Je n'attendrai pas la fin de cet article pour remercier Michel Mohrt.

Ces écrivains bretons

L'auteur de « La Prison maritime » ne craint pas de nous raconter une histoire. Et une histoire « fertile en événements ». Un jeune Breton bretonnant profite des vacances scolaires pour participer à une exaltante expédition. Exaltante à plusieurs titres : parce qu'elle est maritime et que le navire est le beau yacht blanc « Le Roi-Arthur » et que le jeune Hervé aime ce bateau comme on aime une femme ; parce que le jeune homme partage cette aventure avec le prestigieux Olivier Prigent de Kersangar et la mystérieuse et séduisante lady Cecilia ; parce qu'il s'agit de contrebande ou plutôt d'un obscur trafic entre Irlandais et autonomistes bretons, donc d'un complot pour la chère patrie celte contre l'Anglais, toujours ennemi héréditaire, et contre l'odieux Français républicain. Et nous naviguons d'un manoir breton au château irlandais de Ballinajoy, des pubs de Londres à la prison française de Pipipol.

Nous manquons de nous écraser sur des rochers ; nous écoutons les vaticinations autonomistes de l'abbé surnommé le Grand Foc ; nous volons, complices des terroristes irlandais

(1) Gallimard, 339 p., 12,50 NF.

(nous sommes en 1923), un Burne-Jones de la National Gallery ; nous débarquons des armes sur la plage des Sables-d'Or et nous nous retrouvons en prison républicaine.

Tout cela est bien plaisant — parce que tout cela est parfaitement raconté, que Michel Mohrt, en dépit de ses airs détachés et de son sourire ironique, y croit avec tendresse et qu'il réussit à nous faire partager sa conviction et sa tendresse.

Flotte aussi sur ce récit une brume « merveilleuse », une discrète féerie : le chien Du, double légèrement infernal d'Olivier de Kersangar ; lady Cecilia, Dame Verte de l'indépendance irlandaise ; le « Chêne Blanc » du Grand Foc ; les promenades irlandaises en compagnie du grand poète français Arthur Saint-Arthur ; les nuits d'amour à Ballinajoy ; l'exploration des mystères de Londres. Merveilleux, je crois, particulier aux écrivains bretons. Il serait intéressant de comparer, et d'opposer sans doute, la Bretagne de Louis Guilloux à celle de Michel Mohrt. La Bretagne de Michel Mohrt est sur fond d'école libre, de tennis-club et de régates, de drapeau blanc semé d'hermine, de « Breiz Atao ».

Pour respirer

« La Prison maritime » n'est pas seulement un récit d'aventures sur mer. Nous assistons à la formation

(J.-R. Roustan.)
MICHEL MOHRT.
De Brest à Pipipol.

d'un homme — autre grande tradition romanesque. Pour Hervé, cette aventure celtique restera le grand moment de sa vie. Non seulement parce qu'il y aura appris l'amour (cœur et corps), mais parce que la vie en mer — prisonnier d'un navire au sein même d'une liberté illimitée — lui aura enseigné les vertus de l'ordre et de l'obéissance. Ce qui n'empêche pas le marin de se sentir libre ; en se renonçant soi-même, c'est-à-dire en s'acceptant, libre comme le moine l'est dans son couvent, le prisonnier dans sa cellule. « La Prison maritime », que traverse de bout en bout l'immense ventilation de la mer, s'ouvre sur la prison de Brest pour se fermer sur la prison de Pipipol.

Autre leçon que n'oubliera pas le jeune Hervé, l'aventure en mer condamne aux relations d'escale. Il faut toujours quitter ses nouveaux amis — et combien d'entre eux reverra-t-on ? Solitude inévitable, qui est prison elle aussi, ou plutôt île (quelle différence ?) et ce n'est pas par hasard si « La Prison maritime » nous transporte d'île en île, d'Irlande en Angleterre, d'Angleterre à cette Bretagne autonomiste qui se veut île en marge de la France, pour nous laisser sur la terrasse d'une vieille maison dont le narrateur a fait son île et sa prison.

Avec une désinvolture très romantique, Michel Mohrt mêle dans son récit les considérations de l'homme mûr aux souvenirs du jeune mousse. Désinvolture plus mélancolique qu'amusée. Ce récit, qu'il intitule prison, en fait lui sert à s'évader. Il s'y réfugie — reculant devant le monde actuel, vulgaire et désenchantant, pire : fatigant. Il recule jusqu'à son enfance, protégeant sa retraite, comme la seiche le fait d'un nuage d'encre, d'une débauche de rêveries et d'une naïveté appliquée. Pour sa délectation et pour la nôtre (mais, pour lui, délectation morose), il s'enferme dans ce roman, île et prison ; mais dans cette prison qui bouge au rythme lent de la houle, circulent tous les souffles de la mer, et si Michel Mohrt tourne le visage vers le passé, c'est comme on le tourne vers le large : pour respirer.

On a compris que j'aime ce livre, sa hauteur un peu triste, sa pudeur un peu méprisante, la complicité *tendre* qu'il requiert de son lecteur. Je crois aussi que j'aime cet Hervé désenchanté qui court, les poings sur les oreilles pour ne plus rien entendre du monde présent, vers les naïfs enchantements de son enfance. Naïfs ? Attention ! deux aveux d'Hervé nous préviennent : *« La vraie audace consiste à oser paraître rétrograde »* (déclaration dont « La Prison maritime » est la défense de l'illustration), et *« J'ai trouvé bien du plaisir dans ma vie à être fidèle sans être dupe »*. Cette naïveté est un masque — une défense, une protection.

Le livre de Michel Mohrt ressemble à un coquillage. Appliqué à votre oreille, il bruit, et Michel Mohrt vous parle beaucoup de ce qu'il aime, un peu de ce qu'il méprise ; que vous importe, après tout, puisque les idées d'Hervé relèvent de la poésie de l'enfance et de la magie des vagues !

JEAN-LOUIS BORY.

LU

« Djamal » par Henri Kréa

● *L'Europe vue d'un maquis d'Algérie.*

La première littérature qui nous vint d'Algérie fut une littérature de bonheur ; celle que nous recevons aujourd'hui nous apprend qu'il ne suffit pas du soleil pour être heureux. Elle nous montre des hommes déchirés, aux âmes métissées qui tentent, parfois brillamment, parfois vainement, de faire la synthèse de ce qu'ils sont. Peut-être se présentent-ils comme des figures de proue, ces écrivains en qui s'unissent des tendances diverses qui, dans un monde que l'on parcourt en quelques heures, doivent forcément se rencontrer.

Dans Kréa, l'homme d'Occident semble dominer, avec des rappels profonds d'une civilisation plus simple, qui accepte mieux la vie. Mais ce qui importe n'est pas tant une poésie — évidente d'ailleurs — que la nécessité de transformer l'événement en symbole. Dans « Djamal » (1), chaque événement est une étape de la conquête de soi. Bien entendu, il n'est pas question d'écraser ce livre (un peu maladroit encore mais qui, au fur et à mesure des pages, va s'affermissant) sous des grandes œuvres du passé. Il reste qu'il est, à sa mesure et dans le cadre très particulier de l'Afrique du Nord, au milieu du XX[e] siècle, un roman de formation.

Entre une mère naïve et illettrée, infirmière que des manœuvres politiques transformeront en chômeuse, un père occidental inconnu qui le rejeta sans toutefois le négliger complètement, entre l'apparition du Nouveau Monde sous la forme d'un jeune peintre américain et les exigences de fidélité d'un oncle qui fut marin avant de se fixer sur sa terre, entre une rêveuse passion de jeunesse et une brève aventure qui devrait amoindrir son humiliation, un adolescent prend conscience de lui-même et, un jour — dans un temps volontairement imprécis — se trouve dans le maquis. Cependant, ce maquis n'exige pas de lui qu'il rejette tout ce que l'Occident lui a donné ; au contraire. Et peut-être faut-il voir la partie la plus curieuse, la plus émouvante aussi du livre dans sa fin : au moment où le héros, des ordres ayant été donnés, qui tiendront compte à la fois du résultat à atteindre et des vies humaines à ménager, pensé, non sans aigreur, à ses expériences passées, un de ses camarades algériens s'approche de lui et murmure : « Tu as tort de mépriser ainsi l'Europe ».

CLARA MALRAUX.

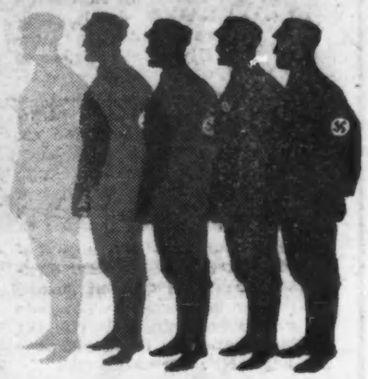
(1) Calmann-Lévy. 237 p. 8,90 NF.

JULLIARD

PETER USTINOV

L'UNIFORME

roman



Tout le monde connaît Peter Ustinov comédien, auteur dramatique (il a été joué sur toutes les scènes du monde avec le plus grand succès) et réalisateur (son film ROMANOFF ET JULIETTE qui passe actuellement a été mis en scène, dialogué, joué et réalisé par lui). Il restait à Peter Ustinov de devenir romancier. C'est chose faite aujourd'hui avec L'UNIFORME. Si l'humour de l'auteur transperce maintes fois dans le livre, le récit n'en est pas moins grave : bien qu'ayant le cœur pur, Hans Winterschild était destiné, par tradition familiale, à devenir un ardent partisan politique. Son contact brutal avec les horreurs de la guerre en Russie le transforment en une brute désespérée jusqu'au moment où, sous le ciel italien, il rencontrera pour la première fois l'amour... La maîtrise de Peter Ustinov ne laisse pas de nous captiver jusqu'à la dernière page de ce roman souvent amer et nous permet de saluer en lui un authentique romancier.

1 vol. 15 NF.

Robert Felsette

PIERRE ET LES AMÉRICAINES

roman

Préface de ROMAIN GARY

1 vol. 11,70 NF.

AVIS AUX AMATEURS

Les Lettres nouvelles 17

Elisabeth Mann-Borgese

« La richesse de son écriture et l'ingéniosité de ses constructions la rendent tout à fait digne du nom qu'elle porte... Sur des données insolites, Elisabeth Mann-Borgese construit des nouvelles non seulement passionnantes, mais riches de sens et sainement inquiétantes. »

Jacques BRENNER (*France-Observateur*).

1 vol. 9,60 NF.

RJ

Michel Servin

Deo Gratias

roman

L'avez-vous lu ?

1 vol. 9,90 NF

Georges Buis

LA GROTTE

roman

« Avez-vous lu LA GROTTE ? Il faut le faire... Parce qu'un officier, membre de cette confrérie presque fabuleuse qui joue avec le pouvoir, la mort et les libertés de deux peuples y parle, en officier en même temps qu'en homme, d'un sujet qu'il connaît bien. Parce que l'auteur, enfin, a beaucoup de talent. »

Jean LACOUTURE

1 vol. 13,50 NF

Pierre Lyautey

MAGDELAINE DE MÉDICIS
La Corsaire des Iles d'Or

Pierre Lyautey nous fait découvrir dans ce récit un personnage historique inconnu. Cette découverte — authentique — s'appelle Magdelaine de Médicis. Fille naturelle d'un Médicis, Magdelaine mettra sa fortune et ses navires au service de François I[er]. Pierre Lyautey nous trace un portrait fidèle de cette femme dont la vie de grande amoureuse rejoint le destin d'un lady Hamilton ou d'une Pompadour.

1 vol. 10,80 NF

MIKHAÏL CHOLOKHOV

LE DON PAISIBLE

tome V

1 vol. 9,90 nf

LA SEMAINE

SUCCES SPECTACULAIRE de la première traduction italienne d'« Ulysse », de James Joyce : 100.000 exemplaires demi-luxe écoulés en trois mois (soit autant que « La Noia » (« L'Ennui »), d'Alberto Moravia, qui est un des « best-sellers » italiens). On doit cet « Ulysse » à Giulio de Angelis, professeur de lycée à Florence, qui, selon le « New York Times », « a passé cinq ans à le traduire, soutenant une lutte héroïque contre des comités d'experts et d'érudits qui ont essayé d'expurger sa version ». Angelis est sorti vainqueur, mais pas sur le plan financier : il n'a été payé que 5.000 NF.

LES EDITIONS KINDLER de Munich ont fêté cette semaine leur dixième anniversaire. C'est un jeune âge pour une maison d'édition, mais il semble qu'en Allemagne le « miracle économique » joue même dans cette profession où la durée est pourtant reine. Kindler, qui a publié en Allemagne des livres d'Aragon, de Romain Rolland, etc., est en même temps une puissante entreprise de journaux qui édite en particulier « Revue », un des plus grands illustrés allemands (tirage : 1 million 500.000) et « Das Schönste », revue littéraire et artistique.

LE LIVRE DE POCHE DU MOIS : « Lumière d'août » de William Faulkner. (Egalement : « Le Père Goriot » d'Honoré de Balzac et « Manhattan Transfer » de John Dos Passos.) Parmi les derniers succès des « Classiques de poche » : 100.000 exemplaires des « Poèmes » de Rimbaud et de « L'Eternel Mari » de Dostoïevski, alors que « Les Trois Mousquetaires » n'ont atteint qu'une vente de 53.000 exemplaires.

LE PROFESSEUR de la Faculté d'Alger, qui fait préparer à ses élèves des diplômes d'études supérieures sur l'« école du regard » (dont un sur le temps dans Robbe-Grillet) s'appelle Maurice Regard.

« **LA SEULE AMERIQUE** que j'aime est celle de Whitman, Thoreau et Emerson, et cette Amérique-là n'a jamais vraiment existé ». C'est ainsi que Henry Miller, de passage à Londres, fustige son pays natal, où « Tropique du Cancer », publié pour la première fois cet été (par Grove Press) est devenu, d'emblée, un « best-seller ». Mais c'est en Europe que Henry Miller fait le plus parler de lui. Le Schiller Theater de Berlin va monter sa première pièce, « Just wild about Harry » (« Nous sommes fous de Harry ») qu'avait refusée le Royal Court Theatre de Londres : « **Ils trouvaient ça trop sentimental** », explique Miller, qui décrit ainsi sa pièce : « **C'est très lâchement construit : sept scènes, pas d'action. Je l'ai écrite en Allemagne, pendant les fêtes de Noël. Je n'avais rien à faire et je ne trouvais rien à manger. Alors, j'ai décidé de faire une pièce** ».

LA SORTIE DU LIVRE de Claude Paillat, « Le Dossier secret de l'Algérie », risque d'être retardée (1). M. Michel Debré est intervenu auprès de l'éditeur « Les Presses de la Cité ». Motif : Claude Paillat apportait des révélations sur l'affaire du bazooka.

(1) Lire en page 34 l'article de Jean Daniel.

L'HOMME DE

Henry de Montherlant publiera la semaine prochaine, chez Gallimard, un recueil d'essais écrits entre 1927 et 1929 : « Un voyageur solitaire est un diable ».

Réunis en un volume à la veille de la guerre, leur édition fut alors différée par l'auteur. Nous publions ici avec l'autorisation de M. de Montherlant, le texte intégral de l'un de ces essais (« Un compagnon est un maître »), la préface écrite en 1939 pour les présenter aux lecteurs, et quelques extraits de l'ouvrage.

En guise d'avertissement, l'auteur précise : « Ce serait contresens, sinon mauvaise foi, que les imaginer ou les citer comme s'ils étaient pensés dans le monde de 1961 ».

On verra que si la pensée de Montherlant a évidemment évolué en trente-cinq ans, elle n'était alors ni moins vigoureuse ni plus faiblement exprimée.

• Le journal d'une crise

CES pages sont prodigieusement inactuelles. Qu'est-ce que ce monsieur qui vient nous embêter avec ses crises, ses mélancolies, ses caracoles, dans la dure Europe de décembre 1939 ?

Réponse : le « Voyageur » fut vécu et écrit il y a longtemps. N'ai-je pas entendu dire que, du temps de René, d'Obermann, une grande partie de l'Europe était à feu et à sang ? Pas d'hypocrisie. Nous savons bien que le petit drame individuel continue de courir, autonome, au milieu des pires bouleversements. Mais est-ce bien moi qui ai parlé d'un « petit drame individuel » ? Qu'est-ce que le destin des Empires auprès du salut d'une seule âme, si l'on est chrétien ? auprès de la sagesse d'une seule vie, si l'on est philosophe ? auprès de l'œuvre que l'on compose (et cette œuvre fût-elle ratée), si l'on est artiste ? Et c'est Chateaubriand lui-même qui, renversant avec l'audace du génie la proposition qui semblait « aller de soi », n'a pas craint d'écrire : « L'individualité humaine sert à mesurer la petitesse des plus grands événements ! » Et il accentue, par la phrase inoubliable : « Que m'importaient, au moment où je perdais ma sœur, les milliers de soldats qui tombaient sur les champs de bataille... ? »

MONTHERLANT AU FOOTBALL, A 26 ANS.
Errant comme un scorpion.

Ces trois livres des « Voyageurs traqués » sont le journal d'une crise : on m'y voit errant à droite et à gauche comme un scorpion, et venimeux comme lui.

La crise par laquelle je passai de 1925 à 1930 me met aujourd'hui dans le dernier étonnement. J'avais toutes les mêmes raisons d'être heureux que j'ai aujourd'hui, et j'avais dix, quinze ans de moins. Si je n'en voyais pas la trace écrite, je dirais : « Cela n'est pas possible. » Je regarde cet ilote ivre que je fus, mettons ce nageur en perdition : *suave mari magno...* Que la conscience de m'être trompé si fort me donne au moins quelque indulgence pour les faux pas des autres.

Et sans doute, de même que, collégien, je me rendais compte que jamais plus tard je ne renierais ma vie de collège, de même, quand j'écrivais « Les Voyageurs traqués », je me rendais compte qu'un jour viendrait où cette crise me serait incompréhensible. Pourtant, un des essais de cette époque, je l'ai intitulé « Sans Remède » (1).

Les explications que je voudrais trouver à cette crise ne sont pas suffisantes. *Erreur* du voyage ? J'ai voyagé aussi depuis 1930. Accrocs de santé ? J'en ai eu aussi depuis 1930. En réalité, une crise particulière à l'homme de trente ans, voilà ce à quoi je voudrais croire. Parce que, encore une fois, cela nous ferait entrer dans le général, me libérerait d'un certain malaise que me cause ce qu'il y a de trop individuel dans le sujet de ce livre, publié en un tel moment. Y a-t-il une crise de l'homme de trente ans ? Quelque chose de semblable à la mue des oiseaux ou à la « maladie » des chiens ? Et, si cette crise existe, quelle en est la base psycho-physiologique ? Je vois bien la base de la crise de la puberté, celle de la crise de l'arrière-saison. Je ne vois pas celle de la crise de la maturité.

Le genre réconfortant

Je pense à cette crise de l'homme de trente ans, parce que quelques personnes m'en ont parlé comme d'un fait d'expérience. Mais toujours vaguement. Qu'en disent les médecins ? Les moralistes ? Et mes lecteurs ? Et a-t-on jamais écrit là-dessus ?

Comment je m'échappai de cette crise ? Là aussi je voudrais rendre service, en donnant un conseil. Cela se fit en 1930, qui fut pour moi une grande année : le 0 de ce millésime, c'est le soleil qui sort des nuages. Je vois bien qu'en 1930 je me mis à une œuvre de longue haleine (« La Rose de Sable »), qui m'occupa et me bloqua. Mais voilà qui ne suffit pas à expliquer pourquoi depuis cette année je fus heureux, alors que, à ce travail près, mon genre de vie restait tout juste le même qu'auparavant. Si la créature que j'aime le plus au monde me disait : « Je suis dans cette mélasse dont vous êtes sorti. Comment vous en êtes-vous sorti ? », je ne saurais répondre. C'est pourquoi, les conditions extérieures demeurant à peu près les mêmes, j'en reviens à l'hypothèse d'une crise inhérente à l'âge : il était écrit dans mon corps que je devais, à ce moment-là de ma vie, et quelles que fussent les circonstances, me tourmenter et être malheureux.

Quoi qu'il en soit, j'apporte une expérience réconfortante, et sans y être suspect de complaisance, le genre réconfortant n'étant guère mon affaire. Cette expérience est que les crises se résorbent, de même que l'ulcère de l'estomac (dit-on) finit par se digérer lui-même ; que ce qui semblait « sans remède » a son remède ; que ce qui semblait sans lendemain a son lendemain ; et qu'enfin le jeune désespéré de vingt-neuf ans peut se trouver à quarante-trois plus heureux qu'il ne le fut de sa vie. D'ordinaire, l'homme de quarante-cinq ans met sur le compte de son âge des inquiétudes et des mélancolies qui sont de tous les âges ; il croit, par exemple, que c'est parce qu'il vieillit qu'il a cette déception d'amour, oubliant comme il en eut de semblables, et de bien pires, à vingt ans ; c'est ainsi qu'on finit, à l'instar de Don Quichotte, par se faire un dragon d'une honnête bourrique. L'homme de quarante-cinq ans, tout au contraire, combien la souffrance mord moins sur lui ; combien moins, l'inquiétude ; combien moins, la peur. Combien plus coriace. Combien plus équilibré, plus carré, plus solide. La maison est en ordre. Quinton a écrit : « Les jeunes mâles ne sont pas les meilleurs au combat : ce sont les vieux mâles les rois du troupeau. » Je sais maintenant qu'il avait raison. On perçoit le roulis, mais on n'a plus la nausée (et, si je le dis par image, je le dis aussi au propre : entre trente-cinq et quarante-cinq ans, un homme peut voir disparaître en lui des faiblesses physiologiques qu'il avait depuis l'enfance, telles que le vertige ou la phobie de l'eau). On sent qu'on vous charcute, mais — quelle est cette mystérieuse anesthésie ? — on ne sent plus la douleur. On aime la vie plus encore qu'autrefois, car le jeune homme aime la littérature, et l'homme mûr aime la vie, et cependant la pensée de votre mort vous trouble moins.

Une funeste équation

Il y a toujours pour vous du pathétique ; il n'y a plus de drame. « Dans le délire de l'amour, ce n'est plus seulement la voix du chanteur, c'est le pas rythmé du cheval qui devient lui aussi un concert mystique », chante admirablement Saadi. Mais pourquoi parler de délire ? Le monde est plein de concerts, et l'homme mûr les enregistre dans leurs ténues vertébrations, quand le jeune homme n'entendait qu'une tumultueuse cacophonie. Ainsi nous nous acheminons vers l'aimable vieillesse, où nous pourrons enfin nous faire une idée simplifiée du monde et de nous-même (2). — Suis-je ici encore dans une sorte de loi générale ? (J'ai déjà dit pour quelle raison je m'inquiète beaucoup, en présentant

(1) Les trois quarts des souffrances morales de l'humanité étant sans motifs sérieux, n'accordera-t-on pas un diplôme d'honneur aux souffrances qui, du moins, reconnaissent être de cette sorte ? Si mes misères de 1925-1930 ont une excuse, c'est qu'elles n'étaient tirées que de mon imagination, et que je le savais. « J'ai voulu n'être trompé que par moi-même », dit un personnage d'un vieil auteur castillan, Torrès Naharro. Le jeu — « la tâche », dit le vulgaire — de vivre serait trop dérisoirement facile, si nous ne nous suscitions pas à nous-même des traverses. « Qu'un chevalier errant devienne fou avec sujet, on ne peut l'en admirer. Mais extravaguer sans motif, c'est donner à penser à ce qu'on pourrait faire l'occasion aidant », professe Don Quichotte.

(2) Commencerons-nous, pour cela, à « y » comprendre quelque chose ? Parlons franc : je crains qu'un moment ne vienne où nous aurons épuisé toute la pensée dont nous sommes capables ; où, comme le bœuf au piquet, nous aurons tondu ras tout notre petit cercle d'herbe. « Quoi ! vivre moins de cent ans ! » C'est notre cri indigné, à certaines heures. Mais à d'autres j'estime que, s'il y a un *bout du rouleau* pour l'intelligence, il n'est ni digne ni juste de vouloir battre du cœur au-delà. Quand la Fortune qui a veillé sur moi s'endormira pour toujours — son sommeil doré... — puissé-je trouver ce difficile point d'équilibre où j'abandonne la vie sans horreur, tout en l'aimant encore autant que je l'aime aujourd'hui !

LE LIVRE
DES AMATEURS
réservé aux adultes
Catalogue gratuit sur demande
ESPRIT ET JOIE
4, rue Cochin - PARIS (5e)

30 ANS par HENRY DE MONTHERLANT

ces pages, de ce qui aurait chance de m'y dépasser). Et, comme pour la « crise de l'homme de trente ans », se trouvera-t-il quelques lecteurs pour me dire si la plénitude et la satisfaction de l'homme qui cingle vers la cinquantaine sont une observation qu'ils ont faite sur eux-mêmes ? Ou s'il est seulement des espèces particulières, dont la meilleure et peut-être la vraie jeunesse se place au premier déclin de leur vie ?

Voilà du moins l'espérance qu'on pourrait donner aux hommes qui sont encore sur le versant montant, et qui ne sont pas heureux. Et peut-être aussi aux femmes, bien que les raisons de souffrir des femmes soient, je le crains, plus irréductibles que celles des hommes. Mais on les laisse se débrouiller seuls, terriblement seuls : à la discrétion du hasard libérateur, qui se produira ou ne se produira pas. Quand je songe au temps que j'ai perdu, moi qui fus pourtant, dès l'âge de l'album de timbres, si avide et si « affranchi » — c'est avec respect que j'écris ce parfait mot populaire — j'imagine le temps qu'ont pu perdre les autres, et, quand je les interroge, je le vérifie. Nous devons traîner notre vie durant les bêtises pensées et vécues de notre jeunesse, comme, tout le long d'une journée belle, un homme garde au bas de son pantalon la crotte de la pluvieuse matinée. Hausser les hommes, certes. Mais les aider, et en temps utile, à jouir de leurs passions, à aimer leurs désirs ; cela aussi serait faire œuvre pie. Ce n'est pas la face de Dieu, ce sont nos passions — et la sagesse — qui nous soutiennent dans l'épreuve : c'est pourquoi il faut les aimer. Arriver à ce qu'il n'y ait plus, dans le jugement des hommes, cette folle et funeste équation entre hauteur de l'âme et goût de la souffrance, entre bassesse de l'âme et goût du bonheur...

Décembre 1939.

(Archives.)

MONTHERLANT VU PAR LE PEINTRE JUAN LAFITA EN 1935.
Les jeunes mâles ne sont pas les meilleurs au combat.

● Le Carnaval noir

NOUS répandons indifféremment le bien et le mal, nous tourmentons ce que nous aimons, nous étreignons la nuit tombée des êtres qu'au plein jour nous détestions si fort que nous évitions de rencontrer des yeux leur visage, nous poursuivons, jusqu'à l'abrutissement, des choses dont au fond nous n'avons pas envie, nous combattons, parfois jusqu'au martyre, pour des divinités auxquelles nous ne croyons pas. Se réaliser totalement, le beau programme ! Seulement il y a au bout que nous cessons de pouvoir nous intéresser à nous-même et qu'enfin, nous perdre de vue, c'est tout ce que nous cherchons. Nous cessons de pouvoir prendre au sérieux une activité qui semble n'être faite que pour se donner des démentis ; parlons plus roide : nous cessons de pouvoir nous prendre au sérieux. La préoccupation de notre âge mûr sera de veiller à ce que rien de spontané ne nous échappe, conscients que toute expression nouvelle, spontanée, contredirait jusqu'au ridicule l'image que nous avons donnée de nous (3). Dans certaines vasques, l'eau semble jouer à faire croire qu'elle est mobile, et elle est immobile. Le contraire pour nous. Trente ans à sauver la face.

Tout cela est on ne peut plus moral, puisqu'il s'agit, en somme, de rester un peu sur sa faim. On trouverait chez des repus de grande race de puissants prédicateurs de carême. « Jeunes gens, croyez-moi. C'est vous qui tenez le plus avec vos désirs inassouvis. Que ne suis-je encore à votre place ! » Quelle efficacité n'aurait pas une telle leçon, hors d'un visage que modèlent tous les plis et tous les creux d'un épuisement bien-aimé ! C'est une chose affreuse que de réaliser tous ses rêves, et cependant de ne pas mourir de félicité. C'est une chose extraordinaire que de construire dans sa vie, détail par détail, les féeries qui furent votre obsession depuis l'enfance, et cependant d'être obligé de faire attention pour se dire : « Eh bien ! ceci, cela est accompli... », d'être dans un état un peu morne de satisfaction plus intellectuelle que sensible, analogue, ce qui est piquant, à la satisfaction du devoir accompli. Un bonheur au visage de cendre se lève de toutes ces choses exaucées. Même, je suis un peu tenté de me dire qu'en ce jour de Carnaval je suis lié par tous les serpentins de la tristesse. « Est-ce qu'on en meurt ? » demandez-vous, le nez narquois. Une tradition persane veut qu'Alexandre soit mort, à trente-deux ans, d'avoir tout eu et de ne désirer plus rien.

De ces désirs fauchés reste-t-il les racines ? C'en est fini, pourtant, de quelque chose. Car nous voici entré pour toujours dans l'ère des recommencements. L'oubli est calomnié : il n'agit pas assez vite ; il faudrait qu'il effaçât à mesure le souvenir de nos fêtes, car les secondes marchent dans l'ombre des premières. Je me demande toujours si les chiens, eux aussi, trouvent que leur pâtée de la veille était bien meilleure. Dans cette lassitude de la satisfaction, les contraintes, le travail, les choses morales reprennent, eh ! eh ! une sorte de saveur, comme on aime les grisailles distinguées du Nord après l'Afrique et cette gouape de soleil. Et en même temps la mort perd son venin — noire et pâle, bien sûr, comme ces marcheuses de Madrid qui attendent au coin des rues, mais avec, comme elles, une tache rouge, une bouche qui est quelque chose de nouveau et d'intact dans le verger où tous les autres fruits ont été cueillis.

1925.

(3) Quelque ironie qu'il y ait dans ces lignes, on voit qu'en 1925 je n'adhérais pas encore à cette ratification de nos tendances « opposées » que je devais exprimer deux ans plus tard dans « Aux Fontaines du Désir » (« Syncrétisme et Alternance ») (1939).

● Un compagnon est un maître

LA société, dont c'est le devoir de pousser l'homme vers la femme, en vue de l'espèce — et Dieu sait si elle s'y évertue ! — a agi prudemment en plaçant le voyage de noces au lendemain du mariage. Si les usages voulaient que le voyage de noces fût remplacé par un *voyage de fiançailles* — et les usages exigent des choses beaucoup moins défendables — six sur dix des mariages projetés ne se feraient pas. Une psychologie désuète voulait que, pour mettre à l'épreuve les sentiments de deux jeunes promis, on les éloignât l'un de l'autre pendant quelque temps. La pratique opposée me rassurerait davantage. En les forçant à vivre ensemble durant trois semaines seulement avant le mariage, on mettrait leurs sentiments à une épreuve bien plus décisive. Chose importante, l'art de détacher de soi un être étant infiniment plus difficile que l'art de se faire aimer.

Ce n'est pas particulier au compagnonnage de l'homme et de la femme. Pour aigrir à coup sûr une amitié, il y a un autre moyen que celui de prêter de l'argent à son ami : deux amis n'ont qu'à vivre en commun durant plus de quarante-huit heures. Passé ce délai, apparaît, au sein de l'aimable concorde qu'établissait l'absence, l'éternelle difficulté qu'il y a pour l'homme à vivre dans la compagnie de ses semblables, qu'ils soient ses supérieurs, ses inférieurs ou ses égaux.

Le voyage est déjà, pour un homme seul, une remarquable occasion de temps perdu. Mais le voyage à deux ! Le temps se dissipe en conversations superficielles, en plaisanteries, en silences, en « distractions » dont l'appel ne nous effleurait pas quand nous étions seul, mais qui à présent sont les bienvenues, parce qu'elles nous allègent une présence languissante. Seul, je ne vais jamais au café. A deux, nous ne faisons qu'échouer d'un café à l'autre. Il y a une façon de traîner par les rues, désœuvrés, disponibles pour la première imbécillité venue, qui n'appartient qu'à l'homme qui est « en puissance » d'un compagnon. C'est pourquoi le dimanche, où les hommes vont en groupe, est le jour le plus bête de la semaine.

L'amitié en voyage

Tout compagnonnage se passe comme suit : chacun à se gêner pour l'autre, à reprocher sourdement à l'autre cette gêne, à croire que l'autre ne se gêne pas pour lui, quand il se gêne tout autant, et à croire que l'autre ne se rend pas compte que lui il se gêne, quand l'autre s'en rend compte, et que cette gêne le gêne. Deux contraintes parallèles et toutes deux inefficaces : voilà l'amitié en voyage.

Dès sa première heure, la journée est en secret empoisonnée par le compagnonnage. Car si notre ami vient frapper à notre porte avant que nous soyons prêts, nous devons nous presser pour qu'il n'attende pas. Et si, au contraire, il n'est pas venu, nous craignons de le réveiller en allant frapper à la sienne, et nous attendons, en tuant le temps. Ainsi la journée s'ouvre sur ces deux actes, également démoralisants pour certains : l'un qui est de se presser, et l'autre qui est d'attendre. Et toute la journée ils vont se répéter.

Faut-il ajouter que, contrairement à ce qui semble d'abord, pour profiter mal d'un voyage il n'est que de le faire à deux ? On ne *voit* bien que lorsqu'on est seul. On ne *sent* bien que lorsqu'on est seul. Parce qu'à deux votre attention est distraite par le compagnon. Ce silence intérieur nécessaire à la prise de l'objet, vous n'osez le faire tout à fait, par politesse ; plus ou moins, vous vous mettez au pas du compagnon ; enfin, parlât-il d'or, ce qu'il exprime, c'est lui, ce *lui* qui est le plus mortel ennemi de votre chant particulier...

Mais ce n'est pas assez. On croit peut-être qu'un compagnon est une

→

LE SENS DE L'ÉCONOMIE CONTEMPORAINE
FRANÇOIS PERROUX
L'ÉCONOMIE DU XX^e SIÈCLE
"Le plus grand économiste français actuel"
(Jean Lacroix, Le Progrès)
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

aide dans les petites difficultés matérielles du voyage. Tout au contraire. Le compagnon le plus débrouillard et le plus serviable est toujours une gêne en voyage, et l'occasion d'un surcroît d'ennuis. Les trains manqués, les billets perdus, les incommodités et les dépenses inutiles, tout cela est le fruit du compagnon. Chacun, sans rien dire, en accuse l'autre, et tout cela s'amasse.

Tout cela s'amasse, jusqu'à un état de rancœur minuscule et sordide, qui est bien le sentiment le plus dégoûtant que l'on puisse connaître. Car une femme, sitôt qu'on lui en veut, on a tout de suite envie de lui taper dessus ou de l'étrangler, et cela au moins a de l'accent. Mais les griefs de l'amitié excédée, jugez d'eux. Parce que le compagnon use de notre couverture de voyage, sans songer que nous aussi nous sommes dans le courant d'air, nous maugréons : « Quel manque de tact ! » Parce qu'il n'a pas eu toute la promptitude désirable pour régler à son tour l'addition du dîner, nous grommelons : « Il tourne au pique-assiette. » Avec effroi nous discernons en nous toutes les réactions de la petitesse et de la bassesse : un égoïsme de bête, qui grogne quand une autre bête approche de sa pâtée, des bouderies de pucelle, des aigreurs de vieille fille, une ladrerie de petit bourgeois, et — vidons la coupe, ô honte ! — jusqu'à des colères de bébé si, au restaurant, le compagnon est mieux servi que nous. Ah ! quand nous étions seul, combien aisément nous nous sentions tout ensemble François d'Assise et Mucius Scævola ! Mais le compagnon est le réactif sous lequel nous apparaissons dans toute notre mesquinerie.

Aux dernières heures du voyage, nous ne déguisons même plus. Le compagnon dort ou feint de dormir, pour n'avoir pas à nous parler. Nous, nous lisons n'importe quoi. Ainsi chacun de nous, ouvertement, avoue à l'autre : « Après quarante-huit heures de votre compagnie, je n'ai plus rien à vous dire... »

O solitude, comment vous presser assez sur mon cœur !

1927.

• La nuit terrible de l'intelligence

LE Grand Criminel, avec des majuscules, c'est le premier homme qui inventa l'idée de Dieu. Le repos où serait le monde sans l'idée de Dieu, repos sublime. Le repos où serait le monde sans l'espérance, cette maladie honteuse de l'âme. Combien les Anciens ont vu juste, qui ont considéré l'espérance comme un *dæmon* funeste aux hommes ! Cependant, ce *dæmon*, un jour vint où les caractères affaiblis ne purent plus s'en passer. Sur l'après-mort, les cultes disaient des choses si vagues... Le christianisme en apportait qui valent ce qu'elles valent, mais qui sont précises. L'espérance fut tirée de « l'urne où nul n'a mis la main ». Que n'y est-elle restée à jamais !

L'espoir ! brament-ils, l'espoir ! Ce qu'il faut, c'est souffler toutes ces petites flammèches moches, pour entrer dans la grande nuit terrible du courage et de l'intelligence.

Et enfin une grande âme, et qui douterait de son immortalité, devrait vivre et mourir comme si elle la niait, car c'est cela qui demande le plus au spirituel. C'est bien désespérer de l'humanité, que penser qu'il lui faut une religion pour être haute et pour être honnête. Je ne désespère pas d'elle comme cela.

J'AI parfois une velléité de m'attendrir sur les infortunes des Charles-Quint et des Philippe II, puis quelque chose m'arrête : quand on est un chrétien, on n'accepte pas d'être roi. Quand on est un chrétien, c'est ou la contemplation, ou la charité, rien d'autre.

Aux approches de l'an mille, les évêques doivent interdire aux rois de se retirer au cloître, tant la «demande» est abondante (Michelet).

VOULEZ-VOUS voir des esprits réellement distingués se diminuer ? Mettez-les en société, et écoutez-les. Un médiocre même, se taire le remplit.

Aussi bien le silence se paye-t-il, comme la solitude se paye, comme tout ce qui est bon se paye. (Mais c'est encore ce qui est délicieux qui se paye le moins cher). Il arrive aussi que le silence paye, Dieu merci.

Plus on connaît et plus on comprend, plus il faut se taire.

HENRY DE MONTHERLANT.
(Copyright Gallimard).

DOCUMENT

« Le Dossier secret de l'Algérie » par Claude Paillat

• Le bréviaire, le manuel, le code et la référence de l'activisme passé et à venir. Et pourtant, dit Jean Daniel, un livre à lire attentivement, surtout à gauche.

LA publication du volumineux « Dossier secret de l'Algérie », que Claude Paillat vient de faire paraître aux éditions du Livre Contemporain, est un fait politique (1). Avec ses cinq cent trente-sept pages consacrées à la période qui va du 13 mai 1958 au 28 avril 1961, ce « dossier » constitue en effet l'une des explications — et des justifications — les plus documentées qui aient été écrites sur l'O.A.S.

Voici un livre à la gloire de tous les comploteurs, de tous les activistes, de tous les ultras qui ont participé à un putsch. Voici une chronique qui montre que l'O.A.S. ne pouvait pas ne pas apparaître. Voici le bréviaire, le manuel, le code et la référence de l'activisme passé et à venir.

La particularité de cette chronique est qu'elle émane entièrement d'une poignée de militaires parmi les plus extrémistes qui soient. C'est l'Histoire racontée par un colonel ; la politique vue par un prétorien. De ce point de vue on peut dire que Claude Paillat nous comble. Enfoncé Lartéguy ! Eclipsés les Bromberger ! Ces deux confrères n'ont pas eu visiblement accès aux sources qui ont si généreusement abreuvé Paillat.

Je ne dis pas tout cela nécessairement en mauvaise part. Sans doute Claude Paillat prend-il à partie plusieurs fois dans son livre et « L'Express » et moi-même (à la page 112, il assimile tout simplement mes entretiens avec les chefs F.L.N. à des interviews du Kaiser qui auraient pu paraître en 14-18 dans la presse française, ou de Hitler en 1941 dans la presse anglaise). Non seulement je n'ai pas le goût d'une réponse, mais je voudrais au contraire que son livre soit très attentivement lu, et surtout à gauche. Bien que la vérité historique y soit fort malmenée et les erreurs de fait nombreuses, il faut le lire pour comprendre sur quoi se fonde la bonne conscience et l'amertume de l'adversaire. Depuis le livre de Claude Paillat, je me dis que l'O.A.S. (ou quelque chose qui s'apparentera à l'O.A.S.) constitue un phénomène très sérieux et, pour l'avenir, peut-être déterminant.

L'entretien du 28 mai

Il y a deux récits qui s'entrecroisent sans cesse dans « Le Dossier secret » : le premier, c'est l'histoire minutieuse, pittoresque et crispée de la façon dont le général de Gaulle aura humilié, déçu ou trompé ses plus chauds partisans dans l'Armée au sujet de l'Algérie française ; le second, qui est mené comme un obsédant contrepoint, est l'histoire de la reconstitution cynique, consciente et lucide par le général de Gaulle de la force et de l'unité du F.L.N. que les victoires de l'Armée française avaient à jamais compromises.

Les deux récits ne prennent jamais, évidemment, l'apparence de la démonstration sèche et certaines concessions savantes sont faites parfois à « l'objectivité ». Il y a même une certaine compréhension à l'égard des « rebelles », qui donne la mesure de la différence qui sépare le combattant du policier et que l'on ne trouvait pas dans le livre des Bromberger.

Les héros de Claude Paillat ne méprisent pas les soldats de l'A.L.N. Ils méprisent la « trahison » des intellectuels et des journalistes français et ils haïssent follement, désespérément, le général de Gaulle. Ce dernier peu à peu les a rendus, à la lettre, *fous*, malades au sens clinique du mot.

Après avoir lu le premier tiers du livre de Claude Paillat, je me suis dit que cette chronique allait consacrer le triomphe des gaullistes de gauche. De Gaulle n'est présent dans ce livre que comme ennemi de l'Algérie française, Tartuffe génial ou Machiavel doué, qui s'est mis en tête de faire faire à des comploteurs exactement le contraire de ce pour quoi ils avaient comploté. Et sans doute il reste encore du vrai dans cette observation. Mais, au fur et à mesure que j'ai poursuivi ma lecture, je n'ai pas pu m'empêcher de revivre certaines scènes et de comprendre la folie des hommes trompés.

Les hommes qui avaient fait le 13 Mai, étaient arrivés à se persuader que les fraternisations avaient un avenir, que les masses musulmanes étaient récupérées, que le F.L.N. devenait peu à peu anarchique, divisé et « s'asphyxiait » par manque de munitions ; ils avaient tous un credo et un seul : il n'est que la mystique de l'Algérie française pour triompher de l'indépendance. Lorsqu'ils font leur putsch du 13 Mai, ils jurent de se donner un chef et un gouvernement qui partagent ces idées.

Or, dit Claude Paillat, le 12 mai 1958 le colonel Guille et le commandant Mouchonnet viennent apporter au général Ely la liste des régiments qui doivent investir Paris. Des délais sont demandés par des émissaires plus ou moins autorisés du général de Gaulle. Enfin arrive l'entretien du 28 mai à Colombey, entretien sur lequel presque rien n'avait été publié jusque là. Une mission composée du général Dulac, du commandant Mouchonnet, du colonel de La Borderie et du colonel de Lachenal est reçue par de Gaulle. Ce dernier

• Pour comprendre comment certains activistes sont devenus fous, au sens clinique du mot.

déclare qu'il est immensément regrettable que le processus légal ait échoué, mais il ajoute : « *puisqu'ils ne veulent pas du général de Gaulle, dans ces conditions, faites le nécessaire* ». De Gaulle reste cependant soucieux d'utiliser Salan à qui Pflimlin vient de déléguer tous les pouvoirs légaux, et non point Massu qui est pour le moment un rebelle. Sur l'avenir de l'Algérie, il affirme — toujours selon Paillat — « *L'intégration est une chose dont les Européens parlent, eh bien ! moi c'est une chose que je ferai.* » Les visiteurs de Colombey exultent : le soir même, ils vont annoncer leur triomphe à Alger à Salan et Soustelle réunis pour les entendre. Dès lors, un contrat a été établi : de Gaulle accepte d'aider la rébellion d'Alger, en échange il réalisera l'Algérie française.

Ce point d'histoire, si important, on va le voir, peut bien être contesté par les gaullistes et il est très possible aussi que Soustelle, Delbecque, Dulac, Massu et Godard — bref, tous les « inconditionnels » d'alors — aient tiré la couverture à eux, ou aient inconsciemment sollicité les textes et les réponses. L'important reste à mes yeux qu'on ait sincèrement cru, chez les hommes du 13 Mai, que le général de Gaulle avait passé un contrat pour réaliser l'Algérie française. L'important reste de même qu'à partir de ce moment il y aura une petite guerre entre l'Armée et le général et jamais une grande explication.

La longue suite des gifles

Après, ce fut la longue suite de ce que le héros de Claude Paillat considère comme des gifles : l'éviction de Jacques Soustelle, l'évacuation de la Tunisie et du Maroc par l'Armée française, le remplacement de Salan par Delouvrier et Challe, la série des discours et des conférences de presse avançant chaque fois davantage le pays vers l'indépendance, enfin et surtout les « journées de grâces » : fait étrange, ce sont en effet les grâces accordées aux condamnés à mort qui, chaque fois, mettent le feu aux poudres.

Après chacune de ces gifles, le scénario est toujours le même, toujours dérisoire et affolant. Les Européens menaçent de créer du désordre, les chefs militaires demandent aux activistes civils un sursis ; ils « montent » à Paris où ils sont reçus par le général Ely (ou Olié), par M. Guillaumat (puis Messmer), et souvent par M. Michel Debré lui-même qui corrige, atténue, transforme les propos du général de Gaulle, s'indigne qu'on les ait interprétés dans le sens de l'abandon (du dégagement), fait un serment sur l'honneur que tous les objectifs du 13 Mai seront réalisés, etc.

Les chefs militaires repartent pour Alger dans le malaise, l'équivoque, et pourtant aussi dans un certain réconfort parce qu'ils ont envie de croire et ils vont s'efforcer de communiquer à leurs compagnons algérois les vestiges d'une foi qu'ils ont peu à peu perdue. Jusqu'au jour où ils prennent eux-mêmes la tête de la révolte.

Deux entretiens

On les trompe, en somme, constamment. On ne les détrompe jamais. Qui pourrait le faire en dehors du général de Gaulle lui-même ? Personne. Le Premier ministre ne peut pas en tête à tête se parjurer devant d'anciens complices. Alors il faut essayer non pas de convaincre mais de mystifier.

Ce chapitre de Claude Paillat m'a remis en mémoire deux entretiens que j'ai eu l'occasion d'avoir avec des militaires aujourd'hui en prison. Le premier c'était avec le commandant Benoît de Saint-Marc, à Alger, en 1959. Le second, c'était avec le général Petit, à Paris, et sur sa demande, en 1960. Comme tous mes confrères, j'avais immédiatement sympathisé avec Saint-Marc. Il avait voulu me faire parler de moi et j'en comprenais bien les raisons. Je lui ai dit qu'étant moi-même un produit de l'intégration et m'en félicitant, je serais mal placé d'en refuser le bénéfice aux autres si cela me semblait réalisable. Je lui ai dit que ce vertige qui l'habitait, lui Saint-Marc, à l'idée d'une séparation de la France et de l'Algérie, nous étions nombreux à l'avoir depuis des années et des années et que nous n'avions pas attendu le 13 Mai pour contracter cette « passion algérienne » qui divise la France comme l'affaire Dreyfus.

Il est resté longtemps silencieux et m'a dit avec lenteur : « Si vous avez raison, je veux dire si l'intégration n'est pas possible, et si l'on en est conscient à Paris, alors il vaudrait mieux qu'on nous le dise franchement, qu'on l'explique à tous les chefs de l'Armée, parce que tout le monde ici se bat pour cela et cela risque de faire du grabuge. »

Le général Petit, lui, était surtout préoccupé par les risques d'une entente entre le F.L.N. et de Gaulle, risques qui auraient seuls, selon lui, raison de l'intégration. Mais j'avais retenu l'un de ses propos, singulier dans la bouche de l'ancien chef d'état-major de M. Michel Debré : « Si de Gaulle nous disait exactement ce qu'il entend faire, je ne dis pas que tout le monde marcherait, mais il aurait au moins des partisans. »

En vérité, le sentiment d'avoir été dupée a humilié l'Armée dans d'insoupçonnables proportions et a provoqué un terrain favorable à la propagande de la poignée de théoriciens sommaires et d'activistes bornés qui a sévi dans les états-majors.

Cela ne veut pas dire évidemment que j'accepte de donner dans une mode actuelle qui veut que, par antigaullisme, on « comprenne » l'O.A.S. D'autant que, s'il y a aujourd'hui des hommes que j'admire en Algérie, ils se trouvent parmi ces officiers anonymes parce que loyaux, ces policiers que l'assassinat seul tire de l'obscurité et tous ces fonctionnaires pris entre deux feux, dont la seule présence constitue un acte de courage et à qui, nous autres qui vivons ici, sommes redevables de tant de choses. Notre destin se joue d'abord là-bas et ce sont tous ces hommes qui l'ont entre leurs mains. Ce sont eux qui ont la charge de vaincre l'O.A.S., tandis que nous avons tant de peine à nous mettre d'accord ici. Tandis que l'O.A.S. est forte de tous les sentiments décrits, abusivement ou non, par Claude Paillat.

JEAN DANIEL.

(1) Le Livre Contemporain, 538 pages, 13,90 NF.

DANS LE COLLIMATEUR

« Il me semble qu'on m'a posé une question sur le grave problème des pigeons de Paris ?

« Bon, je vais répondre.

« Il existe auprès des pigeons plus d'un million de statues de souche qui sont elles aussi implantées, qui ont le droit strict de l'être. En 1959, j'ai proclamé le droit des populations aériennes à l'oiseau-détermination ; en 1960, j'ai affirmé sans ambage que les oiseaux seraient aériens au-dedans et au-dehors. Que représente cela ?

« En un mot, cela s'appelle la dépigeonisation. Et cela, en dépit de l'odieux pigeonnamento militaire de ces derniers mois. »

En donnant ainsi sa « conférence de presse » au Théâtre de Dix Heures, Henri Tisot (24 ans) obtient le plus gros succès de rire enregistré depuis longtemps à Paris. Un seul concurrent : Henri Tisot lui-même, à l'A.B.C., où il fait un discours (voir p. 38) sur l'auto-circulation.

« Son seul secret est de chercher toujours un secret. » C'est de Robert Bresson (54 ans) que parle Jules Roy (voir p. 39) à propos des prises de vues de « Jeanne d'Arc » (son 6e film), auxquelles il a eu le privilège d'assister.

« Cela fait trente ans qu'il travaille dans la pureté perdue, comme d'autres dans le ménage à trois ». C'est de Jean Anouilh (51 ans) que parle Robert Kanters (voir p. 35) à propos de sa 24e pièce, « La Grotte ».

THÉATRE

« La Grotte »

Cela pouvait être terrible et grand...

CORNEILLE a écrit parfois des pièces moins bonnes que les autres. Victor Hugo aussi. Pour prendre des auteurs plus proches de M. Anouilh par le temps et par le succès, Edmond Rostand, Sacha Guitry de même. Est-ce que, je le dis en tremblant de mon audace, cela ne pourrait pas arriver au grand Anouilh ? Est-ce que « La Grotte » (1) ne serait pas une pièce un tout petit peu ratée ?

M. Jean Anouilh règne sur la critique par l'intimidation et sur le public en flattant quelques-uns de ses goûts les plus bas. Ici, par exemple, quand le rideau se lève, les acteurs-personnages, en costumes de la Belle Époque, sont rangés en deux groupes: les maîtres au premier étage, les domestiques dans la grotte-cuisine, et l'auteur (sous les traits de M. Jean Le Poulain) s'avance pour expliquer que la pièce n'est pas écrite, qu'il n'a pas pu l'écrire, qu'il a essayé ce commencement-ci (on le joue), ce commencement-là (on le joue aussi), mais que cela n'a pas marché, qu'il a craint telle réaction des spectateurs, qu'il n'a pu maîtriser tel mouvement de ses personnages.

Pendant près d'une heure et demie, l'auteur revient tout le temps pour parler métier, enfiler des lieux communs un peu vaches sur les directeurs, le public, la critique qui dira ceci ou cela et, quand les personnages prennent la parole, ils montrent bien qu'ils sont enfants de ce génie (la cuisinière garde le bon café pour l'office et envoie aux maîtres le réchauffé : si ce trait de grande satire sociale répété deux ou trois fois ne vous atteint pas, c'est que vous êtes un ennemi du théâtre).

Le spectateur moyen est flatté parce qu'il a l'impression d'être initié, de pénétrer dans la cuisine — pardon : dans la grotte — de M. Anouilh, et les critiques, qui savent bien qu'ils ne ressemblent pas plus à l'image que M. Anouilh donne d'eux que M. Anouilh lui-même ne ressemble à l'auteur-bonimenteur qu'il met en scène, les critiques sont ravis, ils s'essoufflent pour être beaux joueurs, ils admirent qu'on leur coupe l'herbe sous les pieds. Cette exposition rompue, ce jeu de l'auteur et des personnages, c'est du Pirandello, souffle M. Anouilh. Eh oui, c'est du Pirandello, et nous ne pouvons plus le dire.

Eh bien! non, ce n'est pas du Pirandello. Parce que ce procédé, dans « Six Personnages », dans « Ce soir, on improvise », il ne nous introduit pas dans les coulisses, mais dans les consciences. Il est essentiel à la conception que Pirandello se fait non seulement de l'art dramatique, mais de la psychologie humaine. Il introduit un jeu vertigineux de masques et de visages, alors que chez M. Anouilh, c'est un paquet de ficelles, une manœuvre non de dévoilement, mais de retardement : à la fin de l'acte, nous avons fait connaissance avec le matériel humain dont l'auteur va se servir, mais c'est du matériel sans mystère, du personnel pour maison bourgeoise.

De grosses épices

J'arrive aussi tard que M. Anouilh à l'anecdote. Marie-Jeanne, la cuisinière, a été assassinée. Retour en arrière : Marie-Jeanne a été la maîtresse bien-aimée du Comte. Elle en a eu un enfant qui est aujourd'hui un grand séminariste. Il faut que ce garçon échappe à l'office, qu'il vive à l'étage des maîtres. Mais Adèle, la petite bonne, est enceinte à son tour. De qui ? Le séminariste lui propose le mariage par charité chrétienne plus que par amour. Puis il persuade la Comtesse de descendre à la cuisine pour demander à l'humble petite bonne d'être la marraine de son dernier enfant. Adèle se révolte, crie son dégoût, elle se fera avorter, partira travailler en « maison », comme le lui conseille un valet-maquereau, après avoir dénoncé celui qui l'a engrossée. C'est le cocher, un vieux saligaud qui est aussi l'amant de Marie-Jeanne, et qui la tue quand elle lui fait des reproches.

Comme le très conformiste commissaire qui a mené l'enquête, les spectatrices de M. Anouilh peuvent partir rassérénées : le déballage de vilenies dont on leur a offert le régal est affaire de domestiques, les personnages de maîtres, d'ailleurs prudemment éloignés dans le temps, sont au total plus bêtes que méchants.

Ce qui pouvait être grand dans cette pièce, c'est ce qu'elle a d'affreusement blasphématoire : dérisoire Immaculée Conception dans sa grotte, Marie-Jeanne a été engrossée par le Comte venu d'en haut pour donner un petit curé à ceux qui habitent l'étage des patrons, et ce qu'elle peut donner à boire à Adèle, sa petite sœur de misère, ce n'est pas son lait ou son sang, c'est la tisane de la « faiseuse d'anges ».

Cela pouvait être terrible et grand, à la manière du « Don Juan » de Molière, dans la mesure où c'était un blasphème, c'est-à-dire une reconnaissance négative du sacré. M. Anouilh a indiqué fortement le thème (par le titre et par une parodie de l' « ecce homo » à la dernière scène), il en a tiré quelques morceaux très émouvants. Mais il connaît la cuisine, il sait l'art de répandre de grosses épices pour camoufler ce qui sentirait un peu trop fort, de provoquer de gros rires bien gras, de servir des restes un peu filandreux sans offenser le palais de ses contemporains. Vous pensez, cela fait trente ans qu'il travaille dans la pureté perdue, comme d'autres dans le ménage à trois. Il a acquis une dextérité théâtrale extraordinaire. Mais, aujourd'hui, le vieil enchanteur qui surveille du coin de l'œil son troupeau de personnages vicelards, ce n'est plus Prospero, c'est Prosper.

Entendons-nous : que ses pièces à succès rapportent beaucoup d'argent à M. Anouilh, cela est légitime parce qu'il a beaucoup de talent, et cela n'a aucune importance. Mais il y a chez l'auteur d' « Ornifle », de « Becket » et de « La Grotte », plus qu'un goût de la profanation, une nostalgie du sacré chrétien. Ses grands sujets, il les rétrécit et les barbouille au goût du jour pour mieux les vendre : c'est en cela qu'il ne ressemble pas à Corneille, ni à Molière, ni à quelques autres. Puisque la simonie c'est le commerce des choses sacrées pour en tirer un bénéfice temporel, gloire ou argent, M. Jean Anouilh est un simoniaque.

Les intermédiaires et les premiers bénéficiaires innocents de ce commerce, ce sont les comédiens : ils sont presque tous bons (Marcel Cuvelier, Le Poulain, Gaultier, Mazzotti), quelques-uns sont excellents (Lila Kedrova, Christian Lude) et Mlle Huguette Hue est encore mieux que cela, frémissante, déchirante, elle incarne la pureté perdue retrouvée, et dans la grotte de M. Anouilh, c'est un miracle.

« Une visite de noces » « Le Chandelier »

Une reprise merveilleuse et une autre qui l'est moins.

MERVEILLEUSE reprise d'un petit acte de Dumas fils qui n'en valait pas la peine (2). Impossible de jouer avec plus d'élégance, de vérité, d'émotion que Mmes Hélène Perdrière et Danielle Volle, que MM. François Chaumette et Jacques Toja, ce marivaudage un peu goujat. Impossible de le décorer avec plus de goût, plus d'esprit et d'esprit critique narquois que Mme Leonor Fini. Et M. Raymond Gérome a ordonné tout cela à merveille.

Je ne sais pas pourquoi on essaie de commencer par « Le Chandelier » de Musset, puisque M. Bernard Dhéran est un Clavaroche incolore, Mme Yvonne Gaudeau une Jacqueline bourgeoise et popote, M. Michel Bernardy un Fortunio fade et geignard. Il est vrai qu'il a fort bien chanté la romance. A Bobino, M. Bernardy. Les changements de décors se font à vue, comme chez M. Vilar ou chez M. Planchon. Des comédiens jouant le rôle de machinistes ou des machinistes habillés comme des comédiens portent, emportent et rapportent les meubles comme le chœur des déménageurs dans un petit acte de Courteline : il y a là de bons éléments pour une reprise d' « Hortense, couche-toi ! ».

ROBERT KANTERS.

(1) Montparnasse - Gaston-Baty.

(2) Comédie-Française.

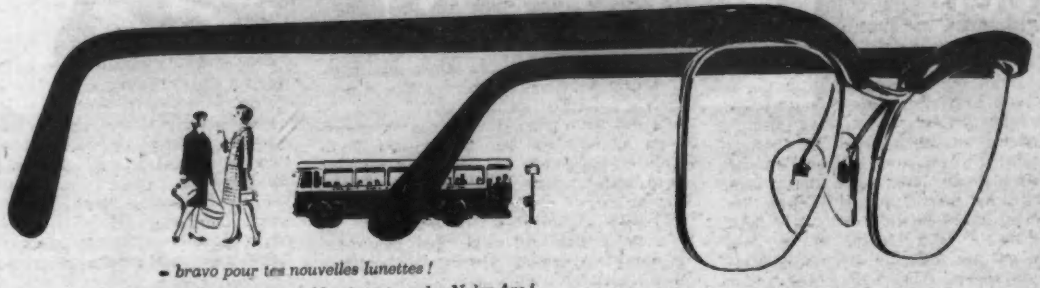
CE SONT DES NYLOR ARC : PERSONNELLES, ELLES SOULIGNENT LE REGARD, MAIS SURTOUT, MONTEES NYLOR ELLES ALLIENT SOUPLESSE, LEGERETE ET SOLIDITE

SYNERGIE

NYLOR "arc"

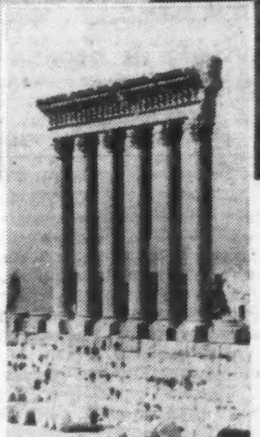
S L

quand vos yeux sont en cause



- bravo pour tes nouvelles lunettes !
- oui... et très agréables à porter : des Nylor Arc !

Votre Opticien Spécialiste vous conseillera les lunettes Nylor Arc / se font également pour homme / création de la Société des Lunetiers Paris



Cet hiver en Méditerranée

HUIT JOURS EN CORSE . . . . 495 NF
NEUF JOURS AUX BALEARES. . . . . 497 NF
DIX JOURS EN GRÈCE . . . . 1290 NF
QUINZE JOURS EN SICILE . . . . . . 1095 NF

Il fait bon vivre sur les rivages méditerranéens berceau du printemps et paradis de ces vacances d'hiver dont vous rêvez depuis toujours qui aujourd'hui sont à votre portée.
Parmi les voyages qu'ils organisent les Agents agréés vous présentent ces 4 circuits méditerranéens étudiés sur des bases absolument exceptionnelles.

AIR FRANCE

La brochure "Sourires du Monde"
Demandez la brochure " Sourires du monde " éditée par Air France. Elle vous sera remise gracieusement. En plus de ces 4 circuits méditerranéens elle présente de très nombreux programmes de séjours dans tous les pays du monde, vendus exclusivement par les agents de voyages agréés et homologués par Air France.

Le Crédit Personnel Air France est, de plus, à votre disposition pour vous aider à financer votre prochain voyage : règlement comptant 10%, solde 3, 6, 9 ou 12 mensualités.

U&O

LE PLUS GRAND RESEAU DU MONDE

Paris en parle...

LA SEMAINE

UN LYONNAIS, Roger Planchon, est à Paris pour trois mois. Il présente, à la Comédie des Champs-Elysées, « Schweyk dans la Seconde Guerre mondiale », pièce inspirée à Bertolt Brecht par le célèbre personnage de Hazek, « Le Brave Soldat Schweyk », tire-au-flanc génial.

Hazek situait son héros dans la première guerre mondiale, Brecht l'a fait reculer d'une guerre.

Planchon présentera aussi, pendant son séjour à Paris, « George Dandin », « Edouard II » et « Les Trois Mousquetaires ».

UN AUTRE LYONNAIS est l'auteur d'une pièce sur la décolonisation. C'est Albert Husson (« La Cuisine des Anges »). Il vient d'écrire « Claude de Lyon », pièce inspirée par la vie de l'empereur Claude, qui fit l'intégration de la Gaule. Sans décor ni accessoires, Julien Bertheau monte au Théâtre du Tertre ce spectacle écrit en 1957 pour le bimillénaire de la ville de Lyon, dont Claude fut le bienfaiteur.

« Je reviens de chez les Gaulois, disait l'empereur Claude, ils ne sont pas aussi arriérés qu'on le dit. » Et les Gaulois siégèrent au sénat romain.

UN ITALIEN, le sénateur démocrate-chrétien Simonacci, est en train de soulever l'opinion publique italienne afin que soit abolie l'interdiction de projeter en Italie le film de Claude Autant-Lara sur l'objection de conscience, « Tu ne tueras point ». Il a organisé une projection à laquelle ont assisté quatre cents députés de toutes tendances. Des interpellations ont suivi à la Chambre.

En France, M. Malraux aurait dit qu'il réviserait les accords culturels avec l'Italie si la censure italienne levait son interdiction.

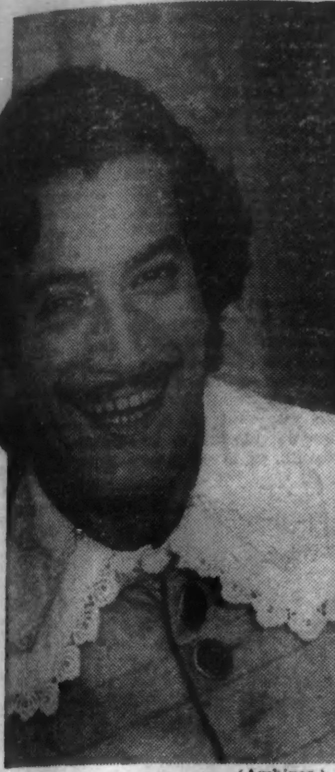
UN ANGLAIS nommé William Shakespeare fait l'unanimité de plusieurs jeunes vedettes françaises qui, autour de Jean-Louis Trintignant, voudraient monter une saison shakespearienne l'hiver prochain dans un théâtre parisien. Chaque comédien compte consacrer deux mois et demi de son année professionnelle au théâtre. Un mois et demi de répétitions. Un mois de représentations. Il jouerait le personnage dont il se sent le plus proche. Ainsi Laurent Terzieff aimerait interpréter Richard II, dirigé par Roger Blin ; Christian Marquand et Daniel Gélin, Othello et Iago, dirigés par Alexandre Astruc. Serge Reggiani, Jean-Paul Belmondo, Roger Coggio, Nicole Berger, Françoise Spira sont associés à ce projet.

S'ils ont tous choisi Shakespeare, c'est « parce que, dit Trintignant, il y a tant de choses dans Shakespeare que ni les spectateurs ni les comédiens ne peuvent s'ennuyer ».

UN AMERICAIN qui porte un nom célèbre est l'assistant de Vincente Minnelli dans le film « Two weeks in another town », tourné actuellement à Rome. Cet assistant s'appelle Eric Von Stroheim, c'est le fils du célèbre acteur-metteur en scène.

UN FRANÇAIS, Jean Marais, devenu spécialiste des films en costume, a été choisi par le metteur en scène américain Irving Rapper (« La Ménagerie de Verre », « Rhapsody in Blue » et la plupart des films de Bette Davis) pour interpréter à Rome le rôle de Ponce-Pilate.

Irving Rapper assure que les trois seuls acteurs de sa connaissance qui peuvent envisager une carrière sans limite sont : Spencer Tracy, Frederic March et Jean Marais.



(Archives.)
D'ARTAGNAN (G. BARRAY).
Plus fracassant.

CINÉMA

« Vengeance aux deux visages »

● *Une erreur de Marlon Brando.*

IL est clair que l'Actor's Studio (1) ne prédestine pas aux westerns. Et Marlon Brando a commis une erreur assez étonnante en choisissant, pour sa première mise en scène (2), ce genre bien défini qui est la commedia dell'arte du cinéma et qui exige le mouvement, l'ellipse, l'agilité, l'humour. On retrouve en Brando metteur en scène tous les procédés de Brando comédien. Le pire est une lenteur graillonneuse qui se traduit en séquences pesantes et parfois inutiles, là où il fallait raconter prestement, au galop, une histoire banale en soi et très puérilement dialoguée.

Cela se traine. Cela devrait prendre le mors aux dents, mais le cavalier retient le cheval. De belles images pourtant, un sens aigu de la violence, une bonne direction d'acteurs ; mais les lenteurs écrasent tout, visages, couleurs et paysages. Auprès de la vedette monolithique, l'excellent Karl Malden ne se laisse pas oublier. Quant à Pina Pellicer, elle aussi visiblement formée par l'Actor's Studio, c'est, de toute évidence, une grande comédienne, tragique et frémissante. On souhaite la revoir dans des films mieux adaptés à ses moyens.

« Les Deux Cavaliers »

● *Une hésitation de John Ford.*

JOHN FORD, lui, sait faire un western. D'emblée, on reconnaît sa patte : pas une erreur de montage, pas une image en trop. Et pourtant, lui aussi a hésité entre deux genres (3).

Le thème du racisme hante décidément John Ford. Et l'histoire qu'il conte est, en somme, fort belle. Deux hommes, un aventurier et un soldat de carrière — James Stewart, Richard Widmark — sont envoyés en mission chez les Comanches. Il s'agit d'échanger contre de l'argent et des armes quelques adolescents, fils et filles de colons, qui ont été, cinq ou six ans plus tôt, enlevés par des tribus indiennes. Les parents des captifs ont financé l'expédition et en attendent le résultat avec espoir et impatience.

Or, nul n'avait prévu ceci : en ces cinq ou six ans, les jeunes « Visages Pâles » ont été conditionnés par leur nouvel état. Ils sont devenus Indiens ; les filles sont devenues des squaws et ont mis au monde des petits Peaux-Rouges ; entre ces transplantés et ceux qu'on nomme avec mépris les « sauvages », il n'y a plus aucune différence de mœurs, de croyances, de mentalité. Il faut donc les arracher à leur nouvelle patrie et lorsqu'ils retrouvent celle de leur enfance, ils ne la reconnaissent plus et elle ne les reconnaît plus. Le drame, aussitôt, éclate : un des revenants commet un crime et est lynché par ses propres parents ; une jeune femme, à qui la société puritaine ne pardonne pas d'avoir été « souillée », se contraint elle-même à l'exil.

Les liens de l'habitude plus forts que les liens du sang : Ford a mis courageusement et lucidement cette vérité en images. Le plus beau — et le plus terrible — moment de son film est celui où des paysans qui guettaient avec tant d'amour le retour de leur enfant voient revenir un étranger, passent en un instant de l'attendrissement à l'horreur, puis enferment ce « païen » de leur race dans une cage, comme une bête. Malheureusement, c'est aussi le moment où le film passe d'un style à l'autre et où l'on regrette qu'une telle histoire soit traitée en western, c'est-à-dire sur fond de gentillesse et de facilité. La convention du genre n'adhère plus au sujet, soudain trop âpre pour elle. Les complaisances romanesques défigurent la tragédie.

Très vite d'ailleurs, Ford revient à ces complaisances, et au numéro Stewart-Widmark. Le film s'achève sur un sourire. Cela n'est nullement désagréable. Reste la nostalgie d'un ton plus dur, plus pur. L'histoire, certes, le méritait.

« Les Trois Mousquetaires »

● *Un guignol de cape et d'épée.*

« ATTENTION ! » cria, l'autre soir, un spectateur au moment où un des sbires du Cardinal attaquait parderrière — le traître ! — Bernard Voringer-Porthos. Voilà sans doute le meilleur hommage que l'on puisse rendre au film de Borderie (4) : un guignol de cape et d'épée. Plus alerte, plus fracassant et, somme toute, plus réussi que la plupart des films de ce genre, grâce à Sorano (Richelieu), Toja et Descrières. Deux regrets, pourtant : l'absence de Marais, irremplaçable d'Artagnan, et l'insuffisance de Mylène Demongeot en Milady.

MORVAN LEBESQUE.

(1) Célèbre cours d'art dramatique newyorkais.
(2) Elysées-Cinéma.
(3) Napoléon.

(4) Balzac, Scala, Helder, Vivienne.

(Archives.)
MILADY (M. DEMONGEOT).
Plus alerte.

TÉLÉVISION

Une expérience

● *De la salle de séjour à la salle publique.*

EN composant son programme avec des émissions de télévision filmées ayant déjà connu l'épreuve du petit écran, le Cinéma d'Essai (salle des Agriculteurs) vient de poser une fois de plus le problème des rapports cinéma-télévision.

Voilà donc réveillée chez les producteurs de films cette crainte d'une rivalité, d'une concurrence que le petit écran a plus d'une fois inspirée à son aîné. Dans le cas présent, toutefois, il ne faudrait pas exagérer ces inquiétudes. Une salle comme les Agriculteurs possède une clientèle trop peu nombreuse, et en tout cas trop différente de celle des cinémas de quartier, pour ébranler l'édifice du cinéma commercial.

En fait, l'expérience aurait été plus dangereuse et plus révélatrice si elle avait eu lieu justement dans une salle de quartier populaire. C'est là qu'elle aurait été une véritable expérience, les deux publics, celui du grand et du petit écran, étant alors les mêmes et pouvant servir de termes de comparaison.

Mais l'inquiétude majeure des producteurs, c'est que l'expérience des Agriculteurs constitue un précédent, qu'elle se renouvelle et se multiplie. Après avoir vu la Télévision retenir le public chez lui, les fabricants de cinéma redoutent de la voir descendre dans la rue.

Climat inhabituel

Pour l'instant, le critère ayant servi au choix des émissions devrait à lui seul les rassurer. Avec une rigueur digne d'éloge, les « programmateurs » sont restés dans le domaine propre de la télévision, d'une télévision assez difficile même et qui n'a jamais rallié l'enthousiasme populaire.

Ni « La Grande Bretèche » de Claude Barma, ni le « Concerto pour tête-à-tête » de François Billetdoux ne peuvent être considérés comme des succès publics.

Remettons donc cette tentative à sa place et ne retenons que son intérêt comparatif. La modification des conditions de vision, le recul, le climat inhabituel, le dépaysement dû au passage de la salle de séjour à la salle publique, du petit écran au grand, amènent nécessairement à revoir le jugement porté une première fois « dans l'intimité ». C'est ainsi que le « Concerto pour tête-à-tête », œuvre essentiellement intimiste, toute de lenteur, de silences, est vidée, une fois projetée en salle, de son atmosphère étrange et acquiert une pesanteur inattendue.

Mais le plus important est que, pour la première fois, la télévision cesse d'être un phénomène fugitif. Les émissions, une fois diffusées, ne rentreront plus irrémédiablement dans le royaume d'ombre des cinémathèques de la R.T.F.

Une telle expérience peut finalement aider à l'établissement de relations plus harmonieuses entre le grand et le petit écran ; elle permet de découvrir le terrain où ils peuvent sans dommage se rencontrer. Ainsi, l'on sait maintenant que tout ce qui est document (par exemple l'émission sur le racisme) peut être transposé sans dommage. Mais il n'en est pas de même pour faire passer la frontière aux « dramatiques » ou à tout ce qui est création pure. Ici, une grande prudence s'impose, et il faut rejeter tout ce qui peut être écrasé par les dimensions du cinéma. Et dans le domaine des dramatiques, c'est généralement le cas.

JACQUES MOURGEON.

EXPOSITIONS

Le goût et le calcul

● *Encore dix nouvelles galeries : mais l'avant-garde continue de s'enliser.*

UN peu d'air frais pénétrera-t-il dans le monde confiné des arts grâce aux douze « grands peintres méconnus » (Loutreuil, Krémègue, Péquin, Dufrénoy, etc.) qu'expose jusqu'au 21 octobre la Galerie Durand-Ruel, grâce aux dix jeunes inconnus de Bourges qui, chez Bassano, rue Grégoire-de-Tours, montrent fièrement leurs dessins au cœur d'un Paris dont ils ignorent non moins fièrement les « écoles », ou grâce aux masques de Nouvelle-Guinée qui, chez Claude Bernard, rue des Beaux-Arts, nous remettent en contact avec un besoin fondamental d'expression, beaucoup plus vieux et beaucoup plus jeune à la fois que tous nos soucis contemporains d'esthétique ?

A part ces trois expositions — qui ont du moins le mérite de sortir des sentiers battus — il faut dire qu'en cette quinzaine de rentrée les meilleures expositions (Helen Frankenthaler, animalier « gestuel », chez Lawrence, rue de Seine, comme les statues allusivement érotiques du Japonais Teshigahara chez Stadler ; collages de Motherwell, un des pionniers de l' « Ecole de New York », chez Berggruen, rue de l'Université ; sculptures composant les « propositions pour l'architecture » d'Alina Slesinska, à la Roue, rue Grégoire-de-Tours, etc.) ont au moins un point commun avec les aquarelles d'Yves Brayer, chez Romanet, avenue Matignon, ou l'exhibition des « expressionnistes » (Mentor, Foss, Nakache, Letellier), au Musée Galliera : on aurait pu les voir et les apprécier en 1959 comme en 1961.

Un marché lourd

Jamais le tapage « moderniste » n'a été aussi intense. Jamais pourtant on ne vit un si petit nombre de formules vraiment nouvelles éclore sur les cimaises.

Les marchands qui s'étaient tout d'abord réjouis des vols retentissants de cet été (plus besoin de convaincre les clients, les hold-up prouvent sans phrases que la peinture est une valeur or) s'inquiètent de cet enlisement méthodique de l'avant-garde.

« Pas d'articles nouveaux à proposer », entend-on dans les arrière-boutiques. C'est ennuyeux. Le marché s'en ressent, forcément. Il est lourd. Mathieu « repart » un peu, mais c'est aux Etats-Unis. Ses toiles « boudent » toujours en France et en Allemagne. Poliakoff « se traine ».

Il y a bien un peu de demande sur

→

Compagnie du
THEATRE DE LA CITÉ
AU THEATRE DES
CHAMPS-ELYSEES
SCHWEYK
DANS LA 2e GUERRE MONDIALE
de
BERTOLT BRECHT
Mise en scène de
Roger Planchon
En alternance avec :
EDOUARD II
LES TROIS MOUSQUETAIRES
et
GEORGE DANDIN
Location ouverte

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON. 36-07
LE DÉJEUNER SUR L'HERBE
Le chef-d'œuvre de JEAN RENOIR

Cabarets Dancings

JeanRIGAUX PORTE D'AUTEUIL AUT. 71-18 - 23 h. 15

Restaurants

CALAVADOS OUVERT JOUR ET NUIT
40, av. Pierre-Ier-de-Serbie - ELY. 27-28

RAYMOND DEVOS
LA TÊTE DE L'ART - OPE. 53-39

JEAN CONSTANTIN
CHEZ MA COUSINE - MON. 49-35

TABLE DU MANDARIN
8, rue de l'Echelle - OPE. 63-76 - Fermé lundi

COTTI
LE ROI DE LA PIZZA
RESTAURANT - BAR
12, Av. Wagram . CAR. 69-81

Dans le cadre de
La Boulangerie
DINERS - SOUPERS
DEJEUNERS
56, rue de Rennes - LIT. 45-22
Réouverture 14 octobre

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRABY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

ACTUELLEMENT
à l'OLYMPIA
JACQUES BREL
chante
Le moribond, Marieke, L'ivrogne, Ne me quitte pas... etc...
...et ses nouvelles chansons
EXCLUSIVITÉ
disques PHILIPS

Dubuffet, mais toujours les Américains. Ailleurs, on le « tient » et ça coûte cher...

Si l'un ou l'autre des grands collectionneurs défunts, dont Pierre Cabanne nous raconte l'histoire dans un ouvrage aussi documenté que passionnant (1), pouvait entendre ces propos (authentiques), il se retournerait de fureur dans sa tombe.

Le jour où le docteur Barnes acheta d'un seul coup cent toiles à un inconnu nommé Soutine, que pourtant Paul Guillaume, le conseiller français, du riche Américain, n'appréciait pas particulièrement, il fit la fortune de Soutine et, du même coup, celle de sa propre collection. Parce qu'il avait agi selon son goût et non par calcul.

Ce n'est pas un des moindres mérites du livre de Pierre Cabanne que de nous inviter à méditer sur cette anecdote.

Tous ceux qui, fortunés ou non, aiment la peinture pour ce qu'elle est et non pour ce qu'elle vaut en bourse feront bien de lire « Le Roman des grands collectionneurs ».

Ils y trouveront des raisons de ne pas s'effrayer du nombre croissant des galeries parisiennes (10 nouvelles, ce mois-ci, environ 400 au total) et de se persuader que, comme autrefois, il n'y a guère plus d'une vingtaine de marchands sérieux sur la place.

Des toiles antidatées

Pour le plus grand bien de la peinture, les rumeurs boursières les laisseront indifférents. Celle, par exemple, qu'il faut signaler car elle est significative dans les circonstances actuelles : les anciens tableaux figuratifs des grands « abstraits » d'aujourd'hui sont recherchés à n'importe quel prix.

Le bruit s'en était à peine répandu que les mieux informés d'entre eux regardaient avec concupiscence et pour la première fois les arbres les plus proches de leurs luxueuses maisons de campagne des bords de l'Eure ou de l'Essonne.

Hier, ils antidataient leurs dessins « non signifiants » pour prouver qu'ils avaient été les premiers dans la voie de l'abstraction.

Demain, ils antidateront de la même façon leurs toutes récentes pochades d'après nature. Si l'on vous propose une pièce de ce genre, demandez à votre encadreur de vous confirmer que le vieillissement de la toile et de la matière employée correspond bien à la date qui suit la signature.

Klee, Kandinsky, Mondrian inventaient le futur. Il y a longtemps — et jamais on ne le ressentit comme à l'occasion de l'ouverture de cette nouvelle saison — que leurs suiveurs, tout en prétendant aller de l'avant à tout prix, n'inventent plus que du passé.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Pierre Cabanne : « Le Roman des grands collectionneurs » (Catherine II, lord Hertford et sir Wallace, Chocquet, Paul Durand-Ruel, Samuel Courtauld, Cognacq, Bührle, Van Beuningen, Barnes, Girardin, Wildenstein, Peggy Guggenheim), 336 pages, 15 illustrations, 13,87 NF, éditions Plon.

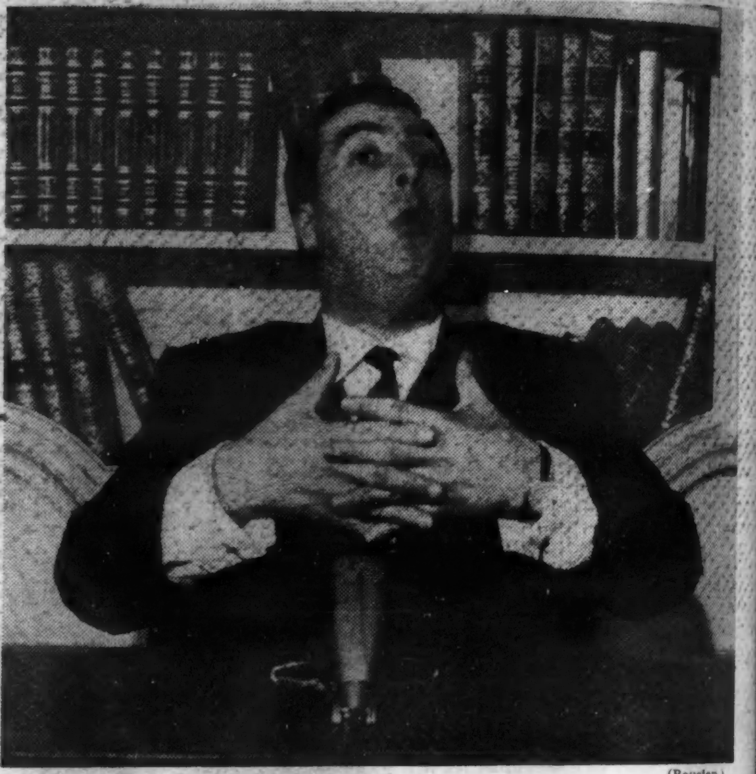
RIRE

L'autocirculation

Un discours du Général, trente mots changés: un an de triomphe.

HENRI TISOT (24 ans) fait pleurer de rire les spectateurs de l'A.B.C., où il passe depuis quelques jours dans le spectacle de Sacha Distel.

Un jour, il a acheté à Saint-Germain-des-Prés le disque du discours du général de Gaulle sur l'autodétermination ; il l'a écouté, il a changé trente mots et c'est devenu : l'autocirculation... et la grande aventure. Dix mois au Théâtre de Dix Heures et maintenant l'A.B.C., le gros public... et le triomphe.



(Rouslan.)

HENRI TISOT A SON BUREAU.
« La circulation étant ce qu'elle est et le monde ce que nous savons... »

Il est blond et rose, il n'est pas grand, il rit tout le temps et pourtant, chaque soir, sur scène, il « est » le général de Gaulle, avec ses intonations, ses gestes, ses expressions.

Il passe toujours au « Dix-Heures » où il donne une « conférence de presse » sur les pigeons de Paris.

Mais son métier n'est pas de tout repos : au moment de l'attentat contre le Général, il s'est vu ruiné d'un coup et son père (pâtissier) lui disait avec son savoureux accent marseillais : *« Eh ! mon petit, pense un peu, notre capital se balade dans les rues, au milieu de la foule. Malheureux ! Si on allait nous le tuer ! »*.

Voici le discours d'Henri Tisot sur l'autocirculation :

Compte tenu de toutes les données parisiennes, nationales, internationales du problème, je considère comme nécessaire que ce recours à l'autocirculation soit proclamé aujourd'hui au nom de la France et de la République. En vertu du pouvoir que m'attribue le code de la route de consulter les citoyens, pourvu que Dieu me prête vie et que le peuple m'écoute, je m'engage à consulter les automobilistes parisiens dans leurs vingt arrondissements au sujet du destin qu'ils veulent adopter. Naturellement, je ferai en sorte aussi que tous les piétons aient à entériner ce choix. Comme il est de l'intérêt de tout le monde, et comme il est de l'intérêt de la France que la question soit tranchée sans aucune ambiguïté, nous regardons les choses comme elles sont. En fait de destin de la circulation parisienne, chacun sait qu'on peut en imaginer trois. Eh bien, les trois solutions concevables feront l'objet de la consultation.

Ou bien le retrait de toutes les voitures de Paris, dans lequel certains croient voir la fin des embouteillages. Alors, les voitures quitteraient les automobilistes qui auraient manifesté la volonté de se séparer d'elles. Pour ma part, je considère un pareil aboutissement comme invraisemblable et désastreux. La circulation étant actuellement ce qu'elle est et le monde ce que nous savons, la voie publique deviendrait un affreux chaos, un tohu-bohu épouvantable, un piétinement de piétons, l'engorgement généralisé de toutes les bouches de métro qui dès lors seraient prises d'assaut, et les Parisiens qui ne pourraient plus se déplacer qu'à pied tomberaient à coup sûr sous la dictature belliqueuse, de quoi ? hélas ! hélas ! hélas ! d'un quarteron de marchands de chaussures qui ne manqueraient pas d'abuser de la situation. Mais il faut que le démon soit exorcisé et qu'il le soit par les automobilistes eux-mêmes, car si, par un extraordinaire malheur, il devait arriver que telle fût leur volonté, il va de soi que tout serait mis en œuvre, pour que l'exploitation, la diffusion, l'organisation, et la propagation, et l'obligation de la vignette qui est l'œuvre de la France soient assurées quoi qu'il arrive. Les piétons devraient alors s'acquitter de ce droit, et seraient autorisés à se déplacer dans Paris munis d'un brassard, sur lequel serait inscrit, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, je ferai le tour du monde avec la vignette.

Ou bien la motorisation complète et obligatoire, les Parisiennes de Paris, les Parisiens de Paris, de tous âges, de toutes origines, de toutes professions, de toutes confessions, apprendraient à conduire, soit dans les auto écoles laïques, soit dans des auto écoles libres, stationnant et circulant où bon leur semble, à n'importe quelle heure de la journée, sur toute l'étendue du territoire de la République, bref, tous automobilistes à part entière, qui dès lors stationneraient et circuleraient effectivement, depuis Dunkerque jusqu'à Tamanrasset. Dans cette hypothèse, il va de soi que ceux des piétons qui voudraient rester piétons le resteraient. La France organiserait, si c'était nécessaire, leur redressement et leur regroupement au sein d'une communauté de piétons sous-développés, qui, ne pouvant prétendre à l'achat d'une voiture, se contenteraient de se déplacer sur le macadam parisien, muni d'un passage clouté individuel et portatif.

Ou bien le gouvernement des automobilistes par les automobilistes, appuyés sur l'aide de la police, et en union étroite avec elle, parce que c'est la nature des choses, pour l'établissement des contraventions, l'organisation des zones bleues, la direction des voitures-pies, des voitures-pièges, l'organisation des opérations de grues, en dépit du tumulte, du tracassin, causé par les équipes de la hargne, de la rogne et de la grogne. Alors, on dit que la police d'Union soviétique, ou la police américaine, ou l'une et l'autre à la fois, voudraient se mêler de la circulation parisienne. Je leur réponds qu'à toutes les deux, je leur souhaite d'avance bien du plaisir. Françaises, Français, en toute quiétude, l'autoroute est tracée, la décision est prise, la partie est digne de la France.

TROIS ATTITUDES D'HENRI TISOT...
« Alors, les voitures quitteraient les automobilistes qui auraient manifesté la volonté de se séparer d'elles...

... PENDANT SON DISCOURS...
... Et les Parisiens tomberaient à coup sûr sous la dictature belliqueuse, de qui ?...

(J.-R. Roustan.)

... SUR L'AUTOCIRCULATION.
... Hélas, hélas, hélas, d'un quarteron de marchands de chaussures... »

REPORTAGE

Le film le plus secret de l'année

● ***« Cette volupté singulière, un peu vénéneuse, de communier hors du temps... » Jules Roy, le seul journaliste admis sur le plateau, parle de la « Jeanne d'Arc » de Robert Bresson.***

POUR la quinzième fois en ce qui concerne ce plan, Bresson commande: « moteur ». A la dixième, il a dit: « *C'est bon. On en refait une autre.* » Depuis, on continue. A chaque nouvelle prise, il dit : « *C'est faux* ». Assis devant la grande croix qui domine le tribunal ecclésiastique, les épaules couvertes du camail noir bordé de violet, l'évêque Cauchon laisse tomber sur Jeanne un regard froid. De son beau visage sensible et tourmenté, perce un regard d'oiseau de proie. Un traître, tel que l'histoire mêlée de légende a voulu faire de lui ? Un homme possédé de la passion de perdre l'accusée ? Dans le secret, il doit se poser la question terrible : « Qu'est-ce que la vérité ? » mais paraît certain de posséder la réponse.

Un rayon de soleil plaqué sur le front, l'assesseur répète : « On vous a dit ce qu'était l'Eglise militante et admonesté de vous y soumettre. » C'est une phrase difficile à décortiquer où la bûche guette chaque mot. On retient sa respiration. On reprend. Vissé sur son dur siège de chêne, l'évêque Cauchon ne frémit pas. Derrière la caméra, enfoncé dans son fauteuil pliant, vêtu d'une combinaison de toile bleue sur laquelle il passe parfois le corselet d'un gilet molletonné, Burel, le directeur de la photographie, boude sous son petit chapeau de paille jaune, le poing collé à la joue.

Une lame grise aux reflets bleus dévalant sur la tempe, le front haut et large, l'œil agité et cerné d'inquiétude, le col libre de toute servitude, Bresson est assis par terre sur un coussin, le scénario à même le sol. Pour suivre le texte ou donner la réplique, il chausse des lunettes qui lui donnent tout à coup l'air sage et froid d'un professeur, puis il redit la phrase fatale : « ...et admonesté de vous y soumettre. » « *Comme ça. Tout simplement.* » Et il la remâche encore pour lui.

« Pas de jeu »

Enfin le ton lui convient. On poursuit. « Savez-vous si ceux de votre parti ont fait dire des messes et des prières pour vous ? » et le même rite se déroule. « *Non. C'est trop joué. Pas de jeu.* » « *Tout est dans le rythme,* me dit-il en plantant ses dents dans un sandwich. *Tu comprends ça ? Tout est dans le rythme.* » Je ne l'ai jamais vu ainsi. Il est souriant. Bien mieux : il rayonne de bonheur. Ce film ne fait pas que l'inspirer : il le plonge dans de soudaines extases. Le film de sa vie, ce drame d'une petite paysanne de Domrémy, fille de cultivateurs honnêtes et pieux, qui, parce qu'elle entendait des voix, quitte la maison de ses parents, les bêtes qu'elle menait paître à son tour et le bon curé

→

LA PAGODE
LA DAME DE PIQUE
Film-Opéra d'après Pouchkine
Musique de TCHAÏKOVSKI
V.O. sous-titrée

FOLIES-BERGÈRE
tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

Fin, élégant
COGNAC
PARIAS
UN BOUQUET INCOMPARABLE

exposition
BRITANNIQUE

du 10 Octobre au 5 Novembre
Christofle
12, RUE ROYALE

Jean Colin, va trouver le roi, sauve son pays puis est capturée par les Anglais, soumise au jugement de l'Eglise et condamnée à être brûlée vive alors qu'elle croit, dur comme fer, qu'elle sera sauvée ? Que peut-il rester dans l'esprit d'une fille de vingt ans, abandonnée même par ses anges, alors qu'elle doit subir l'assaut subtil de la vengeance, du lucre et de la peur ? Rien de plus scandaleux et de plus émouvant que tant de trahisons à l'égard de la pureté qu'elle incarne.

« Le signe vint-il à votre roi de par Dieu ? » L'assesseur répète dix, vingt fois cette simple phrase. C'est bon, pourtant. Tant pis. Il faut articuler sans bouger les lèvres et sans bouger la tête. Bresson cherche l'expression à l'état pur. Il ne donne jamais une indication qui pourrait aider l'acteur amateur. Il ne dit pas : « Jeanne vient de vous dire une énormité. Vous réagissez. » Non. On ne réagit jamais, et ce seul mot d'acteur fait blémir. Pas d'acteurs. Ni professionnels, horreur ! ni amateurs. Des exécutants, ou mieux, des corps et des visages contre l'opacité desquels on doit lutter pour que la lumière passe à travers eux.

Sans filet

Il faut ânonner comme des enfants qui apprennent des phrases sans les comprendre. Etrange procédé : il y a eu deux ou trois prises de vues qu'un metteur en scène exigeant serait soulagé d'avoir en boîte. Alors, loin de s'améliorer, le système semble se détraquer subitement. Des difficultés surgissent qu'il faut réduire une à une, puis, au vingtième essai, quelque chose apparaît, un défaut ou une découverte, un ton nouveau peut-être, né de la fatigue. « *De la grâce* », dit Bresson pour rectifier. « *J'ai essayé des acteurs, cette fois. Ce n'est pas possible. Même quand il s'agit d'une seule ligne, c'est autre chose que le texte qui sort et je ne veux que le texte.* » Sur les 28 acteurs que la production a engagés, on compte 5 professeurs, 6 étudiants, 1 avocat, 2 médecins, 2 artistes peintres, 1 journaliste, 1 instituteur, 1 garçon de bureau, quelques retraités, 2 directeurs de salle de spectacle. Le bourreau est un ouvrier fondeur de Sèvres. Autant de visages inconnus qu'il est possible d'impressionner comme de la pellicule vierge.

On ne s'attaque pas à Jeanne d'Arc sans risque majeur. Si M. Preminger en tire un navet, cela est sans importance et M. Preminger passe à autre chose. Mais Carl Dreyer n'avait pas le droit d'échouer et Bresson encore moins. Bresson accomplit cet exercice de haute voltige, sans filet. S'il tombe, il se brisera les reins. Sa chute serait une grande chute et le bruit s'entendrait de loin.

Pour découvrir Jeanne, réalisateur, assistants et producteur ont mis en action toutes leurs relations. Combien de jeunes filles ont été contactées ? Cinq cents ? Mille ? Deux mois et demi avant le tournage, il n'en restait plus que trois en lice : Paule G..., Monique Q... et Florence D... On dirait que Paule G... a servi de modèle à une gravure du XVII[e] siècle. Ce front obstiné, ce masque attendrissant qui ne peut cacher son besoin d'absolu, ce nez à peine aquilin n'appartiennent pas à une paysanne mais plutôt à madame de La Fayette. Monique Q... était mécanographe. Elle a quitté son métier pour perdre son léger accent faubourien et suivre des cours d'art dramatique. Elle a un visage éclatant d'innocence, de courage et de foi, une chevelure en coup de vent, des manières gauches et un regard parfois perdu dans l'invisible. Florence D..., étudiante en Sorbonne, fut présentée à Bresson par la productrice. Tout le monde sait à présent qu'elle est la fille d'un académicien, que ses parents se sont opposés à ce qu'elle accepte ce rôle et qu'elle a passé outre. Une intellectuelle donc, dotée d'une personnalité dont la spontanéité et la force sont d'autant plus redoutables qu'elles reposent sur la douceur. Lisse et raffinée comme elle est est, on la voit pourtant mieux habitant près de chez Dior que partageant la vie des soldats dans les camps.

On procéda à des essais minutieux. Tout bien pesé, on engagea finalement Monique Q... D'elle seule on pouvait croire qu'elle avait vécu à la campagne, dans la petite ferme de ses parents. Mais, pour Bresson, être capable d'entendre des voix et de leur obéir compte plus qu'avoir des mains faites pour filer le chanvre ou traire les brebis. Monique Q... pourrait-elle croire aux commandements de saint Michel, aller trouver le roi de France, le convaincre de livrer bataille et, une fois prise par les Anglais, résister au désespoir ? Bresson était inquiet. Il s'est méfié de Paule G... et peut-être plus encore de Florence D... de qui on a dit devant lui, à moins qu'il ne l'ait pensé lui-même : « C'est une flamme. » Le choix, qui semblait définitif, dut être remis en question. La Jeanne d'Arc que nous imaginons cinq cents ans plus tard peut-elle avoir l'allure peuple ? Elle doit être belle aussi, de cette beauté innocente que le duc d'Alençon définissait au procès de réhabilitation quand il disait : « Il m'arriva de coucher avec Jeanne et les soldats à la paillade ; je pus voir Jeanne s'habiller ; une fois ou l'autre, je vis ses seins qui étaient beaux ; mais jamais je n'eus d'elle le moindre désir charnel. » Bresson se rapprocha de Paule G..., tenta peut-être de se convaincre que cette envoûtante beauté florale était celle de la vraie Jeanne, ou peut-être en fut-il effrayé. A la dernière minute ou presque, la productrice, témoin de ces tourments, suggéra qu'on pourrait procéder à de nouveaux essais avec Florence D... C'était le début de juillet.

Un télégramme

Florence D... partait pour la journée voir ses grands-parents, à Rouen. Il y a des signes... Le matin, un télégramme l'atteignit : « Voudrais faire nouveaux essais avec vous. Est-ce possible ? Téléphonez. Bresson. » Le surlendemain, Monique Q... et elle étaient convoquées à Meudon. Comme pour un examen, elles se donnèrent toutes deux des conseils : « N'avale pas les mots », « Arrange tes cheveux. » L'après-midi, on raccompagna Monique Q... chez elle. Florence D... resta. En la désignant de son épée, un ange l'a comme foudroyée.

(J. Niepce.)

JEANNE AU TRAVAIL.
Ni Paule G... ni Monique Q...

Florence D... a vingt ans comme Jeanne. Elle est blonde et la lumière joue sur son visage aux larges méplats ; son front haut que barre parfois un pli au-dessus du sourcil gauche se creuse quand pleuvent sur elle les questions de l'évêque et de l'inquisiteur. Ses yeux d'un bleu transparent où passent parfois des ombres semblent s'agrandir encore et recueillir toute la clarté du ciel. Oui, cette Jeanne est une âme de foi et, à l'entendre et à la voir dans son habit d'homme, mal taillé dans du daim brut, les mains enchaînées, les jambes nues, les pieds dans de lourds godillots de soldat sans lacets, nous croyons, nous aussi, qu'elle est envoyée de par Dieu. Nous ne voyons plus les projecteurs, les perches, les fils de transmission du son, la caméra et la petite équipe qui se déplace en silence. Derrière Jeanne, un gros moine somnolent, vêtu de bure blanche, chenu, la face épaisse, la lippe menaçante comme celle d'un dogue, oppose un saisissant contraste avec ce visage si rayonnant qu'il en paraît disproportionné. Déjà on est au bord des larmes. Qui n'aurait pitié de cette âme qui vacille et ne comprend pas qu'elle doit être abandonnée par tous pour mieux fournir la preuve de la vérité qu'elle détient ? « Je m'en attends à mon juge : c'est le roi du ciel et de la terre. »

— *Vous allez toujours trop vite. Ce n'est pas assez intérieur. Recommencez.*

C'est vrai. Elle parle trop vite. On a peine à saisir certains mots. Bresson dit le texte en lui-même pendant que Jeanne parle. Ses lèvres bougent. Il est très doux et attentionné. S'il avait vécu du temps de Jeanne, il l'aurait suivie et servie. Il aurait courbé ses épaules pour l'aider à monter à cheval.

La nudité suprême

Pas d'indication là non plus sinon sur la lenteur ou la rapidité de l'élocution ou la chute des phrases. Le seul secret de Bresson est de chercher toujours un secret. Devant chaque plan, il éprouve la même angoisse que devant le film entier. Pas d'indication parce qu'il ne faut pas que celui qui s'exprime devant la caméra sache ce qu'il fait. « *Le cinéma, c'est le contraire du théâtre. C'est se parler à soi-même. Alors à quoi servent les effets ? C'est pour cela que, les vrais acteurs, je n'en ai que faire.* » Florence D... ne verra les *rushes* que le dernier jour, quand elle ne risquera plus d'être impressionnée par les images d'elle-même. Celui qui tourne devant la caméra ne doit pas penser, ou, alors, des intentions qui n'ont rien à voir avec l'action risquent de s'exprimer. Tout doit transparaître, et non apparaître, à travers les personnages et c'est là, peut-être, l'explication de l'art unique de Bresson. Sa caractéristique, c'est d'écraser toutes les intentions qu'il décèle en dehors des seules qu'il veuille montrer. Mais, quoi qu'on fasse, l'acteur, même amateur, cherche inconsciemment et comme à tâtons la meilleure façon de rendre le personnage qu'il incarne, et Bresson biffe une à une chacune de ses tentatives. Qu'a-t-on à interpréter quand on tient le rôle de Jeanne, par exemple ? Il suffit d'être, et cela explique les angoisses de Bresson sur le choix des interprètes. Il faut qu'ils soient, et la parole est accessoire : la conséquence exacte de leur être. Lui-même ne veut que traduire. Il fait du cinéma par ratures, comme un traducteur jamais content de sa phrase et qui, mot après mot, la dépouille de l'inutile et du superflu jusqu'à atteindre la nudité suprême, ou comme un peintre qui recouvre ses premières touches d'autres touches qui les effacent.

A des années lumière

Il arrive aussi que se révèle tout à coup ce que Bresson cherche. La plupart du temps, il procède de façon tout empirique, comme un artilleur qui ajusterait son tir sans autre moyen que l'observation : un coup long, un court, un moins long, un moins court et le but, sauf si un déréglage inattendu se produit qui oblige à tout reprendre au début. C'est pour cela que les personnages de Bresson se ressemblent un peu tous et que, pickpocket, curé de campagne ou condamné à mort, ils sont tous à la recherche de Dieu ou de ce qui en tient lieu ; de même, on peut croire que l'effort bressonnien dans la recherche n'est qu'une quête spirituelle et une formule toute personnelle de prière : tout au bout de la prière, quelque chose jaillit soudain que Bresson saisit au vol, habile oiseleur.

— *Encore une fois.*

Soudain, elle éclate de rire, d'énervement. Elle sort très vite, se réfugie dans sa loge, vague cagibi aménagé dans l'enfoncement d'un mur avec des planches et un rideau de calicot, ou bien elle marche à grands pas dans les allées abandonnées de ce parc où l'ombre d'un Grand Meaulnes erre

DISQUES

● Dans la série « Les Gravures Illustres » : ROBERT SCHUMANN, « DAVIDSBUNDLERTAENZE, op. 6 (DANSES DES COMPAGNONS DE DAVID) » et « KREISLERANIA » op. 16 » (dédié à son ami Frédéric Chopin), enregistrés par Alfred Cortot en 1936 (en 78 tours), repris maintenant en 33 tours. Il est difficile d'imaginer que l'enregistrement est si ancien. Alfred Cortot interprète avec sensibilité ces œuvres romantiques.

Disque « La Voix de son Maitre » 33 tours 30 cm n° COLH 86.

● « MISSA SOLEMNIS » DE BEETHOVEN, dirigée par Herbert von Karajan à la tête du Philharmonia Orchestra. Une interprétation plus nerveuse que de coutume, particulièrement bien venue pour cette œuvre qui fait penser à la Neuvième Symphonie avec chœurs dont elle est contemporaine. Des chœurs solides, Elisabeth Schwartzkopf, Nicolai Gedda et Christa Ludwig contribuent à donner à cet enregistrement la qualité exceptionnelle de celui réalisé par Furtwaengler en 1961 avec la Neuvième Symphonie.

Album Columbia, 2 disques 30 cm 33 tours n° FCX 828/9.

● Un bel enregistrement d'œuvres peu connues de PALESTRINA (dont il reste à éditer encore bien des messes et motets). L'interprétation en est très pure malgré une technique parfois un peu faible, aux sonorités graves, un peu sourdes. Un disque de la Discothèque du Vatican qui plaira aux amateurs de musique religieuse. Edition luxueuse. Tirage limité à 1.200 exemplaires.

Harmonia Mundi 33 tours 30 cm n° CCD 9.

● « ANDRES SEGOVIA JOUE BACH. » Un enregistrement, attendu surtout pour la chaconne dont le guitariste a lui-même réalisé la transcription. Une technique parfaite. Quelques libertés prises avec la mesure. Une expérience passionnante : le comparer avec le récital de guitare de Alirio Diaz (Disque BAM LDO 53, dont une plage est consacrée à Bach).

Deutsche Grammophon 25 cm 33 tours n° 17.229.

● « LAST NIGHT », l'indicatif de la célèbre émission « Salut, les Copains » de Daniel Filipacchi, est enfin disponible. Sous une forme facile, c'est une musique dansante, profondément inspirée du blues. Un succès de grande vente.

Disque CID 45 tours EP n° 265.534.

● Une réédition de tangos et de chants populaires argentins par le grand chanteur CARLOS GARDEL qui, de 1911 à 1935, contribua à donner au tango une place internationale. Réalisé à partir de 78 tours originaux datant de 30 ans, ce disque est un document, car jamais le tango n'eut d'interprète plus extraordinaire, et se cantonne actuellement dans la redite perpétuelle de quelques morceaux rabâchés.

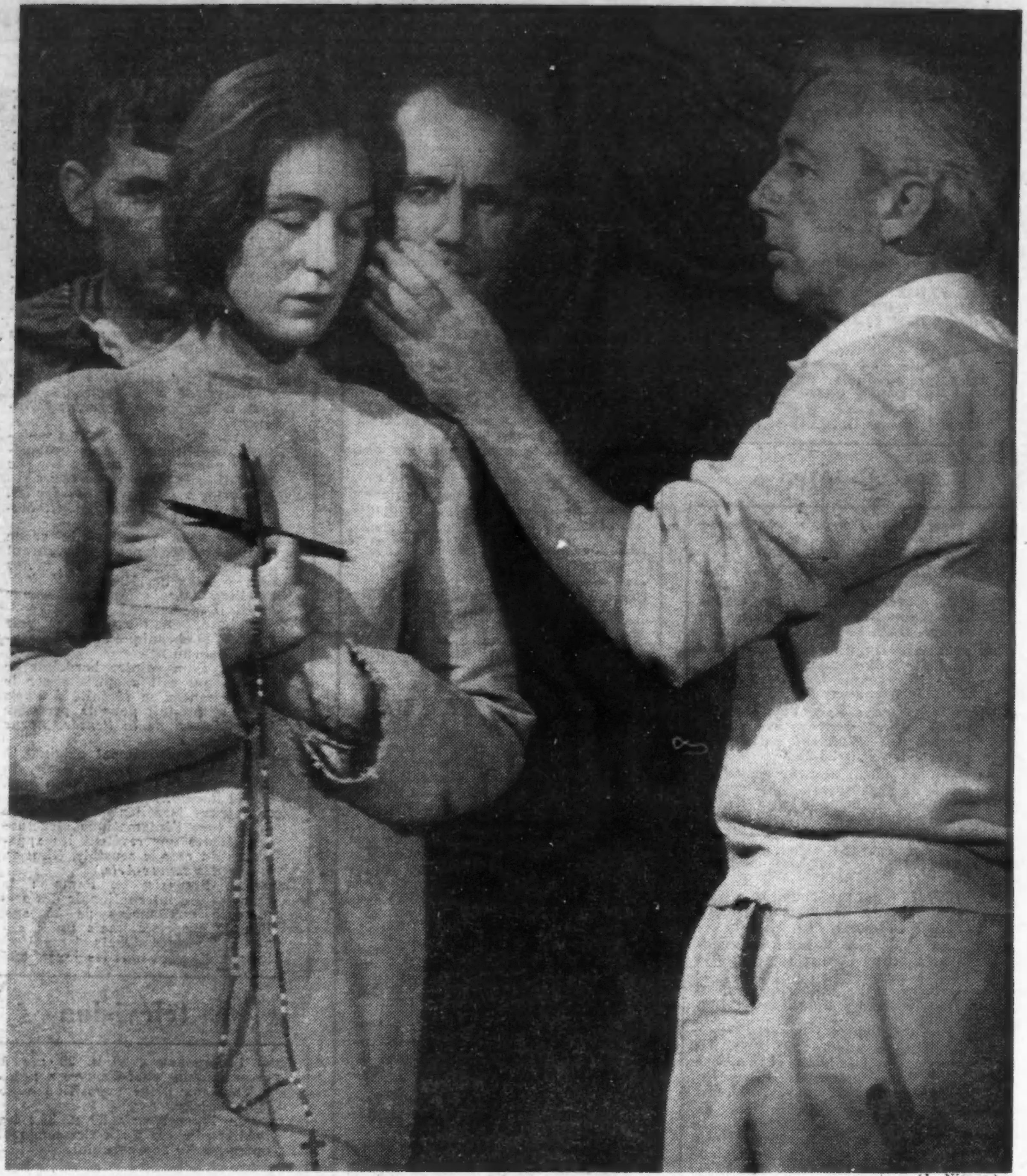
Disque Odéon 33 tours, 30 cm, n° OSX 184.

● « SACRE BOBY LAPOINTE » Le chanteur farfelu du film « Tirez sur le Pianiste » — unique en son genre — accompagne ses chansons irrésistibles, aux phrases embrouillées, aux jeux de mots impossibles, le tout apparemment sans suite. Boby Lapointe s'amuse et nous aussi.

Disque Fontana 33 tours, 25 cm, n° 660.257.

PICK-UP.

peut-être, au crépuscule, le long des ifs pyramidaux un peu teigneux. Le soleil d'été la ramène à la réalité : elle s'appelle Florence D... et tient le rôle de Jeanne d'Arc dans un film de Bresson. Mais, en vérité, elle est à des années lumière de la Florence D... qui prépare une licence d'espagnol. Un rôle sublime? Assurément. Avec le casse-gueule au bout si l'on n'est pas une vedette au-delà du sublime. Ce qui la sauve, c'est qu'elle ignore la grandeur des périls qu'elle affronte, comme Jeanne ignorait, parmi les hommes d'armes et les seigneurs, qu'elle risquait le ridicule, le déshonneur et la mort. Et il est vrai qu'au milieu de tant de professeurs et d'étudiants, Florence D... peut imaginer que ce jeu fait partie des aimables traditions de la colonie de vacances où le hasard l'a conduite. Tout de même, à force de dire avec sérieux des choses comme : « J'aimerais mieux rendre l'âme à Dieu que d'être dans les mains des Anglais » ou bien : « Si je meurs en prison, je demande à être enterrée en terre sainte... », la tête doit commencer à vous tourner un peu. Et pourtant, à mesure que coulent les semaines, ses camarades disent d'elle : « Elle est devenue plus belle ». Et, en effet, elle est comme durcie et bronzée. Sous la brûlure des projecteurs ou celle de la grâce ? Elle a pris de l'assurance, du moins quand elle est photographiée de trois quarts et regarde un mur sans deviner, derrière les appareils, des spectateurs qui restent en dehors de l'aventure mystique.



(J. Niepce.)

ROBERT BRESSON DIRIGEANT FLORENCE D...
Tout au bout de la prière, quelque chose jaillit soudain...

Un loup acharné

Quand elle doit souffrir et pleurer, Bresson fait évacuer le plateau. Ainsi, quand frère Ysambard vient la réveiller dans la tour du château de Rouen pour lui annoncer qu'elle va mourir, à la quinzième reprise, elle est au bord de la crise de nerfs. Ce qu'elle doit faire est difficile : allongée dans son lit, elle ouvre les yeux quand elle entend un bruit de pas, dresse la tête puis le haut du corps, son regard se pose sur frère Ysambard et reçoit alors le choc de la mort. Elle se laisse tomber et doit dire avec la justesse et l'émotion qu'on exige : « Je veux bien mourir, mais je ne veux pas qu'on me brûle ». Elle ne fait pas la courte pause que Bresson demande après « je veux bien mourir ». Bresson a beau répéter : « *Articulez* », elle n'articule plus. Elle s'embrouille. Elle est perdue. Elle se renverse sur le lit et commande elle-même : « Coupez ».

Bresson ne sait comment l'aider. Il tourne autour d'elle avec embarras et dit : « *C'était mieux au départ* ». La turbine de la soufflerie de Meudon se met à ronfler et il faut attendre, mais le silence est pesant, chargé de foudre. Bresson allume une cigarette et vomit la fumée d'une bouche amère.

La chambre est nue : une amorce de rideaux aux fenêtres pour adoucir les rugosités du décor. On a longtemps cherché la place d'un gobelet d'étain. Finalement, Bresson l'a enlevé. « *Vous ne trouvez pas que c'est mieux quand c'est plat ?* » a-t-il demandé à Serge Roullet, son premier assistant. Et il a esquissé de la main une épure dans l'espace. Au moment où le bruit de la soufflerie s'éteint, un avion de la base de Villacoublay approche. Il y a des jours où il faut jongler ainsi avec les avions et la soufflerie. Pour la cinquantième fois, Bresson colle son œil au viseur de la caméra. Il va rectifier une onde de cheveux de Jeanne. La fin du tournage approche et son sourire devient par moments une grimace. Il broie du chewing-gum à grands coups de mâchoires, tel un loup acharné sur un quartier de viande. Il s'agite et soudain tombe en arrêt, une mèche de sa crinière grise déversée à droite du visage. Lui aussi, il entend des voix.

Subitement, le silence absolu revient. On se rue sur les répliques suivantes, qui sont faciles. Quand il sent Florence D... calmée, Bresson retourne au plan précédent. « *Reprenons. Ne jetez pas si vite la tête en arrière.* » Seizième reprise. Vingtième. L'après-midi s'avance. Bresson se décide enfin à expliquer à Florence D... ce qu'elle doit faire et pourquoi elle doit dire ce qu'elle dit. C'est bon.

Une société secrète

Les anciens acteurs de Bresson fonderont sûrement un club où, comme les vieux militaires, ils évoqueront leurs campagnes et goûteront de nouveau cette joie sans égale mêlée de souffrance d'avoir célébré les rites sacrés avec lui. Ils vénéreront leur grand prêtre à huis clos. Florence D... ? Elle est fascinée, envoûtée, anéantie enfin, instrument docile et sans volonté propre. Parfaite épouse mystique. « Je ne sais rien. Je ne peux rien dire. Si Bresson m'interroge, je répondrai, mais, sans Bresson, je ne dirai rien. Ce que tout cela représente pour moi ne regarde que moi : un petit serrement intérieur qui a éclaté. » On croirait entendre Jeanne elle-même : « Quant à mes révélations, de par Dieu, je n'en ai jamais parlé ni fait confidence qu'à Charles, mon roi. Dussiez-vous me couper la tête, je n'en dirai rien. » On inventera ce qu'on voudra. Elle se taira. Se rend-elle exactement compte de ce qu'il lui est arrivé ? Que se passera-t-il en elle quand elle verra Jeanne d'Arc sous ses propres traits, aux Champs-Elysées ? Quand on lui proposera ou pas d'autres rôles ? Pendant combien de temps va-t-elle maintenant se sentir orpheline ? Monique Q... n'a-t-elle pas cru aussi, un certain temps, entendre des voix ?

De son côté, Bresson éprouve une autre angoisse et cette hâte de filer les derniers raccords l'irrite. Il n'y a plus moyen de retoucher quoi que ce soit. Tout est fixé pour toujours, comme le livre qui va être imprimé. « *Quel métier d'imbécile,* s'écrie-t-il avec agacement. *Il faut tout arrêter au moment où on trouve. C'est quand on travaille que les choses apparaissent.* »

Au moment des adieux tout proches, il ne faut pas leur gâcher, aux uns et aux autres, cette volupté singulière, un peu vénéneuse, de communier entre eux, uniquement, hors du temps, dans la société secrète qu'ils ont constituée en neuf semaines pour le reste de leur vie. Je quitte le temple à pas de loup, avec un sentiment d'indignité et de vague culpabilité. Moi aussi, j'ai peut-être brûlé une sainte.

JULES ROY.

BERNHEIM-JEUNE-DAUBERVILLE
27, avenue Matignon
Hervé MASSON
Du 30 septembre au 31 octobre

SYNTHESE
66, boulevard Raspail
MOMPÓ
Du 6 au 28 octobre

Karl Flinker
34, rue du Bac
ARIKHA
Du 11 octobre au 4 novembre

Galerie CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
ÉCOLE DE PARIS 1961
Vernissage de l'exposition le mercredi 18 octobre à 16 heures

A LA GALERIE ROYALE
11, rue Royale - Paris-8e
du 17 au 22 octobre 1961
Les meilleurs ensembliers de Paris présentent des « ambiances » réalisées avec des modèles de
La nouvelle Collection INALTERA
Le revêtement mural plastique
ouvert de 10 à 20 heures sans interruption

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS
11, avenue du Président-Wilson
DEUXIEME BIENNALE DE PARIS
Ouvert tous les jours de 12 à 20 heures y compris mardi.
Les lundis et mercredis de 12 heures à 23 heures

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
« ASPECTS 61 »
BAJ, CLERC, GASTAUD, NAM, Gérard SINGER
BERTINI, ALDINE, KOLOS-VARY, NOVELLI, VAN HAARDT
BONA, LANGLOIS, REVEL, J.-P. VIELFAURE, Etc.
Jusqu'au 4 novembre 1961

● cinéma

NOUVEAU

LES DEUX CAVALIERS : un western de John Ford qui hésite un peu entre la tragédie et le sourire. (*Napoléon, ETO. 41-46*).

LES TROIS MOUSQUETAIRES : nᵉ version. Alerte et réussi. Pour les amateurs. (*Vivienne, GUT. 41-39 ; Balzac, ELY. 52-70 ; Helder, PRO. 11-24 ; Scala, PRO. 40-00*).
(Pour ces deux films, voir la critique de Morvan Lebesque, p. 37.)

L'ANNÉE DERNIÈRE A MARIENBAD : le déjà célèbre film d'Alain Robbe-Grillet et d'Alain Resnais. Lion d'Or au dernier festival de Venise. (*Vendôme, OPE. 97-52 ; Studio Publicis, BAL. 76-23.*)

LA BELLE AMÉRICAINE : douze ans après, un bon retour de l'équipe des Branquignols, regroupée autour de Robert Dhéry. (*Madeleine, OPE. 56-03 ; Le Mercury, BAL. 75-90 ; Images, LAB. 47-94.*)

LÉON MORIN, PRÊTRE : le Prix Goncourt de Béatrix Beck porté à l'écran avec probité par Jean-Pierre Melville. (*Avenue, ELY. 49-34 ; George-V, BAL. 41-46; Plaza, OPE. 74-55.*)

CE SOIR OU JAMAIS : un nouveau premier film. Comédie à la Marivaux (selon Morvan Lebesque) ou fête de fin d'année au cours Simon ? (*Monte-Carlo, BAL. 09-83.*)

LA GRANDE BRETÈCHE, etc. : anthologie d'émissions faites pour la télévision française : une expérience intéressante. (*Agriculteurs, TRI. 96-48.*) (Voir l'article « Télévision », p. 37.)

LE CAVE SE REBIFFE : une histoire de truands avec Jean Gabin, du travail bien fait. (*Berlitz, RIC. 60-33; Bretagne, BAB. 57-97; Paris, ELY. 53-99; Wepler-Pathé, EUR. 50-70.*)

LES CANONS DE NAVARONE : un haut fait imaginaire de la dernière guerre dans les îles grecques. Superbes morceaux de bravoure au milieu de quelques lieux communs. (*Normandie, ELY. 41-18.*)

SPARTACUS : une superproduction qui, pour une fois, traite un grand sujet : la Liberté. Une imagerie qui, malgré les inévitables lenteurs, vaut le déplacement. (*Gaumont-Palace, EUR. 72-21.*)

RECENT

UNE AUSSI LONGUE ABSENCE : l'histoire de clochard amnésique qui a valu à Henri Colpi et Marguerite Duras le Prix Louis-Delluc et la Palme d'Or à Cannes. (*Ciné-Panthéon, ODE. 15-04.*)

LE CIEL ET LA BOUE : sept mois chez les primitifs de Nouvelle-Guinée qui n'avaient jamais vu de Blancs... (*Nouveau Théâtre, VAU. 47-63.*)

LA NUIT : le dernier film de Michelangelo Antonioni (L'AVVENTURA), avec Jeanne Moreau, M. Mastroïanni et Monica Vitti. Un couple, de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Studio République, OBE. 58-08.*)

LES SEPT MERCENAIRES : inspiré du film japonais « Les Sept Samouraïs », un western de John Sturges qui est un régal pour les amateurs. (*Studio Raspail 216, DAN. 38-98.*)

ANCIEN

LE CRIMINEL : 1946. Orson Welles, réalisateur et interprète d'une vertigineuse histoire policière. (*Studio Bertrand, SUF. 64-66.*)

LE COUPLE INVISIBLE (Topper) : 1939. Cary Grant et Constance Bennet dans une comédie sophistiquée des années 30. (*Studio Cujas, ODE. 89-22.*)

J'AI LE DROIT DE VIVRE : 1937. Fritz Lang défend l'innocence persécutée. (*Studio Acacias, GAL. 97-83.*)

MONSIEUR RIPOIS : 1954. Dans Londres décrite par René Clément, Gérard Philipe, séducteur désinvolte et désargenté. (*Quartier Latin, DAN. 84-65.*)

LA PASSION DE JEANNE D'ARC : 1928. Le célèbre film de Carl Dreyer. Au même programme : Dessins animés danois. (*Ranelagh, AUT. 64-44.*)

NOBLESSE OBLIGE : 1949. Le plus beau fleuron de l'humour noir britannique. (*Studio Saint-Germain, ODE. 42-72.*)

LA PRISON : 1948. Le plus obscur et le plus pessimiste des Bergman. (*Noctambules, ODE. 42-34.*)

RÊVES DE FEMMES : 1955. Un univers féminin dans lequel Bergman pénètre avec précision et tendresse. Au même programme : LA MAISON DE L'ANGE : un film du Bergman argentin, Leopoldo Torre Nilsson. (*Floride, PRO. 63-40.*)

● théâtre

VA DONC CHEZ TORPE : une bonne adresse. Y aller. (*Studio des Champs-Elysées, BAL. 00-87.*)

LE MARCHAND DE VENISE : Daniel Sorano, merveilleux Shylock. Une belle représentation de la Compagnie Renaud-Barrault. (*Théâtre de France, DAN. 58-13.*)

ARLEQUIN SERVITEUR DE DEUX MAITRES : les jeux de la Commedia dell' Arte par la Compagnie Jean Deschamps. (*Théâtre Récamier, LIT. 63-81.*)

MIRACLE EN ALABAMA : l'histoire de Helen Keller, sourde, aveugle et muette. Un document pathétique. (*Hébertot, EUR. 23-23.*)

LA NUIT DES ROIS : une ravissante comédie de Shakespeare, dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Théâtre des Ambassadeurs, ANJ. 97.50.*)

L'ANNONCE FAITE A MARIE : la pièce la plus rabâchée de Claudel, mais toujours émouvante. (*Théâtre de l'Œuvre, TRI. 42-52*).

LA MOUETTE : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne, TRI. 94-28.*)

REQUIEM POUR UNE NONNE : en hommage à Albert Camus, reprise de sa célèbre adaptation de l'œuvre de Faulkner, avec Catherine Sellers. (*Théâtre des Mathurins, ANJ. 90-00.*)

ARDEN DE FEVERSHAM : un mélodrame élisabéthain adapté par Yves Jamiaque. Une très bonne comédienne Rosy Varte, mais pas d'étincelle. (*Vieux-Colombier, LIT. 57-87.*)

HUIT FEMMES : un château isolé, un crime la nuit de Noël, huit femmes, huit suspectes. Un peu désuet mais bien enlevé par les huit comédiennes. (*Edouard-VII, OPE. 67-90.*)

GOG ET MAGOG : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière, RIC. 95-23, pas de relâche le lundi* 16.)

L'IDIOTE : une gentille comédie de Marcel Achard. Une nouvelle interprétation : Jacques Duby, Michèle Grellier. (*Théâtre Antoine, BOT. 77-41.*)

LA CANTATRICE CHAUVE et LA LEÇON : Ionesco, An VI. (*La Huchette, DAN. 38-99.*)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre. Une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier, MON. 49-24.*)

L'ECOLE DES FEMMES : Annie Perce, Agnès de 17 ans, dans une mise en scène d'Yves Bureau. (*Alliance Française, LIT. 87-93, le jeudi à 14 h. et à 16 h. 30.*)

● expositions

GRANDS PEINTRES MÉCONNUS : une douzaine d' « oubliés » réhabilités en bloc dans une illustre galerie. (*Durand-Ruel, 37, av. de Friedland, jusqu'au 21 octobre.*)

JEUNES PEINTRES DE BOURGES : 120 dessins de dix jeunes provinciaux très doués qui montent à l'assaut de Paris et de ses modes. (*Bassano, 9, rue Grégoire-de-Tours.*)

MASQUES PORA-PORA : retour aux sources de l'expression, grâce à la Nouvelle-Guinée. (*Claude Bernard, 7, rue des Beaux-Arts.*)

HELEN FRANKENTHALER : intéressante synthèse des charmes de l'art animalier et des techniques actuelles les plus « libres ». (*Lawrence, 13, rue de Seine.*)

TESHIGAHARA : sculptures : de grandes formes doubles allusivement érotiques. (*Stadler, 51, rue de Seine.*)

MOTHERWELL : « collages » d'un des pionniers de l' « école de New York ». (*Berggruen, 7, rue de l'Université.*)

ALINA SLESINSKA : de fascinantes sculptures constituant des « propositions pour l'architecture ». (*La Roue, 16, rue Grégoire-de-Tours.*)

YVES BRAYER : des aquarelles faciles, bien faites et qui plaisent. (*Romanet, 18, av. Matignon.*)

EXPRESSIONNISMES : malgré la vogue des autres tendances, un courant qui survit, mais plus ou moins bien : Nakache, Mentor, O. Foss, Letellier. (*Musée Galliera, avenue Pierre-Iᵉʳ-de-Serbie.*)
(Pour ces neuf expositions, voir page 37, la chronique de Jean-François Chabrun.)

BOISSONNET : un peintre bordelais de 54 ans qui sait « spiritualiser le réel » impose sa sérénité à Paris où il se produit pour la première fois. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

MOMPO : un tempérament original, à la croisée de l'expressionnisme, du figuratif et de l'abstrait. (*Synthèse, 66, bd Raspail.*)

JACOB : jeune Israélien que passionne avant tout l'énigmatique structure des écorces que revêtent les apparences du monde sensible. (*Craven, 5, rue des Beaux-Arts.*)

DEUXIÈME BIENNALE DE PARIS : la grande foire internationale des arts réservée aux moins de 35 ans. Peu de surprises, mais un « climat ». Concerts, débats et manifestations diverses tous les jours, jusqu'au 5 novembre. (*Musée d'Art Moderne, 11, av. du Président-Wilson.*)

Dans le cadre de la Biennale : les dessins de jeunes sculpteurs, à la galerie de Varenne, 61, rue de Varenne; l'atelier Henri-Georges Adam à l'Ecole des Beaux-Arts, chez Simone Badinier, 15, rue Guénégaud.

CHAGALL : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli. Jusqu'au 15 octobre.*)

HARTUNG : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Jusqu'au 15 octobre.*)

CARLA PRINA : des couleurs vives qui réchauffent la froideur de compositions géométriques abstraites. (*Galerie Hautefeuille, 3, rue Hautefeuille.*)

ENGLEBERT : un impressionniste imaginatif aux couleurs tendres et discrètes. (*Galerie de Paris, 14, place François-Iᵉʳ.*)

● concerts

14 OCTOBRE : Récital Sviatoslav Richter (Haydn, Schumann, Chopin, Debussy) (*Chaillot*).

15 OCTOBRE : Concerts Colonne, dir. Golschmann, soliste Zino Francescatti (Concerto de Beethoven) (*Châtelet*).
— Concerts Lamoureux, dir. Le Roux, soliste Claude Helffer (Concerto de Bartok), et 1ʳᵉ aud. de Marius Constant (*Pleyel*).
— Concerts Pasdeloup, dir. Pernoo, soliste Julius Katchen (2 Concertos de Beethoven) (*Chaillot*).

18 OCTOBRE : Récital Raymond Trouard (Chopin) (*Chaillot*).

19 OCTOBRE : Concerts de Chambre de Paris, dir. J.-P. Rampal, soliste P. Barbizet (Mozart) (*Gaveau*).

20 OCTOBRE : Orchestre National, dir. Prêtre, soliste Yuri Boukoff (Concerto de Beethoven) (*Pleyel*).

22 OCTOBRE : Concerts du Conservatoire, dir. Dorati, soliste Milstein (Concerto de Beethoven) (*Champs-Elysées*).
— Concerts Lamoureux, dir. Christophe von Dohnanyi, soliste Byron Janis (Concert Liszt) (*Pleyel*).

23 OCTOBRE : Récital Mischa Elman (*Gaveau*).

28 OCTOBRE : Epreuves finales publiques du 4ᵉ Concours de Composition de Divonne-les-Bains (*Gaveau*).

● télévision

JEUDI 12 OCTOBRE A 20 H. 30 : « A propos d'un chef-d'œuvre » : les « Tableaux d'une exposition » de Moussorgsky.

VENDREDI 13 OCTOBRE A 20 H. 30 : les inédits célèbres » : « Crescendo », opéra-bouffe de Cherubini.

VENDREDI 13 OCTOBRE A 21 H. 35 : « Portrait-Souvenir ». Saint-Simon, par Emmanuel d'Astier de La Vigerie.

SAMEDI 14 OCTOBRE A 20 H. 50 : « Egmont », de Goethe.

DIMANCHE 15 OCTOBRE A 20 H. 45 : « Dommage que tu sois une canaille », film d'Alessandro Biasetti.

DIMANCHE 15 OCTOBRE A 21 H. 15 : « L'art et les hommes » : « Loin de Paris avec Zadkine ».

LUNDI 16 OCTOBRE A 20 H. 30 : « Si ça vous chante », émission de variétés de Pierre Tchernia, Roger Pierre et Bernard Régnier.

MARDI 17 OCTOBRE A 20 H. 30 : « Plainte contre inconnu », pièce de Georges Neveux.

MERCREDI 18 OCTOBRE A 21 H. 35 : « Lectures pour tous ».

STUDIO DES CHAMPS - ELYSEES
« UNE BONNE ADRESSE ! »
R. Kanters (L'Express)
FRANÇOIS BILLET DOUX

CIMAISE MAZARINE
72, rue Mazarine - ODE 42-26
Franck INNOCENT
14 octobre - 4 novembre

Galerie LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
LEBENSTEIN
GOUACHES - DESSINS - ESQUISSES

Berri-Lardy
4, rue des Beaux-Arts
BAUCHESNE
Vernissage 13 octobre

GALERIE LAWRENCE
13, rue de Seine (VIᵉ) - MED. 14-57
HELEN FRANKENTHALER
Octobre

KATIA GRANOFF
13, quai de Conti (VIᵉ)
M. C. du PONTAVICE
Du 12 au 26 octobre

BERNHEIM Jeune - DAUBERVILLE
27, avenue Matignon - PARIS (8ᵉ)
« Jane PERRÉE »
Du 14 octobre au 4 novembre

Galerie BLUMENTHAL
159, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8ᵉ) - ELY. 86-92
GÉZA - SZOBEL
ŒUVRES 1957-1961
Du 17 octobre au 15 novembre

VENTE A VERSAILLES
Mᵉ BLACHE, Commissaire-Priseur en son HOTEL RAMEAU
5, rue Rameau à VERSAILLES
Dimanche 15 octobre à 14 heures
IMPORTANTS TABLEAUX MODERNES
Expo privée le 13 de 21 à 23 heures
publique le 14, de 9 à 18 heures

LA GALERIE « 18 »
18, rue de Miromesnil (8ᵉ) - ANJ. 24-18
BAUCHANT - CARZOU - CLAVE - Jean DUFY
GEN-PAUL - André MARCHAND - VENARD...
Dessins originaux de
DERAIN - PASCIN - PISSARO - SIGNAC...

HERVE
18, avenue Matignon - Ely. 54-98
HEAULMÉ
10 octobre - 10 novembre

GALERIE BUCHER
53, rue de Seine (6ᵉ)
AGUAYO

GALERIE ST-PLACIDE
41, rue Saint-Placide
SHEDLIN
14-27 octobre

STEDELIJK MUSEUM
POUGNY
Rétrospective du 12 octobre au 29 novembre
AMSTERDAM

GALERIE DE PARIS
14, place François-Iᵉʳ - ELY. 82-20
englebert
Jusqu'au samedi 21 octobre

GALERIE LACLOCHE
15 LAUREATS de la BIENNALE DE PARIS
1959
8, place Vendôme

L'EXPRESS Petites annonces L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets
REGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)
Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes
Par correspondance :
Service des Petites Annonces
REGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)
Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)
La ligne se compose de 28 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes). Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

Offres d'emploi

CADRES

TRES IMPORTANT GROUPEM. ACHAT BOIS (500.000 stères annuels) recherche
DIRECTEUR
35 à 45 ans
FORMATION EAUX ET FORETS ou EQUIVALENT
Le titulaire ayant la responsabilité directe des Achats, plusieurs années pratique dans poste similaire exigées.
INITIATIVES
Env. C.V. manusc. s/réf. 249 à M. JACQUES MICHELET 85, avenue de Neuilly NEUILLY-sur-SEINE

Vous avez 30 à 40 ans.
Vous êtes dynamique.
Les techniques de vente vous sont familières.
Vous estimez que payer de sa personne mérite une rémunération élevée.
ALORS
Un poste de cadre vous attend chez nous.
Pour assurer la Promotion de nos ventes.
Nous sommes une usine d'appareillage électromécanique en pleine expansion et nous avons besoin de vous.
Connaissances techniques souhaitées mais non indispensables.
Convocation sous huitaine pour les premiers interviews Ecrire HAVAS 912/596 rue Vivienne, 17, PARIS

TRES BONS TECHNICIENS ET INGENIEURS
pour contrôles de sécurité électriques mécaniques et thermiques dans les usines
TRES BON SALAIRE ET AVANTAGES
Niveau exigé : C.N.A.M. Ecole T.P. ou équivalent
Tél. pr rendez-vous GAL. 60-80
A.I.R.P. 187, r. de Courcelles PARIS (17e)

TRES IMPORTANTE SOCIETE PARISIENNE
recherche
pour une de ses usines Sud-Est (1.500 ouvriers)
DIRECTEUR DU PERSONNEL
35 à 45 ans
FORMATION SUPERIEURE
Plusieurs années expérience dans poste similaire exigées
TITULAIRE SERA SOUS LES ORDRES DIRECTS DU DIRECT. GENERAL USINE
TRES GRANDES RESPONSABILITES
Env. C.V. manusc. s/réf. 250 à M. JACQUES MICHELET 85, avenue de Neuilly NEUILLY-sur-SEINE

CADRE
entre 25 et 35 ans
AMBITIEUX
recherché pour diriger et développer nouveau service enquêtes ds cabinet prom. des ventes. Formation à méthodes révolutionnaires. Fixe plus intéressement. Poss. avenir tt 1er plan Etudes sup. forte personnalité. enth. Ec. av. C.V. à ORGATEC 45, r. de Lisbonne. PARIS-8e.

Dès maintenant
LA FILIALE FRANÇAISE D'UNE SOCIETE
en forte expansion
SUR LE MARCHE INTERNATIONAL
recherche
pour PARIS :
JEUNES GENS 22-28 ans dégagés obligations militaires, ambitieux, dynamiques et d'une bonne formation générale
pour activité commerciale intéress. et bien rémunérée impliquant contact avec clientèle qualifiée.
Nombr. possibilités d'avenir
SALAIRE et AVANTAGES IMPORTANTS dès l'entrée
Ecr. no 18613 CONTESSE Publ 20, av. Opéra Paris qui transm

INGENIEURS

STE transformat. métaux rech. pr LYON :
INGENIEUR
40 ans env. Ayt expér. CHEF de FABRICATION rodé aux techniques ordonnancement, bureau méthodes. Sens du commandement. Larges promotions posibles pr sujet de classe Il ne sera tenu compte que des demandes accompagnées d'un curr. vit. détaillé. Ecr. sous no 377 à Publistyl, 6, rue V.-Hugo Lyon, qui transmettra

VENDEUSES

MAISON DE COUTURE Faubourg-Saint-Honoré demande
VENDEUSES EXPERIMENTEES
Bonneterie de luxe, parlant anglais. Ecr. CONTACT no 036, 37, rue Marbeuf-8e qui transm.

PUBLICITE

AGENCE DE PUBLICITÉ INTERNATIONALE
RECHERCHE POUR ACCEDER A DES POSTES DE RESPONSABILITE DE 1er PLAN
JEUNES GENS
30 ANS MAXIMUM
FORTE PERSONNALITE ETUDES SUPERIEURES OU TRES LARGE CULTURE GENERALE
Cette annonce s'adresse aux JNES GENS désireux de faire carrière dans la publicité ou le marketing sur le plan international. Préférence sera donnée aux candidats ayt déjà exercé une activité professionnelle même si celle-ci n'a pas de rapport direct avec le marketing et la publicité.
Env. curriculum vitae à ROBERT Service G. Boite postale 320-08 Paris

DIVERS

Importante Société recherche pour son département Etudes de marchés
Enquêtrices commerciales
(25-35 ans)
pour interview à domicile actives, célibataires de préf., domiciliées PARIS ou SEINE. Formation assurée par l'Entreur
Déplac. continuels en province. Rien à vendre, permis de cond. souhaitable.
Env. 1re lettre manuscrite et photo à M. SOREL, 133, Ch.-Elysées. PARIS. qui transm.

J. F. Bibliophile parl. anglais, trav. après-midi. Libr. Mistral, 37, rue de la Bûcherie (Ve)

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis. PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

SECRETAIRES

A votre disposition STENO-DACT. BAG. **90-90**

Demandes d'emploi

Mr 49 ans, très actif, instruct. secondaire. Références 1er ordre ex-cadre administr. outre-mer, cherche situation. DEBRUS, 18, rue N.-D.-de-Lorette, Paris.

Espagnol 28 ans cherche place ébéniste qualifié. Ecrire no G 129 Journal

Offic. du Train, 47 ans, dispon. cour. déc. 61, gde habit. cont. hum. sens de l'organis. et du command. Expér. tr. poussée des transp. et de l'administr. Tr. b. conn. empl. et techn. dees mat autom. Bnes not. d'allem. Exc. réf. mor. et profess. ch. sit. à resp. transp. ou gestion personn. Région indiff. Pour 1er contact Ec. no 20.904 CONTESSE Publ. 20, av. Opéra. Paris-1er q. tr.

J. H. 32 ans. ANGL. COURANT étud. sec., cult. gén. approfond. sens artist. ayt beauc. voyagé Afr., Amér., rédact. rewriting. trad., mett. en page, aptit. ur apprendre cherche situat. aven. RELATIONS PUBLIQUES PUBLICITE. Ecr. no 96.413.

J. F. 32 a., bacc. Philo lettres, st.-dactyl. ch. empl. mi-temps, préf. apr.-midi. Ecr. Jl 96.358

SECRETAIRES

Licenciée d'anglais pouvant dactylographier, cherche poste SECRET. LITTERAIRE plein ou mi-temps. Ecr. Journal 96.408

TRADUCTEURS

Traductrice exp. franç.-allemand cherche traductions tous genres sauf scientif. Ecr. no T 25.326

GRAPHOLOGIE

Toutes études graphologiques. Sélect. de candidatures. Cours par correspondance. ADELIN, 3, pte de Montrouge, Paris-14e

COURS ET LEÇONS

Français par correspondance, ts degrés, ts examens. MICHEL 11, r. Ste-Catherine, LYON-1er

Travaux à façon

DEMANDES

Agencement d'apparts par les ATELIERS REUNIS, travaux menuis., ébén., plomb., électr., peint., liter., tapiss., carrelage. Devis sur dem. 79, rue Bellevue, Boulogne MOL. 20-96.

VOS VETEMENTS
rectifiés par TAILLEUR. SIMON 31 bis Fg-Montmartre.Tai.57.65

Constructions

NEUVES

CREDIT POSSIBLE
65 %
PARIS 5e 25, RUE HENRI BARBUSSE
à 150 m. Jard. Luxembourg
Appts 2 et 3 p. gd stand. Aménag. intér. en cours
LIVRAISON HVER 61-62
G.E.C., 31, r. Bassano, 8e **BAL. 99-19**

TARIFS
DEMANDES D'EMPLOIS : La ligne 3 NF
OFFRES D'EMPLOIS : La ligne 7 NF
CAPITAUX, SITUATIONS : La ligne 15 NF
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF
TAXES : 8,52 % en plus

Appartements

ACHATS

NORAFRIC ach. urgt compt. pour adhérents Appts et pavillons. expert. grat. et ss engagemt. solut.imm. 14, RUE DUPHOT. ANJ. 98.27

VENTES

VUE, CALME, CONFORT Part. à part. vd appt 3 p. ds imm. nf. 6e ét. asc. av. 25.000 près bois Vincennes Tél. POM.14.93, 9 à 12 h

GARE DU NORD, 3 pièces, cuisine, office, possib. bains, 3e étage, soleil . POI. 22-11.

Bd Voltaire, 5 p., 140 m2 + ch. serv. Etage élevé, tout cft Prof. libérale poss. TRO. 55-90

RUE DE LYON, 3 pièces, balc. etc., état impecc. 40.000 NF. RYFF 31 François I Alm.05.57

CHAMP-DE-MARS 130 m2 gd liv.3 p. tt cft 3e ét. b. et cdt. Ch. serv. 270.000 NF RYFF 31 François I Alm.05.57

RIVE GAUCHE, propriétaire vd STUDIO + cuis. + bains. Etat neuf. ELY. 03-47.

DEMANDES

URGENT
Je cherche 6 pièces, deux salles de bains, 7e, 8e ou 16e
REPRISE JUSTIFIEE
Ecr. L'EXPRESS, 29, r. Marignan ou téléphoner heures bur. ELY. 23-89. Poste 95.

Propriétés

PAVILLONS DEMANDE

ING. TOPO recherche pavillon pr 2 ménages. Banlieue Paris. Tél. soir NAT 27-72

Locaux commerciaux

OFFRES

GRANDS LOCAUX
Paris-XXe, 363 bis, r. Pyrénées près Buttes-Chaumont, imm. nf POUR DEPOT, ENTREPOT, EXPOS, Gds MAGAS, etc.
DISPONIB. DANS 3 MOIS
1.000 m2 sur 2 niv. (500 x 2) haut. 2.50 et 5.25, 2 entrées, 2 façades, 1 niveau très éclairé En co-propriété . 460.000 NF.
O.P.L.F 1, villa George-Sand Mir.55.22-Jas.09.76

USINES

20e ARRdt près place Gambetta
en propriété murs et terrain
LOCAL INDUSTRIEL
3e cat. 575 m2 au sol + 435 m2 au 1er ét. sur fer et bét. Force air compr. mte-ch., entr. cam., bureaux, dépend. Lgt. Tr. bonne constr. Pr renseig. et visite vr à Texier, 46, r.Provence.TRI.52.24

Fonds de commerce

URGENT à CEDER à ETALAGISTE qualifié(e) import. clientèle 1er choix dans grande ville Sud-Est. Journ. no 96.095

Capitaux

PRETS HYPOTH. Tx intéress. solution rap. BIRNEY, 45, rue d'Hauteville, Paris. PRO. 22.32

Autos

CRÉDIT **FIAT** REPRISE
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2300
SERVICE OCCASION
GARANTIE - ASSURANCE
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17e
ETO. 11.52

PARKING

PARKING-ETOILE
dispose 50 places
Location mensuelle
43, r. des Acacias. ETO. 53-92

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles
WAG. 04-89

ACH. MAX. **MEUBLES** Porcelaines Pendules
Lustres, bronzes, argenter, tablx
TOUS OBJETS QUALITE
Gorvitz - Favre 203, av. Neuilly **SAB.87.76**

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes
JAS. 25-65

Réfrigérateurs d'occasion garantis. Frigidaire, Gén. Elect. Kelvinat. 180 l. 600 nf. 123, bd Ménilmontant-11e. OBE. 31-96
Exposition permanente

Reçue le mardi avant midi, votre annonce paraîtra dès le jeudi suivant

Bonnes adresses

TEINTURE SUR CUIR
Sacs, chaussures, Vêtements
NETTOYAGE DAIM
Germ. Lesèche. ANJ. 12-28
11 bis, rue de Surène
PARIS-8e

VITRIFICATION
PARQUETS. Ets B.I.F. 9 bis, rue Simonet-13e - GOB. 01-74

PLACEMENT AU PAIR

J. F. Région parisienne désirant partir en Angleterre
AU PAIR
Conduit Bureau - LAF. 02-25
68, rue La Fayette. PARIS-9e

DISQUES

ECHANGEZ VOS DISQUES
2 CONTRE 1 D'OCCASION
3 CONTRE 1 NEUF
ETAT CONTROLE
OCCASIONS GARANTIES
en vous adressant à
DISQUE ET MUSIQUE
161, rue de Rennes. LIT. 63-37
96,bd Montparnasse. DAN.72-52
PARIS

PLACEMENT AU PAIR

AVIS
FAMILLES Région parisienne recherchant Jeunes Filles
AU PAIR
Conduit Bureau - LAF. 02-25
68, rue La Fayette, PARIS-9e

Allo !
Allo !
ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »
Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant
GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30
VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION
De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

800.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

LE FILM ILLUSTRÉ **6** *nouveaux films par le texte et par l'image*
En vente partout - 1 NF - Le 1er et 15 de chaque mois

FIN DES SOCIÉTÉS ANONYMES

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

AVEC un instinct très sûr de ce qui plait à la foule, de la démagogie, le général de Gaulle avait consacré l'essentiel de sa dernière allocution à une attaque violente contre « les hommes qui voudraient revenir aux petits jeux et aux combinaisons », bref : à la IVe.

Il frappait là au point sensible, et il frappait juste. Les congrès que viennent de tenir le parti radical et le parti M.R.P., piliers de notre dernier régime parlementaire, auraient pu être payés par les services d'Action Psychologique de l'Elysée.

Au bénéfice de ceux de nos lecteurs (sans doute 95 %) qui n'ont pas même accordé une minute d'attention aux comptes rendus de ces débats, nous les résumerons. Ce ne sera pas long.

LE congrès radical a voté une motion dite de « politique générale » qui déclare : « L'autorité de l'Etat n'a jamais été aussi bafouée, l'équilibre entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif aussi compromis, le malaise de l'Armée et de la police aussi prononcé, la stabilité et la continuité de la vie nationale aussi précaires ! »

On ne saurait être plus catégorique dans la condamnation. « L'Express » doit être un organe conservateur modéré aux yeux de ces Robespierre et de ces Saint-Just. Précisons qu'il ne s'agit pas d'un passage pris dans le discours de l'un des orateurs, mais bien de la motion finale adoptée par l'ensemble des congressistes. Conclusion ?

Appel au peuple ? Front de salut public ? Révolution ? On ne sait qu'imaginer qui conclût dignement un verdict aussi dramatique et aussi énergique.

Vous n'y êtes pas du tout. Les mots n'ont pas le sens que vous croyez. Il ne s'agit pas le moins du monde de proposer une méthode pour sauver le pays au bord de l'abîme que l'on décrit avec tant de complaisance. Il s'agit de « se démarquer par rapport au régime ». **Pas trop, juste assez. Conclusion ? Confiance au général de Gaulle.**

ENCORE les radicaux ont-ils pu pratiquer l'équilibrisme verbal **avec une certaine liberté de manœuvre car, pour une fois, ils ne font pas partie du gouvernement. Le plus beau, ce fut le congrès M.R.P. Là vraiment, ce fut de l'art, et en matière de radicalisme, les radicaux ont trouvé leurs maitres.**

M. Jean Lecanuet, président du groupe M.R.P. du Sénat, a décrit magistralement « le vide creusé chaque jour davantage par l'insuffisance du gouvernement Debré et par la dégradation des institutions démocratiques ». **Ce jugement sévère a été repris par la motion générale adoptée par le congrès, qui** « désapprouve l'application actuelle de la Constitution qui compromet l'avenir de la démocratie en créant le vide autour du pouvoir ».

Comment, en un péril si extrême, sauver ce que la motion M.R.P. appelle d'un ton méprisant « ce qui reste d'autorité à l'Etat » ?

Confiance au général de Gaulle ? Certes, si ce n'était que cela... Mais ce terrible gouvernement Debré ? Eh bien, y rester ! Sous les acclamations du congrès, les quatre ministres M.R.P. ont exposé dans quel esprit de sacrifice et de désintéressement ils devaient à tout prix garder leurs portefeuilles.

Le M.R.P. a forgé, pour qualifier cette position, une étiquette très jolie, qui resservira, soyons-en sûrs, par les temps qui courent : c'est « l'attitude d'appui et de contestation »... **Il suffisait d'y penser.**

Dépêchons-nous d'en rire avant d'être obligés d'en pleurer. Mais quel enseignement se dégage, pour l'avenir, de ce genre de spectacles ?

EN aucun cas la IVe République ne renaîtra pour succéder au régime gaulliste, voilà la première évidence. L'écœurement qu'en avaient les Français, que nous avions tous (et, dans ces colonnes, longtemps avant le 13 Mai, on nous rendra cette justice) s'estompe parfois devant les machiavélismes sordides et inefficaces du nouveau pouvoir. Mais quand réapparaissent un instant les hommes qui, en effet, par leurs « petits jeux et leurs combinaisons », ont liquidé la République, l'évidence s'impose. On ne reverra pas les parties de cache-tampon ministérielles entre MM. Pflimlin, Gaillard, Teitgen, Bourgès-Maunoury, etc. Il est d'ailleurs injuste de citer des noms : ceux-là ne sont pas plus responsables que les autres. Insignifiants, impuissants, comme les autres. Et c'est bien là le problème.

Ces hommes n'étaient pas destinés, par nature, à être particulièrement nocifs, lâches ou ridicules. Plutôt le contraire : la plupart d'entre eux avaient fait partie de la Résistance. Alors ?

LE fait français n'est pas isolé. Le régime d'Assemblée, avec les crises ministérielles et les coalitions éphémères de partis multiples, disparaît partout de la scène mondiale. Les peuples, qu'ils soient à l'Ouest ou à l'Est, sous-développés ou sur-développés, blancs, jaunes, noirs ou rouges, veulent à leur tête un homme, non une équipe anonyme et irresponsable. Un homme qu'on puisse élire, qu'on puisse remplacer, qu'on puisse acclamer, qu'on puisse abattre, qu'on puisse défendre, qu'on puisse attaquer — mais un homme.

Les partis, là où ils existent (c'est-à-dire là où la démocratie demeure, car elle en est inséparable) deviennent des instruments politiques destinés à porter au pouvoir un homme, et à l'aider dans l'application de son programme.

Passons sur tous les exemples évidents. Arrêtons-nous un instant sur M. Krouchtchev qui, malgré la très forte réaction antistalinienne, a été conduit assez rapidement à abandonner la prétention collégiale et à prendre personnellement la responsabilité publique de telle ou telle réforme ou décision importante, avec les risques que nécessairement cela comporte. Et regardons de plus près les Etats-Unis et l'Angleterre.

M. Kennedy est le premier Président qui, dès son élection, gagnée d'ailleurs essentiellement par sa lutte d'homme à homme devant l'écran de télévision, a carrément mis de côté la tradition de parti : trois postes-clés de son gouvernement sont confiés à des républicains. Le Ministère de la Défense nationale (M. Mac Namara), le Ministère des Finances (M. Douglas Dillon), la Direction de la C.I.A. (M. Mac Cone). Et le chef de son brain-trust personnel, à la Maison-Blanche, est encore un républicain : M. George Bundy. Le gouvernement des Etats-Unis est d'abord un gouvernement Kennedy, avant d'être un gouvernement démocrate.

A Londres, l'évolution a été encore plus étonnante. Car, en termes juridiques, le régime n'est pas présidentiel. Or, peu à peu, sous l'impulsion évidente de l'opinion et par une sorte de nécessité politique, l'élection du Parlement est devenue en même temps l'élection d'un homme chargé de gouverner. La primauté de la personnalité, dans le débat et la lutte, est devenue telle que nous avons vu, la semaine dernière, le Labour Party, après de très violentes querelles personnelles, accepter de se ranger derrière M. Gaitskell. C'était la condition « sine qua non » pour avoir une chance de reprendre le pouvoir. Présenter un homme et un programme, pas seulement un programme.

Mentionnons l'Allemagne pour mémoire. Et revenons en France.

LES Français, et ils commencent à être nombreux, qui se posent la question de la succession, à quoi s'intéressent-ils ?

Ils ne savent même pas ce qu'est le parti des Indépendants, mais ils écoutent avec attention ce qu'a à dire M. Antoine Pinay. Une simple déclaration de M. Mendès France a bien plus d'importance que les congrès radical et M.R.P. réunis. Allons plus loin. Lorsque les partis existent vraiment, comme le parti communiste ou la S.F.I.O., là encore il faut, pour « passer la rampe », qu'ils aient une tête. Pas plusieurs, une. Qui, dans la rue, pourrait à brûle-pourpoint citer le nom d'un leader communiste autre que Maurice Thorez ? Et s'il y a, à l'intérieur de la S.F.I.O., une opposition à M. Guy Mollet, son existence est pratiquement inconnue, elle n'a pas de nom.

Même l'O.A.S. a dû obéir à cette loi moderne de la politique. C'est d'autant plus frappant que celui qu'elle a dû mettre en avant comme son chef, Salan, est plutôt méprisé par tous ceux qui travaillent pour lui, et avec lui. Mais c'est ainsi : il faut un responsable.

Les Sociétés anonymes sont, en politique, condamnées à la désaffection et à la faillite.

CE qui nous conduit à penser qu'une fois les problèmes dramatiques que pose la guerre d'Algérie résolus, et si la démocratie l'emporte sur les mitraillettes, les futurs Constituants ne pourront pas proposer autre chose au pays que l'élection, au suffrage universel bien sûr, du chef de l'Exécutif. C'est autour de cette nouvelle forme de lutte que les partis devront s'organiser, se coaliser, se constituer.

C'est en réaction contre de Gaulle que la démocratie en France renaîtra, et pourtant il est déjà évident que ce ne sera pas en réagissant contre la personnification du pouvoir. Le paradoxe n'est qu'apparent.

Car le reproche que l'on adresse sérieusement à de Gaulle n'est pas de gouverner trop — mais trop peu et trop mal. C'est de ne pas commander assez, et de ne pas être assez obéi.

On oublierait son personnalisme excessif s'il avait fait la paix en Algérie. Ses tournées en province ne sont irritantes qu'en raison de l'absence totale de contenu politique. Mais s'il parlait dans chaque sous-préfecture pour faire comprendre les vraies options nationales, et si, de retour à Paris, il prenait les décisions nécessaires, qui s'insurgerait, et au nom de quoi, contre ces contacts directs avec l'opinion ?

De Gaulle n'est pas un dictateur, c'est un roi fainéant.

Il faut regarder ces choses comme elles sont si l'on veut commencer à prévoir la vie politique de notre génération, les règles indispensables de contrôle et de révocabilité, à l'ère des Césars.

J.-J. S.-S.

Une récente enquête le prouve :

TRIOMPH MOBILIER

est le magasin

le moins cher de France

Pourquoi ?

- **Parce qu'il a adopté une formule originale : vente directe du fabricant au consommateur avec marge bénéficiaire réduite.**
- **Parce que cette formule permet, en multipliant le nombre de ventes, de mettre sur le marché des meubles de très grande qualité à des prix de revient tout à fait accessibles.**

Pour décorer votre intérieur vous trouverez une sélection de meubles de haute décoration au prix du SMIG.

Contactez TRIOMPH MOBILIER, 274, rue du Faubourg-Saint-Antoine, PARIS (métro Nation), parking assuré. Tél. : DOR. 56-48.

CATALOGUE SUR DEMANDE

Concessionnaire RACHET

Léon Tolstoï est mort depuis 50 ans. Son œuvre prestigieuse continue à captiver des millions d'humains. Vous aussi aimerez lire, relire, posséder chez vous ces fascinants romans. Vous en avez aujourd'hui

Tolstoï 1961

une occasion unique,

grâce à la Coopérative du Livre Rencontre, à Lausanne, qui publie depuis le 15 mars 1961, à la cadence d'un volume par mois, les Œuvres littéraires complètes de Léon Tolstoï en 15 volumes. Traductions soigneusement sélectionnées et revisées selon la dernière édition russe, la seule complète ; présentation et notes par le professeur A. V. Soloviev et G. Haldas. Forts volumes jusqu'à 650 pages, typographie soignée deux couleurs. Luxueuse reliure en plein Pellior gros grain vert foncé, rembourrée, dorure aux fers originaux et gardes de couleur de J.P. Rittener. Seul un examen personnel vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative, à un prix auquel vous ne pourrez pas croire, lorsque vous aurez vu un volume : **8.30**

Bon pour un examen gratuit, sans engagement, ni frais.

Veuillez m'envoyer à l'examen le tome I Tolstoï et votre bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous retournerai le tout, ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.

Nom ______

Prénom ______

Profession ______

Localité ______

Adresse ______

Département ______

Signature ______ K

A adresser aux Editions Rencontre, 51, rue de la Harpe, Paris Ve

Editions Rencontre

Paris - Bruxelles - Lausanne
Casablanca - Tunis - Québec